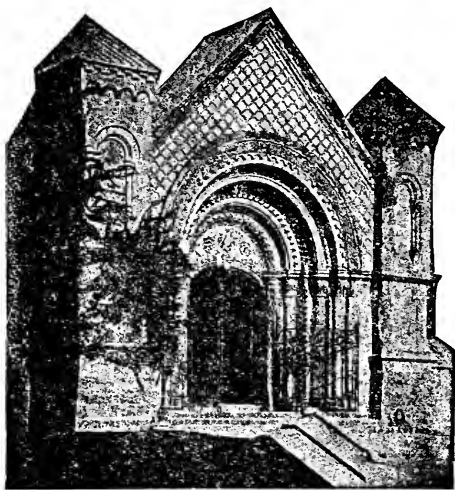


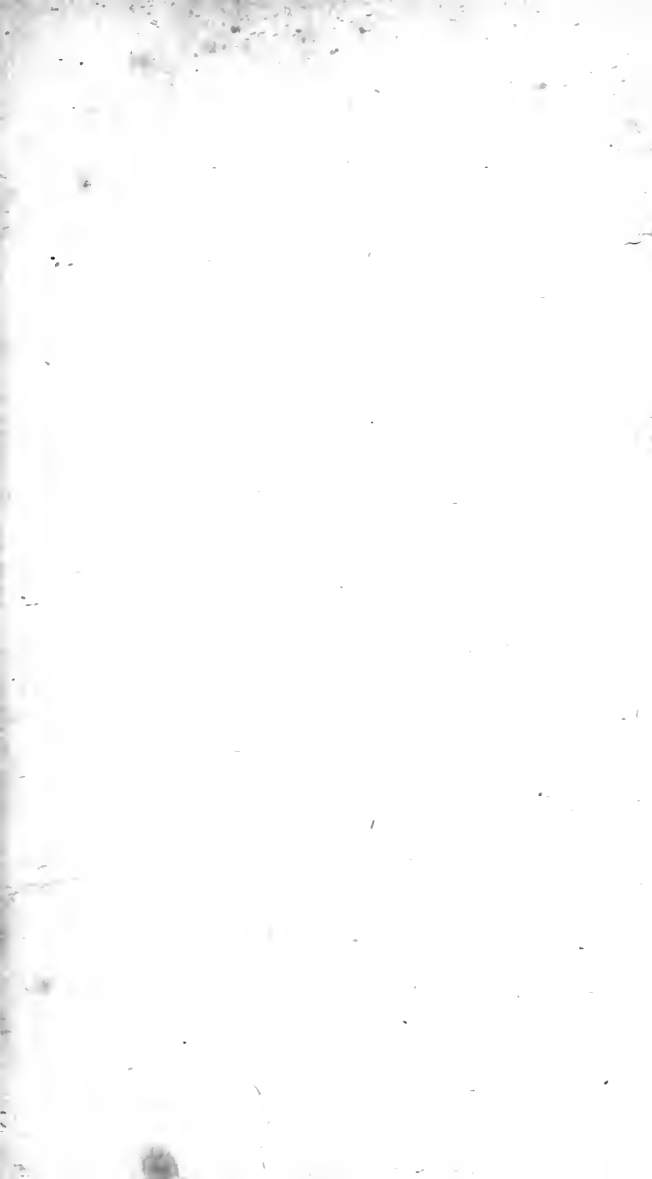
EX LIBRIS

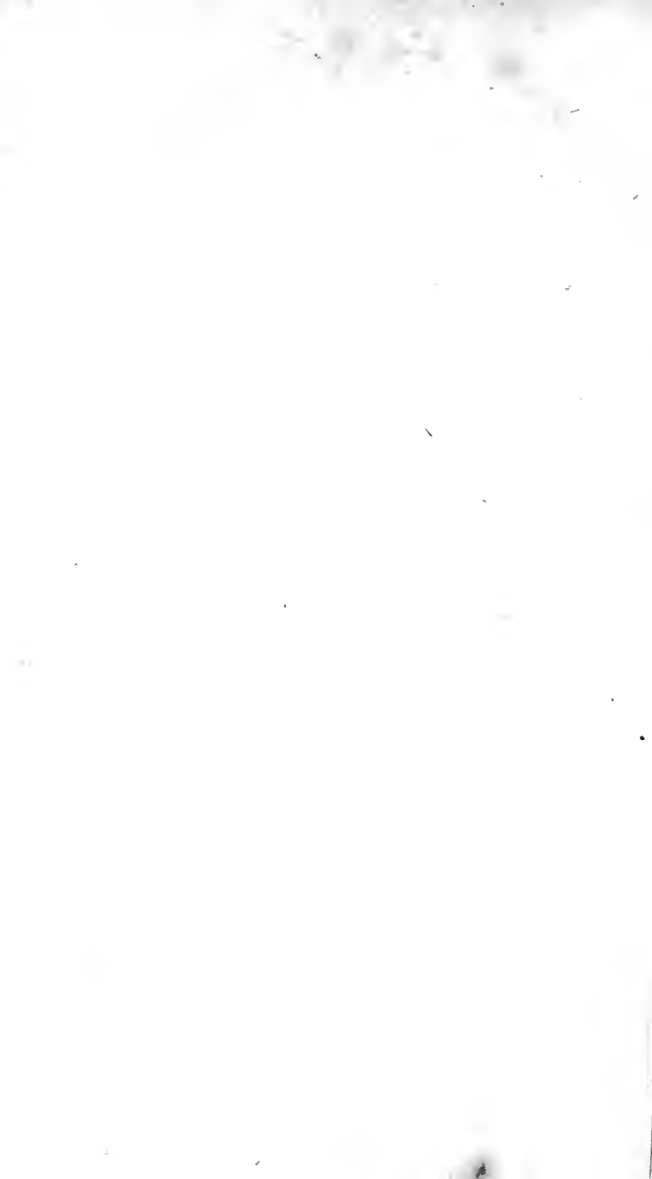


Velut Arbor Aevo

Fred. C. Gulien







LETTRES
D'UN^e
FRANÇOIS.

TOME PREMIER.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LETTRES
D'UN
FRANÇOIS.
S

*Quid verum atque decens curo & rogo , & omnis
in hoc sum. Horat. Epist. 10.*

TOME PREMIER.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME, Libraire.

M. DCC. XLV.

Vigne





AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

CES Lettres ont été écrites d'Angleterre depuis l'année 1737. jusques vers la fin de l'année dernière 1744. L'Auteur qui connoît tout le mérite & de celles que M. de Muralt, & de celles que l'un des plus grands Ecrivains de notre Siècle ont publiées sur les Mœurs & le Gouvernement des Anglois, ne pensoit point alors à rendre les siennes publiques; ainsi il n'en a point retenu les dates sur des Copies qu'il n'avoit gardées que pour son usage particulier: cela est cause qu'on n'a pu les imprimer suivant le tems où elles ont été écrites, & qu'il y en a au III. Volume qui de-

ij AVERTISS. DU LIBRAIRE.

vroient être au I. On a crû devoir en prévenir le Lecteur , à qui cependant cet ordre ne pouvoit qu'être indifférent , attendu que l'intelligence des matieres qui y sont traitées n'en dépend pas.





T A B L E

D E S L E T T R E S

Contenues dans ce premier Volume.

<i>L E T T R E</i> I. à <i>M. le Marquis de G***.</i>	Page 1
II. à <i>M. le Marquis de G***.</i>	9
III. à <i>M. DE BUFFONS, Intendant du Jardin Royal, & de l'Académie Royale des Sciences.</i>	14
IV. à <i>M. le Chevalier DE B**.</i>	21
V. à <i>M. DE BUFFONS.</i>	29
VI. à <i>M. l'Abbé DU BOS, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française.</i>	37
VII. à <i>M. le Marquis DU T**.</i>	44
VIII. à <i>M. DE BUFFONS.</i>	56
IX. à <i>M. FRERET, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres.</i>	67
X. à <i>M. DE LA CHAUSSÉE, de l'Académie Française.</i>	78
XI. à <i>M. H***.</i>	84

T A B L E

XII. à M. l'Abbé D'OLIVET , de l'Académie Française.	99
XIII. à M. DE BUFFONS.	125
XIV. à M. le Marquis DE G***.	131
XV. à M. H***.	141
XVI. à M. DE BUFFONS,	145
XVII. à M. l'Abbé D'OLIVET,	154
XVIII. à M. DE CREBILLON, Fils,	165
XIX. à M. le Duc DE***,	171
XX. à M. DE BUFFONS,	185
XXI. à M. le Marquis DU T**,	190
XXII. à M. DE LA CHAUSSÉE,	197
XXIII. à M. l'Abbé DU BOS ,	203
XXIV. à M. DE BUFFONS,	215
XXV. à M. DE LA CHAUSSÉE,	218
XXVI. à M. DE BUFFONS,	231
XXVII. à M. H** ,	236
XXVIII. à M. le Marquis DU T** ,	256
XXIX. à M. DE LA CHAUSSÉE,	262
XXX. à M. l'Abbé SALLIER, Garde de la Bibliothèque du Roi, de l'Académie Française, & de celle des Inscriptions & Belles Lettres ,	276
XXXI. à M. le Président BOUHIER,	302
XXXII. à M. le Comte DE C** ,	317

Fin de la Table du Tome I.



LETTRES

D'UN

FRANÇOIS.

LETTRE I.

*A Monsieur le Marquis DE G***.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,



'ETUDE la plus digne
de l'Homme est celle de
l'Homme même ; c'est la
premiere que tout Voya-
geur sensé devoit avoir
pour objet : les Mœurs & le Gouverne-
ment d'une Nation étrangere nous met-
tent en garde contre nos préjugés , &

Tome I.

A

sont la voie la plus sûre de rectifier nos idées & de perfectionner nos connoissances. Telle étoit la pratique des anciens Philosophes. Les Grecs alloient chercher dans l'Egypte les trésors de la Sagesse : ils y apprirent de nouvelles Sciences , ils en rapportèrent de nouveaux Arts. Les Romains alloient étudier chez les Grecs , & cette politique nécessaire pour le Gouvernement des Etats , & cette Philosophie qui fait sentir à tous les hommes la liaison de la vertu & du bonheur.

Paris est à quelques égards en possession de la gloire dont Athènes & Rome ont joui successivement : les Etrangers y abondent de toutes parts ; & qu'il seroit à souhaiter & pour eux & pour nous que la sagesse de nos Mœurs les y attirât autant que la politesse de nos manieres ! La Capitale de la France voit dans Londres une Rivale digne d'elle , & dont la jalousie fait des efforts continuels pour lui disputer la préséance. Les Anglois passent pour la Nation la plus raisonnable de l'Europe. Tout ce que j'ai lû , tout ce que vous m'avez dit de l'Angleterre a excité ma curiosité ; j'ai suivi vos conseils , j'ai voulu connoître

par moi-même ce Peuple qui a une si grande réputation de sagesse , & qui se regarde comme supérieur à tous les autres.

En effet , quelle idée avantageuse ne doit-on pas se former d'une Nation qui paroît tout-à-la fois Guerrière , Commerçante & Philosophe ! C'est Rome , c'est Carthage , c'est Athènes même. Si l'on en croit les Anglois , & l'Empire de la Mer , & le droit de tenir la Balance del Europe leur appartiennent également , & du moins dans leurs prétentions , on trouve une preuve de leur puissance. La Reine Elisabeth a jetté les premiers fondemens de leur grandeur. Cromwell a achevé l'édifice ; & c'est en asservissant les Particuliers , qu'il a sçu rendre sa Nation si puissante Les Anglois , en différens tems , ont été la terreur de leurs Voisins ; aujourd'hui dans les connoissances les plus utiles à la Société , ils en sont les Maîtres. Chez ce Peuple industrieux les Lettres fleurissent , les Arts sont cultivés , le commerce entretient l'abondance dans les différens ordres de l'Etat.

Qui peut procurer ces avantages à un Pays qui sans être plus fertile que ceux

qui l'environnent , est habité par des hommes plus riches , un Pays qui manque de bois & qui couvre la Mer de ses Vaisseaux , qui produit peu de choses dont ses voisins ne puissent se passer , & qui fait un Commerce si florissant par toute la terre !

Quoi qu'en disent les Anglois , il est sûr que la situation de leur Île y contribue du moins autant que la nature de leur Gouvernement. La Mer qui les environne en mettant une barrière à leurs conquêtes , les force à se tourner du côté du Commerce ; il est la source de leur puissance , comme elle est celle de leur liberté.

Ne nous en laissons cependant pas imposer par les éloges qu'ils font de leurs Loix & de leur Politique , jugeons-en par l'influence qu'elles ont sur leurs Mœurs ; examinons si ce Peuple est en effet plus heureux que ses voisins. C'est la seule voie de découvrir s'il est réellement plus raisonnable. Leur forme de Gouvernement paroît dictée par la Sagesse même ; mais peut-être ne faut-il que lire leur Histoire , ou se trouver parmi eux , pour être convaincu que ce Gouvernement si vanté , de même que la Ré-

publique de Platon , n'est qu'un projet idéal qu'on ne peut réduire en pratique. Supposons que l'Angleterre soit dans le cas de la Chine , dont on dit qu'il n'y auroit pas de Pays au monde mieux gouverné , si l'intégrité des Officiers répondoit à la sagesse des Loix ; accordons aux Anglois que le plan de leur constitution politique est de tous ceux qui nous sont connus , le plus sage en apparence , peuvent-ils prétendre qu'il le soit en effet , lorsqu'il est impossible dans l'exécution ? Il a peut-être le plus grand de tous les défauts , c'est de supposer dans les hommes une perfection que l'humanité ne comporte pas.

Ce que l'on appelle proprement le Peuple , est ce qui distingue le plus les Anglois de leurs Voisins ; la part que lui donne dans le Gouvernement le droit qu'il a de choisir ceux qui le représentent , lui inspire une sorte de courage qu'on ne trouve pas ailleurs dans ceux du même état ; mais ce qui dans un rang supérieur donne aux sentimens de la noblesse & de l'élévation ne produit dans le bas peuple que de la hauteur & de l'insolence. Le courage de ceux de cette classe leur sert plus à troubler l'ordre de

la société qu'à manifester leur amour pour les Loix auxquelles ils doivent leurs Privilèges.

Ce n'est pas seulement dans le Gouvernement , c'est aussi dans la nature du Pays que les Anglois habitent , c'est dans le Physique dont l'influence sur le Moral est toujours sûre , qu'il faut chercher les raisons des différences remarquables à tous autres égards qui se trouvent entre eux & leurs voisins : la même cause qui change le goût des fruits selon le terrain où ils croissent , produit cette variété d'humeurs & d'affections dans les hommes selon la qualité de l'air qu'ils respirent. Ainsi que les Plantes nous participons à la nature du Climat où nous vivons. Prenons-en l'exemple chez nous-mêmes , & voyons les effets qu'opere le Soleil dans nos différentes Provinces. Les Habitans de celles où les Orangers fructifient , & ceux de ce riche Pays qui est peuplé de Pommiers tiennent beaucoup du caractère de leurs Voisins : on trouve dans les Normands le bon sens des Anglois ; l'esprit du Provençal est à peu près de la même trempe que celui des Italiens.

C'est aux brouillards dont leur Isle est

presque toujours couverte , que les Anglois doivent & la richesse de leurs pâturages , & l'affection melancholique de leur tempérament. Cette disposition triste de leur ame est peut-être la cause qui les rend si violens dans leurs passions ; ils poursuivent avec ardeur l'objet qui les en distrait , c'est par-là qu'ils s'épuisent & qu'ils deviennent de si bonne heure insensibles aux plaisirs de la vie ; c'est-là ce qui fait qu'ils ne peuvent en supporter les peines pour peu qu'elles durent. Leur ame abattue ne se trouve plus assez forte pour souffrir. S'il faut du courage pour se donner la mort , il en faut encore plus pour soutenir la douleur. Cette même habitude à la mélancholie les empêche d'être jamais contents de leur sort , & les rend aussi ennemis de la tranquillité , qu'amis de la liberté. Ainsi l'on trouve dans la nature même de l'air qu'ils respirent la première source de leur inconstance , & par conséquent l'obstacle le plus puissant à l'établissement parfait de leur Gouvernement , dont leur inquiétude troublera toujours l'harmonie.

Voilà , Monsieur , les différentes matières sur lesquelles j'entretiendrai quel-

quefois ceux qui ont assez de confiance en moi pour me croire en état de leur rendre compte de ce qui se passera sous mes yeux. Les lectures comme les événemens, la Littérature comme les Mœurs, tout servira de matière à mes Observations. Lorsqu'il m'arrivera de me tromper, qui peut mieux que vous rectifier mes idées? Vous avez cultivé heureusement le don le plus précieux de la Nature; je veux parler de cet esprit Philosophique qui donne à chaque chose sa véritable valeur: vous connoissez & les Hommes en général & les Anglois en particulier, & les différentes politiques des Gouvernemens, & les causes physiques & morales qui y ont donné lieu. Si je n'ai pas tous ces avantages, j'ose vous assurer au moins que rien ne pourra me faire altérer la vérité, que le malheur de ne la pas bien appercevoir.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



L E T T R E II.

*A Monsieur le Marquis DE G***.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

CET amour de la Patrie que la Nature a gravé dans tous les cœurs , est une des Vertus les plus utiles au maintien des Sociétés; mais il en est de celle-ci comme de beaucoup d'autres ; notre vanité peut y mêler une teinture vicieuse qui en altère la pureté. Il n'est rien que notre amour-propre ne corrompe. Les préjugés rendent quelquefois ridicule dans le Particulier cet attachement que l'on a pour son Pays , qui est si louable dans le Général. Il est plus difficile qu'on ne se l'imagine de se défaire entièrement de toutes ces préventions nationales qui font tort à notre raison , & qui nous empêchent de nous mettre dans le véritable point de vûe pour bien juger des objets qui ne nous sont pas familiers : quelque précaution que l'on prenne d'ailleurs ,

on ne les voit qu'à travers un verre qui les grossit ou qui les diminue , & qui leur prête assez souvent des couleurs étrangères. La force de l'habitude nous entraîne & nous fait condamner des Mœurs qui n'ont d'autre défaut que de n'être pas les nôtres. Accoutumés au Chapeau le Turban nous révolte ; la simplicité passe pour grossièreté auprès de ceux qui ne songent pas assez combien il entre d'arbitraire dans ce qu'on appelle Politesse ; nous rions de celle des Chinois , & nous ne pensons pas qu'ils ont le même droit de se moquer de la nôtre. En effet , quand on aime son Pays , & ce qui est encore plus ridicule , quelquefois même sans l'aimer , on est injuste à l'égard des autres. Quelques reproches que nous puissions mériter à cet égard , nous avons , vous le sçavez , une obligation aux Anglois ; c'est de n'avoir pas voulu nous laisser le ridicule d'être la Nation la plus prévenue en faveur d'elle-même. Peu d'hommes sont véritablement Philosophes , c'est-à-dire , raisonnables ; peu d'hommes ont comme vous cet entendement sain qui corrige les erreurs de l'éducation , qui ne s'en laisse pas imposer par l'autorité du grand nom.

bre , & qui ſçait diſtinguer en tout le point où la Vertu finit & où le Vice commence.

Quelque bien que l'on penſe des Anglois , on eſt toujours ſurpris de l'excès de leurs Préventions : ils ne les bornent pas aux choſes qui leur ſont propres , ils les étendent à toutes fortes d'égards : ils veulent exceller en tout , & ſur tous. Leurs Ecrivains les plus célèbres ſe ſont en vain piqués d'impartialité ; ils penſent la plupart ſur leur Pays comme le Peuple même qui n'en connoît point d'autre. Selon eux , les plus belles Contrées de l'Asie ſont des Pays diſgraciés de la Nature , en comparaifon de celui qu'ils occupent. Il eſt vrai que leur Ile eſt agréable & fertile ; les choſes que la terre chez eux leur refuſe , ils ſe les procurent par leur induſtrie , ce qui leur fait plus d'honneur que ſi leur climat les produiſoit : on n'auroit rien à leur dire ſans les éloges outrés qu'ils en font à tous propos. M. Pryor a trouvé le moyen de faire chanter les louanges de l'Angleterre à Salomon même. Toute la différence qui ſe trouve entre le langage de leurs Auteurs & celui du Peuple , c'eſt que les premiers ſont plus mo-

destes dans leurs expressions : à de certains égards ils ne nous méprisent pas autant que le gros de la Nation ; mais ils font sentir qu'en tout il y a d'eux à nous une distance infinie. A les en croire , tout l'effort de l'esprit humain ne peut imaginer un Gouvernement plus sage que le leur , les Anglois sont le Peuple le plus industrieux , le plus brave & le plus vertueux de toute la Terre ; c'est le seul qui ait sçu mettre le trésor de la liberté au-dessus des atteintes du sort , & pour l'honneur de l'humanité en général , autant que pour le leur en particulier ; que n'est-il vrai que cet éloge leur soit dû ! Autant ils sont idolâtres des ouvrages & des découvertes de leurs Compatriotes , autant ils affectent de mépriser ce que les Auteurs modernes des autres Nations peuvent avoir produit de meilleur. Ils ne supposent pas qu'on puisse comparer le Tasse à Milton ; ils n'admettroient pas le parallèle du génie de Shakespear avec celui de Corneille , ils ne veulent pas reconnoître Léibnitz & Descartes pour des Rivaux dignes du grand Newton.

Il est vrai que le zèle de cette Nation pour la liberté , doit la rendre respecta-

ble aux yeux de tout homme qui a quelque sentiment de la dignité de notre nature ; que son amour pour les sciences la doit faire estimer de ceux qui sont à portée de faire sentir & le Mérite qu'elles supposent, & l'Utilité qui en résulte , que généralement parlant , les Anglois sont humains, braves, adroits, laborieux, &c. Ils ne péchent qu'en croyant posséder seuls ces vertus : avec toutes celles qui leur sont propres , quelques-unes de plus les rendroient en effet ce qu'ils pensent être, le premier peuple de la Terre. Nous devons avouer à leur gloire , qu'autant un Anglois parle avantageusement de sa Nation , autant pour l'ordinaire il parle modestement de lui-même. J'ai regret qu'on ne puisse dire la même chose de nous. Un François ne semble estimer sa Nation que par rapport à lui-même ; un Anglois ne paroît s'estimer que par rapport à sa Nation ; ce qui donne à l'un l'air de vanité , à l'autre celui de hauteur. J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E III.

*A Monsieur DE BUFFONS, Intendant
du Jardin du Roy, & de l'Académie Royale des Sciences.*

De Londres, &c.

M O N S I E U R ,

Ceux qui ne connoissent les Anglois que d'après les Portraits qu'ils font eux-mêmes de leurs Mœurs & de leur Caractere , n'en peuvent avoir une idée bien exacte : Parmi nous au contraire il est plus d'un Auteur à qui l'on doit s'en rapporter sur ce qui nous regarde , & qui censurent aussi sévèrement nos défauts & nos ridicules que le peuvent faire les Etrangers qui en sont les plus blessés. Addison a suivi la maniere des Peintres , il a flatté sa nation dans les Portraits qu'il en a faits. La Bruyere , si je ne me trompe , est plus fidèle dans les siens , il a peint la nôtre telle qu'elle est. Plusieurs de nos Ecrivains ont imité sa sincérité. En général l'aveu des défauts

que nos Voisins nous reprochent nous coûte assez peu ; n'en concluons cependant rien en notre faveur , je crains que ce ne soit l'effet de notre prévention : ce n'est peut-être que faute de les bien apprécier que nous en convenons si facilement ; & combien en est-il dont nous avons le ridicule de faire gloire !

En France on pense & trop de bien & trop de mal des Anglois ; ils ne sont ni tels qu'ils se disent , ni tels que nous les supposons : ce sont des hommes comme les autres , qui connoissent la raison & ne la suivent pas toujours. Ils ont dans leur extérieur je ne sçais quoi de dur , que les esprits prévenus prennent pour férocité ; mais si l'enveloppe qui couvre leurs Vertus est vicieuse , elle n'en change pas la nature. Avec cette dureté apparente , aucun Peuple n'a plus d'humanité ; ils en donnent l'exemple à leurs ennemis même. Rien n'est si aisé que de se concilier leur bienveillance , tout Anglois est l'ami de celui qui reconnoît la supériorité de sa Nation. Si dans leurs Ecrits ils se contentoient d'en faire l'éloge , ils ne feroient que ce qui se fait partout ailleurs. Nos Bas-Bretons croient que leur langue a pris

naissance à la Tour de Babel. C'est à la Suède, à ce que prétend un Ecrivain Suédois, & non pas à l'Egypte, que l'on doit les premières découvertes dans les Sciences & les premières inventions dans les Arts. Chacun vante son Pays, l'amour de la Patrie est un effet de l'amour-propre. C'est soi-même que l'on vante sans y prendre garde.

Les Anglois ne s'en tiennent pas à la préférence qu'ils se donnent sur leurs Voisins : ils ne prennent pas même la peine de déguiser leur mépris pour les uns & leur haine pour les autres. Ils ne ménagent pas plus leurs Amis les Hollandois, que les François qu'ils regardent comme leurs Ennemis. Leurs Ouvrages de toute espèce annoncent autant le peu de cas qu'ils font des autres Nations que la bonne opinion qu'ils ont de la leur. Ceux d'entr'eux qui ont le plus séjourné parmi nous, & à qui nos Auteurs font le plus familiers, sont souvent ceux qui nous rendent le moins de justice.

Parmi nous où l'on trouve des exemples de toutes les sortes de ridicules, on donne également & dans cet excès, & dans celui qui lui est opposé. Plusieurs d'entre nous, François à Londres, Anglois

glois à Paris , Etrangers partout , après avoir scandalisé nos voisins par les airs extravagans de nos Petits-Mâîtres , font rire ensuite leurs Compatriotes par l'affectation de ce que les Mœurs étrangères ont de plus opposé aux nôtres. Combien en est-il qui semblent ne rapporter d'autre fruit de leur voyage que le mépris de leur patrie ? Selon eux il n'y a d'Hommes raisonnables, il n'y a de Loix sages , il n'y a d'encouragement pour les Arts qu'aux Pays d'où ils viennent ; ils ne se contentent pas d'attribuer aux Etrangers des qualités qu'ils n'ont pas , ils refusent même à leurs Compatriotes celles que les Etrangers leur accordent. A les entendre parler , il semble que la justice & l'humanité soient des vertus absolument inconnues en France.

Un tel excès est encore plus condamnable que celui des Anglois ; s'il y a de la petitesse d'esprit à tirer vanité d'être d'une telle ou d'une telle autre nation, rougir d'être né en Angleterre ou en France , en Italie ou Espagne , ce ne peut être que l'effet de quelque vice caché dans le cœur. L'amour de notre pays ne doit pas nous empêcher de convenir de ses défauts , mais on est moins blamable de

trop estimer sa Nation que de la trop mépriser. Il en est de l'amour de la Patrie comme de l'amour Paternel. La tendresse aveugle d'un Pere pour ses Enfants peut le rendre ridicule , sa dureté à leur égard excite à coup sûr notre indignation. Le mépris pour sa Patrie montre plus de vanité que de raison , & provient plus d'une humeur chagrine que d'un esprit philosophique. La Vertu fait le Citoyen du monde , le Vice seul peut faire qu'un homme se trouve étranger dans sa propre Patrie.

A l'égard des Anglois dont je compte souvent vous entretenir , parmi nous quelques-uns les loüent sans les aimer , & la plupart les aiment ou les haïssent sans les connoître , les uns pour suivre la mode , les autres pour n'écouter que leurs préjugés. Il est vrai que puisque l'on veut aujourd'hui que nous les regardions comme nos modèles , il seroit à souhaiter qu'on nous eût exposé avec moins de partialité ce qu'ils ont de loüable ou de défectueux. Et dans quelle Nation ne trouve-t-on pas & à louer & à blâmer ? Par-là leur exemple nous seroit plus utile. Heureux si nous montrions autant d'ardeur à imiter les Vertus

qui leur sont propres , que nous laissons voir de penchant à adopter les Vices qui leur sont particuliers. Quant à moi je ne prétens pas les juger , mais seulement les représenter tels qu'ils me paroissent Ces jugemens que l'on porte de toute une Nation sont rarement justes , & presque toujours téméraires. D'ailleurs il n'est peut-être point de Peuple dans l'Europe dont il soit plus difficile de donner une idée générale que de celui parmi lequel je vis aujourd'hui ; les Anglois sont aussi différens entr'eux , que leur Nation est elle-même différente des autres.

Vous me trouverez sans doute en contradiction avec moi-même pour m'être déjà servi de ce ton général que je condamne , & vraisemblablement je l'aurai toujours plus que je ne le voudrai ; mais je vous prie de ne le point prendre à la lettre. Je ne me le permets , que parce qu'on a beau se tenir en garde contre cette façon de s'exprimer ; comme c'est la plus facile , on y retombe toujours. Le retour des mêmes circonlocutions ennuye à la longue. On veut être précis ; il arrive que sans le vouloir on dit plus qu'on ne veut dire , & qu'on donne un air de décision à ce qui n'est que l'expo-

sition de son avis. Ainsi , Monsieur , quelque décisifs que soient les termes que j'emploie , souvenez-vous toujours de grace que je ne prétens jamais rien décider. Et comment un homme quel qu'il soit oseroit-il citer toute une Nation à son Tribunal ?

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE IV.

*A Monsieur le Chevalier DE B***

De Londres , &c.

MONSIEUR,

IL est heureux quand on vit dans le monde où vous vivez , & où vous ne pouvez que plaire , d'y porter cet Esprit qui n'adopte rien que par choix , qui en contracte la Politesse sans en prendre les Ridicules , & que la contagion des exemples les plus accrédités ne sçauroit corrompre. Ce n'est communément que faute d'autres talens pour s'y faire remarquer , que la plûpart donnent dans ces airs & ces affectations que vous condamnez , & qui choquent si fort le bon sens. Ne croyez pas cependant les Anglois plus sages que nous ; leurs Ridicules sont différens , mais les Hommes sont partout les mêmes.

Vous sçavez combien les petites choses ont de rapport avec les grandes. Celui qui veut connoître une Nation , doit

faire attention à tout : La maniere de s'habiller des différens Peuples , tient peut-être plus qu'on ne le croit à leur façon de penser. Les Orientaux qui depuis si long-tems ont les mêmes mœurs , portent aussi depuis plusieurs siècles à peu près le même Turban. Nous autres François qui changeons si souvent de Modes, ne sommes-nous pas assurés & presque convaincus d'être le Peuple le plus léger & le plus inconstant de l'Europe ?

Après ce début , vous ne me soupçonneriez pas de partialité en faveur de ma Nation ; mais aussi j'aurai la hardiesse de vous dire , qu'à l'égard de l'inconstance des Modes ceux de nos Voisins parmi lesquels je vis aujourd'hui , mériteroient bien quelques reproches : ils ne les ont peut-être évités jusqu'ici , que parce qu'ils sont moins connus. Il y a plusieurs siècles que les Etrangers viennent à Paris étudier nos mœurs , & il n'y a pas long-tems que la curiosité les appelle à Londres : encore qu'y viennent-ils voir ? La Ville , & non pas les Habitans ; on y arrive sans sçavoir leur langue , & l'on n'y reste pas assez pour l'apprendre. Aussi quoiqu'on connoisse assez bien la Capitale de l'Angleterre , on est

dans la plus grande ignorance sur les mœurs du Peuple qui l'habite.

Par exemple, n'est-il pas étonnant que dans une Nation qui se pique d'être censée, la Mode ait pû introduire un usage aussi déraisonnable que celui qui regne aujourd'hui parmi les personnes du plus haut rang ? A Paris les Valets & les Femmes de chambre sont souvent dans leurs habits, les Singes de leurs Maîtres. A Londres c'est tout le contraire ; ce sont les Maîtres qui s'habillent comme leurs Valets, & les Duchesses qui copient leurs Femmes de chambre. Que le Marchand affecte d'être vêtu comme l'Homme de Robe, & le Financier comme l'Homme de Cour, ce n'est à Paris que la suite presque nécessaire du luxe qui y regne, & de la sotte vanité si naturelle à tous les hommes ; mais que les gens de condition se fassent gloire de s'habiller comme leurs domestiques, c'est une bizarrerie qui tient presque de la déraison. Il n'y a pourtant pas à douter que ce ne-soit par une autre sorte de vanité que plusieurs Anglois veulent paroître si modestes dans leurs habits. L'orgueil n'est-il pas le principe caché de presque toutes nos actions, & quelque-

fois de notre humilité même ? Il en est à la vérité quelques-uns qui ne suivent cet usage que pour paroître plus populaires : on peut du moins reprocher à ceux-ci de ne pas choisir de meilleures voyes pour plaire au Peuple. A l'égard des Femmes , il y a toute apparence que les unes n'en usent ainsi que par raffinement de coquetterie , & que l'amour-propre des autres les empêche de se douter de ce qu'elles ont à perdre à négliger la parure.

Cette affectation de simplicité dans les habillemens est portée à Londres par ceux qui se croient faits pour donner le ton jusqu'à l'indécence. C'est avoir de la Philosophie que de mépriser le faste , & de préférer sa commodité à sa parure ; c'est en manquer que de ne pas se conformer aux usages établis , & que d'affecter d'être mis autrement que les gens raisonnables de son état. En fait d'habillement , un Pair du Royaume n'est-il pas ridicule de se mouler sur un Brasseur de Bierre , & le tablier que portent ici les Filles qui vendent des Oranges aux spectacles , convient-il à une Femme de la Cour ? J'avoue que les gens sensés font profession de mépriser ceux qui suivent

vent une mode si extravagante ; & en effet il y a tout à craindre que des personnes qui sortent si fort de leur état, n'ayent les mœurs de celles à qui elles se font gloire de ressembler. Si cette affectation ne fait pas soupçonner quelque bassesse dans leurs sentimens , elle est presque toujours la preuve de la petitesse de leur esprit.

Quelque bizarre que cette Mode vous paroisse , elle est néanmoins ici régulièrement observée par une espèce de Petits-Maîtres bien différens de ceux de Paris , mais qui ne sont ni moins remarquables , ni moins ridicules. Le véritable Petit-Maître Anglois n'est pas celui qui copie les nôtres , c'est au contraire celui qui fait parade de mœurs diamétralement opposées à celles des François. Des habits recherchés , un équipage singulier , des bijoux de toute espèce , de l'ambre , des mouches , un ton précieux , peu d'esprit , beaucoup de jargon , & une tête vuide de tout sens , voilà à peu près ce en quoi consiste le mérite d'un Petit-Maître François. Une Perruque courte & sans poudre , un Mouchoir autour du cou au lieu de Cravate , une Veste de Matelot , un bâton fort & noueux , un ton & des discours

grossiers , l'affectation des airs & l'imitation des Mœurs de la plus vile Populace, voilà ce qui caractérise le Petit-Maître Anglois. Ces abus mêmes tiennent encore à la façon de penser générale d'une Nation. A la Chine où les Sciences sont en honneur , les jeunes gens du bel air portent toujours des Livres sous leurs bras , & une Ecritoire pendue à leur cou. En un mot , rien ne ressemble si fort à nos Pédans que les Petits-Maîtres Chinois. On se plaint que la conversation des nôtres n'est qu'un tissu de jolies bagatelles , & qu'à moins que de parler de Modes & de Tabatieres , de Comédies & d'Opéra, ils n'ont rien à dire. Celle des Petits-Maîtres Anglois n'est pas plus étendue , mais elle est à la vérité toute autre. La Chasse & les différens exercices du Corps , le Cabaret & les débauches les plus extravagantes en font la matiere. Un Petit-Maître parmi nous, est sans cesse occupé de Colifichets ; il plaïsante de tout ce qui est sérieux , il traite sérieusement tout ce qui n'est que bagatelle. Il se pique de présider aux Modes ; tantôt il donne de nouvelles idées à des faiseurs de Rubans , tantôt il ajoute quelque agrément à la Gar-

niture d'une Robe de Femme : en un mot, la Du Chapt le consulte , & il est l'Oracle de toutes les Marchandes du Palais. Les goûts du Petit-Maître Anglois font bien différens ; il se pique plus de groffiéreté que de gentillesse : les Spectacles , qui ne font faits que pour la lie du Peuple , font les seuls qui l'amusement ; il aime à se confondre avec les Porteurs de Chaise , il excelle à se battre avec eux à coups de poingt , & il a la plus haute idée de ce noble exercice.

Après vous avoir exposé les Ridicules des uns & des autres , je vous demande , Monsieur , si la Poudre à la Maréchale des Petits-Maîtres de Paris n'est pas préférable à la Perruque & aux Cheveux crasseux de ceux de Londres ? Un François , tel que je le viens de peindre , pour les Anglois , n'est qu'un *Singe* *. Seroit-il donc étonnant que l'Etre que je lui ai opposé passât parmi nous pour un *Ours* ? Du moins est-il sûr que l'humanité est également dégradée dans l'un & dans l'autre. Qu'un Homme veuille ressembler à un Singe ou à un Ours , que nous importe ? Dès qu'il rougit d'être

* C'est le nom que les Anglois donnent le plus volontiers aux Petits-Maîtres François.

Homme , ne balançons pas à notre tour à le défavouer. Anglois ou François, n'ayons aucune indulgence pour les Vices de notre Nation , & ne reconnoissons pour Compatriotes & pour Hommes que les gens raisonnables.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E V.

*A Monsieur DE BUFFONS,
Intendant du Jardin Royal des
Plantes, & de l'Académie des
Sciences.*

De Londres, &c.

MONSIEUR;

Nous regardons la politesse à l'égard des Etrangers comme une des vertus de notre Nation, cependant c'est une de celles que les Anglois nous disputent le plus; vous le sçavez par ceux avec qui vous avez vécu; autant ils se sont loués de l'empressement que vous leur avez témoigné à Dijon, & des plaisirs que vous leur avez procurés à Mont-Bard, autant ils se sont plaint de la froide réception qu'on leur a faite ailleurs: ils vous ont dit souvent qu'un François est beaucoup plus accueilli à Londres, qu'un Anglois ne l'est à Paris, & je crois qu'ils vous ont dit vrai. Mais, si je

ne me trompe , il en faut moins chercher la cause dans les qualités plus ou moins estimables des deux Nations , que dans celles des Pays même qui n'ont pas réciproquement le même attrait pour leurs voisins. Ceux qui ne sortent de chez eux que pour s'amuser , ne viennent guères en Angleterre. Le préjugé est contre le climat , & Londres ne leur promet pas assez de plaisir pour les tenter. Les Pays où l'on voyage le moins , sont communément ceux où l'hospitalité est le mieux observée. Ne seroit-ce pas-là la raison de l'empressement que l'on marque à Londres pour les Etrangers ? Il est rare d'y en voir. Si parmi nous ils sont bien venus , ici on les recherche. Comme on ne suppose pas que ce soit le plaisir qui les y attire , on s'en fait un de tromper agréablement leur attente. On regarde leur curiosité comme l'effet de leur estime pour la Nation : on tâche de la justifier. Plusieurs sont attentifs à imaginer des amusemens qui fassent oublier ceux que le climat refuse. On sçait qu'on ne vient ici que pour y voir des Hommes, & chacun en particulier s'efforce à donner l'idée la plus avantageuse du général. En France, cette émulation si louable n'est

pas si commune. S'il est quelques Maisons à Paris ouvertes aux Etrangers , combien en est-il où l'on craint leur présence ? Notre conduite à leur égard ne répond pas toujours aux discours avantageux qui nous sont si familiers. Peu de gens se chargent de leur faire les honneurs de la Nation : chacun ne cherche qu'à leur inspirer une bonne idée de soi , & tous n'y réussissent pas.

Cependant , au sujet des Anglois , vous vous doutez bien qu'il n'est ici question que de ce nombre d'Hommes choisis , qui dans toutes les Nations sont faits pour les représenter , parce qu'ils en ont les vertus sans en avoir les défauts ; car vous n'ignorez pas combien le Peuple de Londres est dur , grossier , & surtout ennemi des François. Dans l'accueil que nous font les honnêtes gens , il entre peut-être aussi une compensation des insultes que la populace est toujours prête à nous faire , & que notre habillement seul peut quelquefois nous attirer. Le Peuple de Paris , à ne le pas supposer plus poli , est du moins plus doux ; les reproches même qu'on lui fait , annoncent la bonté du caractère qui lui est particulier.

De plus , ici comme ailleurs , il est du

Peuple dans tous les Etats *. Ce qui distingue les hommes aux yeux de la raison , c'est leur façon de penser & non leur condition. Un Grand a souvent les préjugés du plus vil Artisan. Il en est ici qui ne supportent pas tranquillement la vûe d'un François. Les Anglois sont violents dans leurs affections de toutes espèces. L'antipathie pour nos mœurs est si forte dans quelques-uns , qu'un Pere a deshérité son fils pour avoir porté une perruque en bourse. De quelles foiblesses , de quelles manies les hommes ne sont-ils pas capables !

Le gros de la nation Angloise a pour les François une haine invétérée , que l'on ne prend pas toujours la peine de nous déguiser : j'ai regret , pour l'honneur de la nôtre , d'être forcé de convenir que nos sentimens à l'égard des Anglois ne sont guères plus modérés : nous sommes à la vérité plus retenus dans nos discours ; & peut-être en y regardant de près trouveroit-on que cette haine est parmi eux & plus générale , & plus vio-

* *Vulgus autem tam chlamidatos quam coronatos voco ; non enim colorem vestium quibus pretexta corpora sunt aspicio , oculis de homine non credo.* Seneque.

lente ; mais convenons-en de bonne foi , la nôtre est toujours trop forte pour n'être pas déraisonnable.

Que des Particuliers se haïssent , je n'en suis point surpris ; les uns sont méchans , ils sont faits pour haïr les bons ; les autres ont été offensés , & le ressentiment prouve la foiblesse & non la méchanceté de l'ame. Mais que des Nations entieres se haïssent , quoique l'exemple des Romains & des Carthaginois , quoique l'expérience de tous les tems nous ait appris qu'elles sont toutes plus ou moins sujettes à ces antipathies & ces aversions , c'est , ce me semble , ce qui fait le plus de honte à l'humanité. Ce que les haines nationales ont de plus fâcheux , c'est que tout injustes qu'elles sont , les honnêtes gens même y sont sujets ; ils se laissent aveugler comme les autres par leurs préventions. Milord * * un des Hommes de la probité la plus intégrè , étant à Paris , n'a pû se vaincre au point de manger avec un François. M. * * ne sçauroit parler des Anglois avec tranquillité. M. Addison , qui a tort de mettre Guy Patin au rang de nos meilleurs Ecrivains , a juste raison de se plaindre de la maniere indigne dont ce prétendu Philosophe a

parlé des Anglois dans ses Lettres : il ne se contente pas d'y avouer , *que c'est un Peuple qu'il abhorre* : il dit qu'il les regarde parmi les autres Peuples de l'Europe comme les Loups parmi les différentes espèces d'animaux. Je ferois volontiers amende honorable au nom de ma Nation d'une pareille injure , & ne craindrois pas d'en être défavoué , si de semblables Auteurs , quelque part que ce soit , méritoient la moindre considération. Guy Patin est tombé parmi nous dans le juste mépris que ses préventions de toutes espèces devoient lui attirer.

Les guerres fréquentes entre les deux Nations ont allumé cette haine réciproque qui subsiste depuis si long-tems ; la rivalité & la jalousie du Commerce l'empêchent de s'éteindre en tems de paix. Si nos Voisins portent plus loin que nous cette haine héréditaire , c'est en partie l'effet de leur politique sans cesse occupée à l'entretenir. Ils pensent qu'il est de leur intérêt de rendre odieuse une Puissance qui les allarme : tels étoient les principes du Roi Guillaume. Des Ecrivains qui lui étoient vendus , en ont imbu la Nation , & les Anglois se sont trop bien trouvés de les avoir suivis pour en

changer désormais. A leurs inquiétudes continuelles, ils semblent croire que nous sommes à leur égard ce qu'étoient les Perses à l'égard des Athéniens : il paroît que le Roi de France est pour eux le Grand Roi : de-là cette antipathie invincible pour le Peuple qui lui obéit, & qu'ils supposent qu'eux seuls empêchent de donner des Loix au reste de l'Europe. Comment accorder cette crainte avec le mépris qu'ils affectent pour nous ? M. Steele a-t-il raison de peindre les François si redoutables, s'il est vrai, comme il l'assure, *qu'ils trembleront toujours de rencontrer les Anglois les armes à la main* ? Ceux-ci tombent à notre sujet dans beaucoup de contradictions. Ils nous craignent & nous méprisent ; nous sommes la Nation qu'ils accueillent le plus & qu'ils aiment le moins : ils nous condamnent & nous imitent ; ils adoptent nos mœurs par goût, & les blâment par politique.

Laiçons, Monsieur, laissons au Peuple tout le ridicule de ces haines nationales ; n'épousons pas les passions qu'on cherche à lui inspirer : il en a besoin, puisque la raison ne suffit pas pour le conduire. Ces sentimens tiennent

lieu au grand nombre du zèle du bien public : ils font par haine pour leurs voisins , ce qu'ils ne feroient pas par amour pour leur Patrie. Tels font les Hommes , & la politique confifte à tirer parti de leurs vices comme de leurs vertus. Raifon , préjugés , zèle , paffions , elle employe tout pour arriver aux fins qu'elle fe propofe ; mais en profitant des vices particuliers pour l'utilité générale , elle ne les juftifie pas. Les Peuples font autant de Sociétés qui font partie d'une plus grande ; & comme ils ont chacun leurs intérêts , ils en ont auffi un commun , c'eft celui de l'humanité ; c'eft le premier de tout. Elle n'eft pas moins refpectable dans l'Etranger que dans le Compatriote. Comme Anglois , comme François , de part & d'autre fervons notre Patrie. Comme Hommes , traitons-nous en Freres. N'ayons de haine que pour ceux qui , de quelque Pays que ce foit , ofent rompre les liens facrés qui lient les Hommes les uns aux autres.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.

L E T T R E VI.

A Monsieur l'Abbé Du Bos, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

Q Uelques graces & quelqu'enjouement qu'ait répandu l'illustre Auteur des Lettres Philosophiques dans celles qu'il a écrites sur les Trembleurs d'Angleterre, ne pensez pas qu'il ait en rien altéré la vérité; ses Portraits sont aussi fidèles qu'agréables, & je ne conseillerois à personne de retoucher des Tableaux qui ont été peints de sa main. Cependant, puisque vous voulez un détail sérieux de tout ce qui regarde ces prétendus Restaurateurs de l'Evangile, je crois ne pouvoir vous rien envoyer de plus instructif sur cette matiere que l'Apologie de la Doctrine & de la Morale de cette Secte *, qui a été traduite dans tou-

* Par Robert Barclai, Ecoissois,

tes les Langues polies de l'Europe.

Vous trouverez que cet Ouvrage est écrit en Anglois , d'un style pur , simple, & élégant : quant au fonds , on prétend que les Théologiens Anglois des différentes Sectes qui y sont vivement attachées , n'y ont fait encore aucune bonne réponse. Les Quakers ont la plus haute idée de ce Livre. J'ai oui dire à Milord Wadde-Grave , qu'ils en avoient envoyé la Traduction Françoisse à M. le Cardinal de Fleury , avec une Lettre , où ils témoignent à ce Ministre la plus grande estime pour sa Probité ; hommage d'autant plus remarquable de la part de ces Etrangers , qu'ils se piquent de ne flatter personne , pas même les Souverains.

Les Trembleurs sont en effet une des Sectes les plus singulieres qui ait encore paru. Le Cordonnier qui me chauffe est un des grands Théologiens de la Congrégation , & un de ceux qui parlent le plus souvent & le mieux à leurs Assemblées * : parmi ses Apprentifs , il en a un qui pourra faire un jour un excellent

* Le Célèbre George Fox , que les Quakers peuvent regarder comme leur Fondateur , étoit un Cordonnier de Manchester , qui prêcha à Derby en 1650.

Controversiste. Le Livre que je vous envoie est un présent de mon Marchand de Bas : il s'est flatté qu'il pourroit faire effet sur moi ; c'est un Homme illuminé, & qui n'est pas moins attentif à répandre son enthousiasme , qu'à soutenir son Commerce.

Depuis peu , une Femme de Condition, veuve & fort riche, séduite par cet Ouvrage de Barclai , a embrassé sa Doctrine. L'esprit, pour me servir de leur façon de parler, s'est aussi-tôt emparé d'elle , & ne l'a pas quittée depuis. Elle passe à présent sa vie à parcourir l'Angleterre & l'Ecosse , répandant ses richesses dans tous les lieux où elle prêche son Evangile. Aussi fanatique que charitable, elle séduit les foibles & soulage les malheureux.

L'Apologie des Quakers ne peut que vous donner une haute idée de leur Morale, quoique de certains Articles marquent plus de petitesse d'esprit , que de sévérité dans les Mœurs. Vous y verrez qu'il ne leur est pas permis :

I. De donner à des Hommes les Titres de Votre Sainteté, Votre Majesté, Votre Eminence, Votre Excellence, Votre Grandeur, &c. ni de faire, en un mot

aucun compliment qui fente la flatterie.

II. De s'agenouiller ou de se prosterner devant aucun Homme , ou de lui ôter son Chapeau.

III. D'user d'aucunes superfluités dans les habilemens , & de tout ce qui ne sert que pour l'ornement ou la vanité.

IV. De jouer , de chasser , d'assister à des Comédies , à des Récréations , &c. ce qui , selon eux , ne convient pas au silence , à la gravité & à la sagesse des Chrétiens.

V. De jurer sur l'Evangile , non-seulement en vain & dans les discours ordinaires , mais même devant le Magistrat.

VI. De résister à ceux qui les attaquent , de faire la guerre ou de se battre pour aucune cause que ce soit.

Conséquemment à ces Principes , ils sont tous honnêtes gens. Ce sont aujourd'hui les seuls Fanatiques qui ne cherchent point à troubler la Société , & qui ne respirent que la Paix & la tranquillité , ce qui est d'autant plus étonnant qu'ils ont pris naissance parmi les fureurs des Guerres Civiles , & que leurs premiers Apôtres ont été les Ennemis les plus implacables de la Royauté.

Quoiqu'en effet la façon de s'habiller
parmi

parmi les Hommes soit toujours simple & éloignée de tout faste, le relâchement sur ce point de Discipline s'est extrêmement répandu depuis peu parmi les Femmes. Elles portent aujourd'hui la Soye, les Rubans & la Dentelle, & ne se distinguent plus des autres Personnes de leur Sexe, que parce qu'elles ne reçoivent aucune des Modes qui peuvent le moins bleffer la modestie. Et que ne gagnent-elles pas à les rejeter ! Les Femmes ne peuvent imaginer de parures qui les embellissent autant que cette Vertu.

J'ai regret de n'avoir pas une Copie de la Lettre que les Quakers ont écrite à M. le Cardinal de Fleury, ce doit être un morceau curieux. J'en ai vu quelques-unes d'eux qui sont très-laconiques, & où l'on trouve cette noble simplicité qui est si voisine du sublime. La prévention où l'on est contre eux, empêche de leur rendre justice sur bien des choses. D'ailleurs, il faut l'avouer, autant nous admirons ce qui est séparé de nous par la distance des tems & des lieux, autant nous sommes peu frappés de ce qui se passe de nos jours & sous nos yeux.

S'il nous restoit de quelque Peuple de la Grèce une Lettre semblable à celle que les Trembleurs d'Angleterre écrivirent au Roi Jacques II. à son Avènement à la Couronne, quelle haute idée ne nous en formerions-nous pas ! Quelle Vertu, dirions-nous, ne devoient pas avoir des Hommes qui osoient prendre un pareil ton avec leurs Souverains ! Disons plus, si ceux dont ce Prince infortuné a suivi les Conseils, lui avoient parlé avec autant de sagesse, de courage & de sincérité, il n'eût peut-être jamais été obligé d'abandonner son Royaume, & sa Famille seroit encore sur le Trône. Vous en jugerez, Monsieur, par la Lettre même ; elle est courte, & mérite d'être conservée.

Celles-ci sont pour te témoigner notre chagrin pour notre Ami Charles, que nous espérons que tu imiteras dans toute chose qui est honnête.

Nous apprenons que tu n'es pas de la Religion du Pays non plus que nous ; c'est pourquoi nous pouvons raisonnablement nous attendre que tu nous accorderas la même liberté que tu prends pour toi-même.

Nous espérons qu'en cela , & en toute autre chose , tu procureras le bien de ton Peuple , ce qui nous obligera à prier que ton Regne puisse être long & heureux.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



L E T T R E VII.

*A Monsieur le Marquis Du T**;*

De Londres , &c.

M O N S I E U R ,

AUTANT les François se plaisent dans la compagnie des femmes , autant les Anglois la craignent , à moins qu'ils ne soient amoureux ; ils ne trouvent en elles que de quoi occuper leur cœur , & rarement de quoi amuser leur esprit. Ils préfèrent le plaisir de boire à la santé des belles dans un cabaret , à celui de causer avec elles dans un cercle. Ils les traitent comme si elles étoient d'une autre espèce , aussi-bien que d'un autre sexe. La plupart ne les croient bonnes en effet que *pour dissiper leurs vapeurs , ou adoucir la fatigue des affaires.*

Ceux d'entr'eux qui ont vécu à Paris , tâchent de justifier leur Nation à cet égard , en disant que les femmes en Angleterre , ne sont pas si amusantes qu'en France ; mais à supposer ce fait , n'est-ce

pas la faute des hommes ? Il est dans chaque sexe de certains défauts , dont le reproche doit moins tomber sur celui des deux qui y est sujet , que sur celui qui en est la cause. Si l'on trouve plus d'agrément dans le commerce des Françaises , ce n'est pas qu'elles ayent plus d'esprit , c'est qu'elles l'ont plus exercé. Il ne faut ici que la présence d'un homme , pour faire taire un cercle de femmes. A Paris , un petit Maître qui n'est pas tout-à-fait un homme , suffit pour faire remuer à une douzaine de nos belles tout-à-la fois ce gentil instrument qu'on appelle la langue. Mais on ne doit ni louer, ni blâmer les Angloises de leur taciturnité ; elles ne se taisent que par l'embarras où elles se trouvent en compagnie , & cet embarras ne vient que de ce qu'elles n'y sont point accoutumées. C'est moins leur faute que celle des Hommes , qui les négligent trop , & en qui l'habitude du vin , toujours dangereuse , détruit la finesse du sentiment , & peut-être jusqu'à l'envie de plaire. Ceux qui sont trop adonnés au plaisir de boire , sont peu faits pour le commerce des femmes : rarement sont-ils amoureux , ils ne sont que libertins.

Les Anglois perdent beaucoup à vivre si peu avec ce Sexe qui a reçu de la nature les graces en partage , & dont la société a toujours des charmes , & une certaine douceur qu'on ne trouve pas dans celle des Hommes. Le commerce des Femmes, polit & adoucit les mœurs : par l'habitude qu'on prend de chercher à leur plaire , on contracte un ton qui plaît également à l'un & l'autre sexe.

Les hommes entre eux se négligent trop : entre eux toute conversation languit , ou tourne en dispute. Pour se faire estimer l'un de l'autre , on s'efforce des deux parts à faire valoir sa supériorité , & l'on s'offense réciproquement. Personne ne veut être effacé , & l'on finit par haïr celui que l'on n'a pu vaincre. Les gens qui ont le plus d'esprit , ne songent pas assez que les autres ne sont jamais si contents de nous , que lorsque nous leur donnons lieu de l'être d'eux-mêmes.

Avec les femmes on prend une route plus sûre pour gagner leur estime ; on ne s'étudie qu'à leur plaire , & l'on y réussit. C'est le sentiment de ce qu'un sexe doit à l'autre , qui inspire ce ton insinuant , & ces manieres affectueuses qui font la véritable politesse , & dont

on ne peut contracter l'usage que dans la société des femmes. L'habitude de vivre avec ce que l'un & l'autre sexe ont de plus estimable, fait l'agrément & le bonheur de la vie. On reconnoît au ton aussi sûrement qu'à l'habillement, les personnes que leur état éloigne du commerce des femmes. Ce n'est que pour le trop négliger que les Anglois ont je ne sçai quoi de brusque dans le caractère qui prévient contre eux. Ceux qui viennent à Paris même avec l'avantage de parler aisément notre Langue, étonnent toujours par un air embarrassé qui ne les quitte que rarement. Et la cause en est bien simple; les uns au sortir des Universités ont passé leurs premières années à Londres, à ne fréquenter que les Cafés, les Cabarets, & ces lieux si pernicious pour la jeunesse, où l'on ne s'habitue pas sans que le cœur & l'esprit s'en ressentent également. On envoie les autres étudier les mœurs des Pays étrangers, avant qu'ils connoissent celles du leur propre, ce qui est un autre inconvénient. On ne doit voyager que pour chercher la sagesse; ceux qui n'en ont aucune idée, ne sont pas faits pour la trouver. La plupart des Gouverneurs à

qui l'on confie ces jeunes gens , ne font pas eux-mêmes de bons guides ; ils ne peuvent donner ce qu'ils n'ont pas : ils apportent des Colléges d'où on les tire , l'habitude d'un vice qui fait qu'ils passent leur tems à fumer & à boire , & qu'ils ne peuvent former leurs disciples à la politesse qu'ils ne connoissent pas , & au ton du monde , qu'eux-mêmes n'ont jamais vû.

Quelques Auteurs , & entr'autres Joseph Hall , un des plus illustres Evêques d'Angleterre , ont fort condamné cet usage où sont ceux de sa Nation de voyager avant l'âge où l'on peut retirer quelque utilité des voyages. On a de lui un Livre traduit en François , intitulé ; *Quo vadis, ou Censure des Voyages ainsi qu'ils sont ordinairement entrepris par les Seigneurs & Gentilshommes d'Angleterre , &c.* Il est sûr que les Anglois sont le peuple de l'Europe qui voyage le plus. Quelque facilités que leur donnent pour cela leurs richesses , la mer qui les enferme chez eux de toutes parts , en est peut-être la principale cause. Leur Isle est pour eux une espece de prison , & le premier usage qu'ils font de leur amour pour la liberté , est d'en sortir.

On

On ne hazarderoit rien , je pense , à dire qu'ils voyageroient moins s'ils n'étoient pas Insulaires.

L'éducation de nos jeunes gens , quoique différente de celle de ce Pays-ci , n'est pas beaucoup meilleure. On les perd en les mettant trop tôt dans le monde. A cet âge où l'on ne doute de rien , parce qu'on ignore encore tout , il est dangereux de n'avoir plus pour maîtres que des femmes. Un jeune homme aujourd'hui est à peine sorti du Collège , qu'on l'introduit en toute sorte de compagnies , où son étourderie & sa pèculance lui tiennent lieu de mérite & d'esprit. Il n'a garde de se corriger des ridicules qui lui réussissent. Loin de rougir de passer pour petit Maître , il se fait gloire d'un titre que l'on pourroit regarder comme le vrai synonyme de Fat , si M. l'Abbé Girard n'avoit démontré qu'il n'y en a pas dans notre Langue. En France ce sont les Femmes qui achevent l'éducation de la jeunesse. Et celles qui ont leurs raisons pour se charger de cet emploi , celles qui n'ont d'autre métier que de former un jeune homme , & de le mettre dans le monde , sont d'ordinaire d'un commerce assez dangereux ;

on en est quitte à bon marché, quand on n'y contracte que des ridicules.

Les défauts où les Anglois sont sujets, entraînent peut-être encore moins d'inconvéniens dans la Société ; des jeunes gens légers, étourdis & inconfidérés, en font le fleau. S'il en est tant qui conservent ces vices dans un âge plus avancé, c'est en partie de ce que nous sommes si peu dans l'usage de voyager. Nos Voisins à cet égard sont plus sages que nous. En Allemagne les Fils aînés des Grandes Maisons sont ordinairement un voyage par toute l'Europe ; ainsi ceux qui sont destinés aux premières places, trouvent en parcourant d'autres pays, de quoi enrichir leur esprit, former leurs mœurs, & devenir utiles à leur Patrie. Les François ne sont si remplis de préjugés, que parce que ne sortant pas de chez eux, ils ne connoissent pas tout ce qu'ont d'excellent les Nations qui nous environnent. Nos Voisins viennent chez nous étudier notre Politesse, que n'allons-nous chez eux nous instruire dans les vertus qui leur sont propres ? Peut-être cependant pourroit-on avec la même équité reprocher aux Anglois de voyager beaucoup sans se dé-

faire de leurs préventions Nationales , qui ne font pas moins déraisonnables que les nôtres , fans même quitter leurs habitudes vicieufes. S'ils imitent les mœurs des Etrangers , c'est fouvent par humeur & fans choix , & ce n'est pas toujours en ce qu'elles ont de bon. Le féjour de Paris inspire à quelques-uns le goût du luxe , mais il en eft peu que l'exemple des Italiens rende fobres.

Le peu de commerce qu'ont les Anglois avec le Sexe d'un côté , & de l'autre leur penchant à l'intempérance , ont donné lieu à toutes ces Sociétés dont les Affemblées fe tiennent au Cabaret. *Nos fameufes Cotteries modernes* , dit M. Addison * , *font fondées fur le manger & fur le boire*. De-là eft venue cette grande Affociation des *Francs-Maffons* , qui fait aujourd'hui tant de bruit dans l'Europe , & dont les Orgies font les principaux myfteres : de-là vient que les Anglois de tout rang , depuis le Pair du Royaume jufqu'au fimple Bourgeois , ont tous leur Société particuliere ; en vain quelques-uns affectent-ils de décorer ces forces d'Affociations du titre respectable d'Académies ; l'heure & le lieu où ces

* Spectateur Anglois , N°. VIII.

Messieurs tiennent leurs Conférences , nous apprennent assez quels en sont les sujets. Toutes ces Sociétés en un mot , sous les noms imposans d'esprits libres , de *Litterati* , de *Virtuosi* , &c. ne sont autre chose que des Assemblées de Buveurs ; & après les plaisirs de la Table , on n'y connoît gueres que ceux du jeu , ou par fois d'autres plus dangereux. Leurs principaux exercices Académiques , sont à peu près les mêmes que de certains dont il est parlé dans la Vie d'Alexandre. Aux jeux funébres qu'il fit célébrer à la mort de Calanus , il établit un Combat de Buveurs , & des prix pour les Victorieux , dont il en mourut sur le champ près de quarante , & dont le Vainqueur lui-même ne survécut pas trois jours à sa victoire *.

On affecte beaucoup ici d'être populaire , & pour le paroître on va jusqu'à se prostituer à la plus vile populace. Un Gentilhomme demande comme une faveur à être reçu dans une Société de

* *Quæ gloria est capere multum ? Cùm penes te palma fuerit , & propinationes tuas strati somno ac vomitantes recusaverint , cùm superstes toto convivio fueris , cùm omnes viceris virtute magnificâ , & nemo tam vini capax fuerit , vinceris à dolio.* Sen. Epist. Lib. XII^o.

Porteurs de Chaïse , & quelquefois les plus grands de l'Etat ne dédaignent pas d'admettre parmi eux le dernier des Plébéïens. Je vous en citerai un exemple de ma connoissance.

Un Marchand de Vin aujourd'hui très-riche , a commencé sa fortune dans un de ces Cabarets de Londres si commodes pour les jeunes gens , & où le vice qui les y attire les empêche de faire les délicats sur le vin qu'on leur sert. La complaisance de ce Marchand pour la jeunesse , & son habileté à métamorphoser les vins de Portugal en vins de France , le mirent bien-tôt en état de tenir l'une des plus fameuses & des plus cheres Auberges de la Ville , celle où les plus Grands Seigneurs du Royaume vont encore aujourd'hui. Là il est devenu si riche , qu'au bout de quelques années il a quitté les soins du détail pour ne vendre plus de vin qu'en gros. Aussi-tôt ces mêmes Seigneurs à qui il avoit versé à boire , l'ont associé à l'une de leurs prétendues Académies. Il se peut encore que par ses richesses & par leur protection , il devienne un jour Membre du Parlement pour la ville de Londres , & qu'après , pour faire parler de lui , il

déclame & contre eux, & contre le Ministère.

Quoique ces différentes Sociétés tendent toutes au même but, chacune a néanmoins ses loix particulieres. Si autrefois à Rome les Vestales étoient obligées d'entretenir le Feu sacré, il y a de même ici un Ordre vénérable, qui s'est fait une loi de sacrifier continuellement à Bacchus : le Temple ne doit jamais être sans Prêtres ; chacun a ses heures de service, les uns pour le jour, les autres pour la nuit. Ceux dont la ferveur est plus grande, sont maîtres d'y aller sacrifier aussi souvent & aussi long-tems que bon leur semble. Quiconque y a été une fois admis, est sûr, en quelque tems que la dévotion le prenne, d'y trouver des Confreres occupés au service de la Divinité qu'on y révere, & l'Autel continuellement chargé de nouvelles offrandes. On fait usage dans ce Sanctuaire d'un encens qui n'est pas si doux que celui de l'Arabie, c'est celui qu'exhale la Plante que nous appellions autrefois *l'Herbe Nicotiene*, & qu'on ne brûle gueres en France que dans les Corps-de-garde. On remarque une chose à la gloire de ces dignes Associés, c'est qu'ils

n'ont pas encore éprouvé le relâchement qui s'introduit si vîte dans les Sociétés les mieux établies. Il en coûte pour persévérer dans l'exercice de la vertu & de la tempérance : les habitudes vicieuses se soutiennent d'elles-mêmes.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ;

Votre très-humble , &c.



L E T T R E V I I I.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Londres , &c.

MONSIEUR ,

P O U R Q U O I faut-il qu'on puisse reprocher à beaucoup d'Hommes illustres d'avoir introduit le Charlatanisme dans les Sciences qui y sont le plus contraires ? C'est à vous que j'en appelle , à vous , Monsieur , dont l'heureux génie a approfondi tout ce qu'elles ont d'utile , & dont la raison supérieure peut en déterminer & la valeur & les rapports. La Métaphysique exceptée, qui est la source des connoissances élevées , & la Mere de l'invention , ne trouvez-vous pas qu'il y a entre les Sciences abstraites & les Arts soumis au Compas , une Analogie sensible ? Le travail continu de la main fait dans ceux-ci , ce que fait dans celles-là l'attention assidue de l'esprit : peut-être même que le principal talent pour réussir dans l'un & l'autre genre , n'est autre

qu'une patience laborieuse, & cette patience est-elle une vertu qui doive tant flatter notre amour-propre, ou sur laquelle il soit aisé d'en imposer à d'autres yeux qu'à ceux du vulgaire ?

Il y a beaucoup d'Arts & de Sciences où l'on est sûr de se distinguer par une application constante ; tout dépend du tems où l'on commence, & de celui qu'on y met. On n'est plus étonné de voir des Enfans de dix ans danser sur des Théâtres, ou jouer de quelques instrumens, on ne doit pas l'être davantage d'en voir d'autres de même âge résoudre des Problèmes ; les premiers en eussent fait autant que ceux-ci, si au lieu des principes de la Musique, on leur eût appris les Elémens d'Euclide. Un célèbre Auteur Italien nous dit qu'il avoit vu un Berger qui se divertissoit à faire sauter des œufs en l'air, & à les rattraper sans en casser aucun, & qu'il étoit arrivé à un si haut degré de perfection dans cet exercice, qu'il en battoit quatre de cette manière plusieurs minutes de suite. *Je ne crois pas, ajoute-t-il, avoir vu de ma vie un air plus sérieux que celui de cet homme, qui à force de s'appliquer à ce badinage, étoit devenu aussi grave qu'un*

Sénateur ; & il y a grande apparence que la même attention assidue tournée du bon côté , l'auroit pu rendre plus habile Mathématicien qu'Archimede.

Dussions - nous paroître téméraires à ceux mêmes que nous voulons éclairer , osons de près examiner la plupart de ces hommes qui nous paroissent si grands : ils ne se sont peut-être tellement élevés au-dessus des autres , que parce qu'ils ont été plus laborieux. La nature est plus égale qu'on ne se l'imagine dans le partage de ses dons. Le travail fait souvent toute la différence qui se trouve entre l'Homme d'esprit & le grand Homme. Non que je veuille refuser aux hommes illustres , en quelque genre que ce soit , le respect & les éloges qui leur sont dus. Je ne veux qu'encourager les autres à faire essai de leurs forces pour en mériter de semblables. Je ne veux que faire sentir les avantages de l'Etude & du Travail , les deux seules voyes qui dans les Sciences & dans les Arts mènent à une réputation éclatante : pour y parvenir , il ne manque à plusieurs que de bien connoître leurs propres forces. Les uns par trop de méfiance n'entrent pas dans la carrière , les autres ne manquent le Prix

que pour n'avoir pas fait tous leurs efforts.

Je ne puis donner de ce que j'avance un exemple plus frappant que celui des Anglois : ce Peuple est de ceux qui nous sont connus , le plus impatient dans tout ce qui le gêne , & en même tems le plus constant dans tout ce qu'il se propose. C'est par cette application continuelle , & ce courage infatigable , que dans les Sciences fondées sur le Calcul , de même que dans les Arts qui dépendent de la Règle & du Compas , les Anglois sont devenus les Maîtres des autres Nations. La même différence qui est entre les Géomètres ordinaires & Newton , se trouve entre nos Ouvriers François & un Artiste tel que Graham. Si le Mathématicien par les profondeurs de ses Méditations & les loix de son Calcul , a déterminé la forme & les mouvemens de ce vaste Univers ; l'autre non moins inventif dans son Art , a imaginé ce bel instrument qui , entre les mains de nos Académiciens , vient de nous révéler la véritable Figure de la Terre.

Il faut l'avouer à l'honneur des Anglois , ils ont la gloire d'avoir les premiers cultivé la branche la plus étendue

de nos connoissances certaines , je veux parler de la Philosophie Expérimentale dont le Chancelier Bacon a donné les Préceptes il y a plus d'un siecle , & où Harvey , Boyle , Newton , & M. Hales * que vous connoissez si bien , ont fait tant de belles & grandes découvertes. Les hommes depuis deux mille ans , n'avoient fait si peu de progrès dans la connoissance de la Nature , que parce qu'ils avoient pris de mauvaises routes pour y arriver. Bacon s'en apperçut , il prit le parti de sonner la Cloche pour rassembler ceux de son tems , & les remettre dans la véritable voie. C'est l'expression ingénieuse dont il se sert au sujet de son Livre de l'*Avancement des Sciences*, qu'il a écrit en Anglois , & qu'il désiroit de voir traduit dans une Langue commune à tous les Savans de l'Europe , *afin* , dit-il , *qu'en sonnant la Cloche je puisse être entendu d'aussi loin qu'il est possible.*

A l'égard des Arts Mécaniques , ils ne peuvent fleurir nulle part sans les Sciences , ils en dérivent comme de leur

* M. de Buffons a traduit la Statique des Végétaux de M. Hales. Cet Ouvrage est imprimé à Paris chez Jacques Vincent , 1735.

source ; ils l'emportent même sur les Arts de Goût , en ce qu'ils sont d'une utilité sûre & invariable pour le Genre humain. Tels sont les fruits qu'une Nation commerçante retire de la Navigation , tels sont les avantages d'un Canal qui communique à tout un Pays & l'abondance des Provinces voisines , & les richesses des deux extrémités de la Terre. Et en effet quel bien ne procureroit pas à la France un Canal en Bourgogne , qui joindroit la Saône à la Seine ou à la Loire , & par conséquent l'Océan à la Méditerranée. Tel est enfin dans une partie plus négligée parmi nous , mais dont j'espère que votre exemple corrigera les abus ; tel est , dis-je , le produit d'une forêt bien cultivée. Par une industrie aussi honorable qu'utile , on procure en même tems & son avantage , & celui de l'Etat. Un Particulier qui par d'heureuses tentatives vient à bout d'améliorer son fonds , ne peut augmenter son revenu sans faire réellement le bien de sa Patrie ; dans tous ces cas l'intérêt public est tellement lié à l'intérêt particulier , qu'ils sont absolument inséparables.

Les Arts de gout au contraire n'ont

pas pour ainsi dire une valeur fixe & intrinsèque. Leur prix change selon les Modes qui changent elles-mêmes selon les tems & les caprices des hommes. La Porcelaine de Saxe qui a fait tomber celle du Japon & de la Chine, aura bientôt son tour. Les plus beaux Cabinets de Boule se donnent aujourd'hui à vil prix. En un mot on peut se passer de la Peinture & de la Sculpture ; mais on ne peut se passer absolument ni des Arts qui fertilisent la terre, ni de ceux qui nous défendent des injures de l'air. Tout François raisonnable conviendra du moins que l'Art par lequel on va échanger à la Chine les superfluités de l'Europe contre l'Or, la richesse de tous les tems, est préférable à l'Art qui nous apprend à détruire ce même or en l'étallant sur des habits & sur des chaises de Poste. Et quel Peuple est plus grand dans l'art de la Navigation, & en ressent mieux les effets par l'abondance de tout, que les Anglois ? Ce sont eux qui ont trouvé la plupart des Instruments qui y sont utiles ; car sans parler de la Boussole, dont ils prétendent être les Inventeurs, nous leur devons le Quartier Anglois & le nouvel instrument

pour prendre hauteur , que vous-mêmes vous avez fait venir de ce Pays-ci , & que le Ministre éclairé & vigilant qui est à la tête de notre Marine , a nouvellement envoyé dans tous les Ports de France. Ils sont aussi les premiers qui aient construit des vaisseaux d'après des Plans dessinés , & qui aient bâti ces ingénieuses étuves pour courber le bois , dont nous commençons à nous servir avec tant de succès.

Ce Peuple aussi industrieux que laborieux , a un grand avantage sur ses Voisins dans toutes les choses dont on vient à bout avec le tems. L'Angleterre est le Pays où l'on trouve le plus de ces Machines si utiles à un Etat , qui multiplient réellement les hommes en épargnant leur travail , & par lesquelles on fait exécuter à un seul , ce qui , sans ce secours , en occuperoit trente. C'est ainsi qu'en tournant une roue un enfant de dix ans donne à cent Ouvrages d'acier tout à la fois ce beau poli dont peu de nos Ouvriers François peuvent attraper la perfection. Ainsi dans les Mines de Charbon de Newcastle , par le moyen d'une Machine aussi merveilleuse qu'elle est simple , un seul homme vient à bout

d'élever cinq cens tonneaux d'eau à cent-quatre-vingt pieds de hauteur. L'épuisement de ces eaux donne la facilité de tirer le charbon de la Mine, qui suppléant au défaut de bois avec usure, est du plus grand avantage pour la Nation. Cette même Machine a une autre utilité, elle procure en même tems à un Pays qui en a besoin, une riviere que l'on peut nommer artificielle.

Ce n'est pas seulement dans les Ouvrages en grand que les Anglois excellent; les Métiers les plus communs semblent emprunter ici de la perfection des Arts. Dans tous les Ouvrages de Serrurerie, qui chez nous sont travaillés d'une façon si brute, j'admire également & la patience & l'industrie de l'Ouvrier Anglois. Ravechet n'acheve pas avec plus de soin la charniere d'une Boëte d'or, qu'on ne finit ici celle d'une armoire. Pour tout ce qui regarde la propreté & la solidité du travail en quelque genre que ce soit, on réussit mieux dans les plus petites Villes d'Angleterre, qu'on ne fait dans les Villes de France les plus considérables. J'ai vu ici, à la Campagne, des Ouvriers travailler & assembler des ouvrages de Menuiserie avec
une

une justesse & une précision dont nos Maîtres de Paris les plus habiles en cet Art, auroient de la peine à approcher.

L'Artisan Anglois a une qualité extrêmement louable, & qui lui est propre, c'est de ne s'écarter jamais du degré de perfection de son Art qui lui est connu ; il fait toujours tout ce qu'il fait aussi bien qu'il le peut faire. L'Ouvrier François est bien loin de mériter cet éloge. A peine sa réputation est-elle faite, qu'il se néglige : ce qu'il y a de défectueux dans ses Ouvrages, vient plus souvent de l'envie qu'il a de vous tromper, que de son ignorance. Au contraire, l'attention qu'a l'Anglois à toujours bien faire, semble annoncer en lui un sentiment du Juste qui ne lui permet pas de s'en écarter. A cet égard on peut dire qu'ici l'Ouvrier le plus vil pense noblement du métier qu'il professe. Mais il semble que l'idée du Juste soit la seule que les Anglois ayent du Beau. Le Gracieux leur échappe ; il faut pour les frapper, des traits qui soient plus décidés. Il n'est rien qui ne soit susceptible de l'élégance des Contours. Pour nous ce n'est pas assez qu'un fauteuil soit commode, nous voulons de plus que la forme

en soit agréable. Nos Appartemens sont effectivement ornés de ce qui ne sert qu'à meubler ceux de Londres. Les Ouvriers Anglois ne cherchent pas moins que les nôtres cette grace dans les formes , mais malgré tous leurs efforts , ils n'y peuvent atteindre. Autant j'admire leur invention dans les Arts Mécaniques , autant je suis blessé de toutes leurs productions dans les Arts de goût. La Regle & le Compas qui les guident dans les uns ne font que les gêner dans les autres. Une exactitude trop scrupuleuse ne refroidiroit-elle pas le génie ? Le Juste est bien voisin du Contraint , & ce qui rend l'accès aux Graces si difficile , c'est peut être qu'on n'y peut arriver sans la justesse , & que si on la consulte seule , on risque de s'en éloigner.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E I X.

*A Monsieur FRERET, Secrétaire
Perpétuel de l'Académie des Inf-
criptions & Belles-Lettres.*

De Londres , &c.

M O N S I E U R ,

DAns cette Nation , plus fière encore peut-être qu'on ne la croit , l'état de tous le plus humiliant est celui de Chapelain d'un Grand. Le Titre dont cet Ecclésiastique est revêtu , est précisément ce qui le dégrade : il n'obtient l'honneur d'être admis à la Table de son Seigneur , j'eusse aussi bien fait de dire de son Maître , qu'aux conditions d'y jouer le plus bas de tous les Rolles , celui d'un Flatteur , ou , ce qui est à peu près la même chose , celui d'un Esclave. Les Pairs du Royaume , Ducs, Comtes, &c. ont tous un certain nombre de Chapelains, c'est-à-dire d'honnêtes Domestiques , qui au lieu de porter leur livrée , portent celle du Clergé , & tiennent plus à leur Patron qu'à leur Eglise.

F ij

Voici comme en parle l'Auteur Anglois qui a le mieux peint les Mœurs de la Nation : *Chez les Grands , dit-il , la coutume est que les Chapelains se retirent de Table lorsqu'on apporte le dèssert , & par-là ces saints Personnages sont obligés à manger gloutonnement ce qui est devant eux , attendu que leur tems est court. C'étoit autrefois l'usage que les Prêtres faisoient leurs repas devant le Peuple , qui les regardoit manger très - dévotement ; aujourd'hui c'est tout le contraire : les Séculiers font le Festin , tandis que les pauvres Prêtres se tiennent - là comme d'humbles Spectateurs ; & en cela je ne sçais ce que je dois le plus condamner , ou l'insolence du Pouvoir , ou la bassesse de la Sujétion.*

Vous m'avouerez , Monsieur , que cette arrogance dont M. Addison accuse ici les Grands d'Angleterre , & cet avilissement qu'il reproche au Clergé du second ordre , s'accordent mal avec les éloges de modestie & de générosité qu'il prodigue si souvent ailleurs à ceux de la Nation , & spécialement à ce qu'il en dit dans celle de ses Feuilles dont vous me parlez dans votre dernière Lettre. Fils de Ministre lui-même , il a dû

s'appercevoir mieux qu'un autre du mépris avec lequel les Anglois traitent les gens d'Eglise ; mais peut-être n'en a-t-il pas dit la véritable cause. C'est, si je ne me trompe , dans le mépris que les Grands ont pour la Religion , qu'il faut chercher la source de celui qu'ils osent témoigner à ceux qui en sont les Ministres , & ce malheur est la suite funeste de la Licence qui est ici autorisée par le Gouvernement.

On n'a pas en France le scandale de voir des gens revêtus du Caractere le plus respectable jouer par état le plus méprisable de tous les Personnages. Peut-être y trouve-t-on encore plus de Flatteurs qu'ailleurs , puisque malheureusement la Flatterie chez nous est un Vice National ; mais du moins ils sont pris indifféremment dans tous les ordres de la Société. J'ai regret qu'il soit vrai que les progrès du Vice ayent suivi ceux de la Politesse. Dans les tems où les esprits étoient plus simples & les cœurs moins corrompus , les Grands avoient des Fous pour les faire rire , ils ont aujourd'hui des Sots pour les flatter.

En France , aux Tables des gens riches on trouve communément un Sor de

fondation ; je ne prétends pas dire qu'il n'y en ait qu'un , assez souvent , à commencer par ceux qui les tiennent , il seroit difficile d'y trouver quelqu'un qui ne le fût pas. Je veux parler du Sot qui y est le plus fêté. C'est avec celui-là que le Maître de la Maison a de l'esprit ; c'est un Complaisant à gage qui l'écoute lorsqu'il parle de choses qu'il n'entend pas , & qui l'admire lorsqu'il ne sçait ce qu'il dit , qui lui quête les applaudissemens des autres , & leur donne le ton pour rire de ses mauvaises plaisanteries ; c'est le **C**oriphée des autres Sots.

Ceux qui ont fait fortune en Angleterre sont d'ordinaire plus sages , ils ne songent qu'à l'augmenter : ils ne se piquent que de l'esprit de multiplier leurs richesses , & c'est un effet de leur bon sens. Ils laissent aux Grands tous les Ridicules que le faste & la vanité entraînent à leur suite. Ils profitent de leur dissipation , au lieu de l'imiter. Ils ne s'érigent point en gens de goût quand ils n'en ont pas , ils demeurent de bons Négocians , & les Enfans continuent le Commerce qui a enrichi leurs Peres. Combien n'est pas avantageuse , & à eux-mêmes & à l'Etat, une conduite si sensée !

Il n'est que trop vrai , que parmi nous les Favoris de la Fortune ne sont pas à beaucoup près si raisonnables : souvent honteux de l'état auquel ils doivent leurs richesses , ils le quittent dès qu'ils en trouvent l'occasion. Ils ne se bornent pas , soit dans leurs Maisons , soit dans leurs Equipages , à copier le Luxe des gens de qualité , ils l'effacent le plus souvent , & s'attirent par-là en même-tems , & la jalousie des Grands qu'ils tâchent d'éclipser , & la haine du Peuple qu'ils insultent par l'insolence de leur faste. Ils ont sur-tout la manie de vouloir avoir de l'esprit , & comment ne s'en croiroient-ils pas ? Ils sont sans cesse entourés de Flatteurs Parasites , qui n'étudient leurs Ridicules que pour les encenser. Le Célèbre Auteur de l'*Enfant Prodigue* ne pouvoit mieux faire connoître & la mauvaise Compagnie où Euphémon a vécu , & les Amis qu'il s'étoit choisis , que parce qu'il lui fait dire à lui-même : *Ils me louoient moi présent*. Voilà de ces traits où l'on reconnoît les Grands Maîtres.

De part & d'autre , quels méprisables Rolles ne jouent pas & ceux qui laissent voir une Vanité si ridicule , & ceux qui

ont pour eux de si basses complaisances. Riches orgueilleux, on vous trahit quand on vous flatte ; & comment se peut-il que les vapeurs d'un aussi vil Encens vous montent à la tête ! Lâches Flatteurs, vous payez cher les caresses qu'on vous fait. On vous les vend pour des louanges, pour des devoirs, pour des soumissions. *O que vous avez quelque chose de bien plus excellent*, dit le Sage Épictète à ceux qui ne peuvent descendre à cette bassesse, *vous ne louez point celui que vous ne croyez pas digne de vos louanges ; vous n'avez point à supporter son insolence, & la façon superbe dont il traite ceux qui sont à sa Table ; voilà le gain que vous faites.*

Quel mépris ! quelle haine ne devoit-on pas avoir dans le Monde pour ces viles Créatures ! Celui qui est assez lâche pour vivre de cet infâme Métier, seroit également capable d'assassiner celui qu'il flatte, s'il en avoit le courage, & qu'il y trouvât son intérêt. Mais tel est l'aveuglement des Grands & des Riches, ils pensent que tout leur est dû : on les trompe moins qu'ils ne se trompent eux-mêmes. S'il y avoit un Tribunal contre la Flat-
terie, il n'y auroit point d'actions contre
les

les coupables , personne ne se plaindrait d'avoir été flatté.

Il n'est pas étonnant que tant de gens préfèrent la compagnie d'un Sot à celle d'un Homme d'esprit ; plus les Hommes sont bornés , plus ils sont vains : l'un flatte leur amour-propre par la supériorité qu'ils se sentent sur lui , l'autre ne pourroit que l'humilier par celle qu'ils seroient forcés de lui reconnoître. On aime ceux avec lesquels on représente , on craint ceux qui pourroient nous juger : aussi est-il des Sots fort recherchés , & qui sont les délices de ceux qui se trouvent plus d'esprit qu'eux.

A l'exemple des Femmes jalouses de leur beauté , qui ont soin de se choisir des Compagnes dont la laideur puisse faire valoir davantage leurs attraits , ceux qu'on appelle Beaux-Esprits , ont eux-mêmes cette sorte de Coquetterie : ils ont communément à leur suite un Sot , qu'ils appellent leur Ami , & qui n'est que leur Complaisant. Ils connoissent l'effet des contrastes , & c'est pour briller davantage qu'ils affectent la compagnie de l'Homme le plus dépourvu de lumière & d'entendement. Le Sot admire volontiers : c'est le Gile qui an-

nonce au Vulgaire tout le mérite de leurs tours de forces. C'est un Etre assez semblable à ces Ciseaux à qui l'on apprend à parler , & qu'ils dressent eux-mêmes pour répéter le bien qu'ils veulent qu'on dise d'eux. C'est un Flatteur enfin , dont l'encens , tout grossier qu'il est , les enivre & les empêche de s'appercevoir de leurs défauts. Cependant la sottise de ces Admirateurs leur fait plus de tort que la jalousie de leurs Rivaux. Tacite l'a dit , les Louangeurs sont l'espece d'ennemi la plus nuisible. Il n'est point d'Etat où les Hommes les plus Grands d'ailleurs , n'ayent la petitesse de s'attacher des Créatures aussi viles. Mais tous ces Proneurs servent mal ceux dont ils publient les louanges. Semblables à la trompette , qui est leur symbole , ils ne font qu'un bruit qui blesse ou qui étourdit.

Vous avez raison, Monsieur , nous aurions grand besoin qu'il nous revînt des la Bruyeres & des Molières pour censurer les Mœurs de notre Siècle : je trouve autant de vérité que de force dans le Portrait que vous en faites : votre Lettre est pleine de ces traits qui font également honneur & au cœur & à l'esprit. Une mâle Vertu

peut seule inspirer ce zèle pour l'honnêteté publique dans un tems où l'indécence est tellement à la mode , que quiconque ose se donner pour libertin , est presque sûr de passer pour Philosophe.

Les Vices vont aujourd'hui la tête levée. Ils ne sont peut-être pas plus grands que ceux des Siècles qui nous ont précédés , mais ils sont plus effrontés. Les Passions tiennent trop aux Hommes pour qu'on puisse les réprimer : il n'en est pas ainsi des Ridicules , il suffit quelquefois d'en peindre toute l'extravagance pour en dégouter. J'avoue que ce sont des Protées : poursuivez-les sous une forme , ils reparoissent sous une autre. Les Petits-Mâîtres ont succédé aux Marquis. Les Médecins étoient autrefois des Pédants hérissés de Grec & de Latin , ce sont aujourd'hui des Damerets qui content des fleurettes & disent des bons mots , & du moins font rire leurs Malades , s'ils ne les guérissent pas. Leurs *Bulletins* sont des Madrigaux sur les progrès ou la guérison d'une Maladie , où ils font admirer la gentillesse & les agrémens de leur esprit. On en pourroit faire des Recueils fort amusans. De pareils Ridicules ne sont-ils pas encore plus choquans que ceux

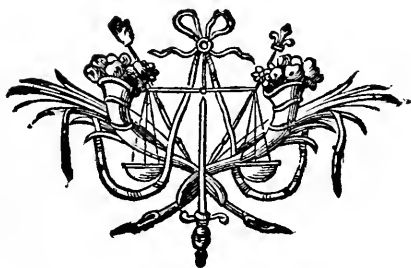
des Médecins de Moliere ? L'esprit de plaifanterie tant de fois reproché à notre Nation , s'est aujourd'hui emparé des Professions les plus graves , & la décence des Mœurs n'est plus observée en aucun Etat. Les Femmes même en ont secoué le joug. Ce que nous appelons le ton de la Galanterie , nos Peres l'appelloient le ton de la Licence.

Il ne faut pas confondre avec la méchanceté des Satires , ces peintures innocentes des Ridicules , dont l'unique but est de les corriger. Il ne paroît que trop aujourd'hui de ces Ecrits plus dangereux que les Défauts qu'ils reprennent , & dont les Auteurs en veulent moins au Vice qu'aux Vicieux. Autant la Censure générale des Mœurs est avantageuse à la Société , autant les Satires particulieres sont pernicieuses. Celui qui ne cherche qu'à satisfaire la malignité de ses Lecteurs , est un Corrupteur qui mériteroit d'être puni. Celui qui attaque les Ridicules , ou la Dépravation des Mœurs de son Siècle , est un Citoyen Vertueux qui combat pour la Cause publique , & en ce cas il doit faire contre les Vicieux ,

D'UN FRANÇOIS. 77
comme les Soldats contre les Ennemis , tirer sur eux en général , & ne viser à aucun particulier.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E X.

A Monsieur DE LA CHAUSSE,
de l'Académie Française.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LEs Spectacles ne sont pas aussi indifférens que bien des gens le supposent ; le Théâtre influe sur les Mœurs , & l'on ne peut douter que la licence de celui de Londres ne contribue en partie au peu d'égard qu'ont les Anglois pour tout ce qui s'appelle décence. On y voit continuellement des Modèles que la passion détermine aisément à suivre dès qu'on l'affranchit du joug de la honte. Quelles obligations ne vous avons-nous pas de n'en exposer sur le nôtre que ceux dont l'imitation est avantageuse à la Société ! Qu'il est beau de n'avoir point à rougir de ses succès ! Vos Pièces sont l'Ecole de la Morale la plus saine.

C'est ici le Pays où les Mariages inégaux sont les plus communs : le frein de

la décence n'empêche que peu d'Anglois de fuivre leurs caprices , ou de se livrer à leurs passions. Qu'un Maître épouse sa Servante , la Fille d'un Duc un simple Soldat , ou une vieille & riche Douairiere un Etourdi , qui n'a de mérite que sa jeunesse , quelques gens en riront , tout le reste n'en dira mot , & personne n'en fera surpris. Celles qui par leur naissance ont un rang à la Cour , ne craignent pas de déroger , parce qu'elles ne sçauroient le perdre. C'est ici un Pays de liberté , & elle s'étend jusqu'à celle de faire des sottises sans presque encourir de blâme. On y respecte peu les bienséances , on s'y familiarise avec le Vice.

Nos Loix ont sagement pourvû par toutes sortes de moyens à empêcher les Enfans de se marier sans le consentement de leurs Peres , de peur qu'ils ne prissent des engagemens qui leur fussent préjudiciables , & qui deshonorassent leurs familles. La Jeunesse est trop aveugle , & trop livrée à ses passions pour connoître ses véritables intérêts. Les Loix d'Angleterre sont bien différentes ; elles tendent toutes à favoriser les Mariages même les plus indécens. Elles ne requié-

rent pas assez de publicité & de cérémonies dans un Acte, qui, plus il est important pour ceux qui le contractent, plus il doit intéresser ceux à qui ils appartiennent.

Comme on peut se marier ici en quelque endroit que ce soit, j'ai oui dire qu'un Ministre, qui étoit en prison, avoit imaginé, pour s'aider à y subsister, de faire pendre de sa fenêtre un Ecriteau, avec ces mots : *Ici l'on marie à bon marché*. Je me doute bien de ce qu'il faut penser de cette plaisanterie ; je ne prétens pas même rendre suspecte la Sagesse des Législateurs Anglois, sans doute ils ont eû de bonnes raisons pour dicter les Loix qu'ils ont établies : mais les abus en sont très-pernicieux ; ils autorisent les ruses dont la Fille la plus débauchée peut se servir pour séduire un Enfant de Famille ; ils favorisent le Vice, & rendent indissolubles les nœuds honteux par où elle a scû se l'attacher. On ne peut trop en Angleterre être sur ses gardes avec les Filles de cette espèce : elles ont une adresse merveilleuse pour tendre des pièges à la jeunesse, & couvrir en quelque sorte par un Mariage qui les rend à la Société, le scandale de

leur vie , qui les en avoit séparées. Leur ruse néanmoins la plus commune est d'enivrer celui qu'elles esperent d'amener à leurs fins. Le Vin ne donne tant d'empire sur nous à nos sens , que parce qu'il détruit entierement celui de la raison.

Alors une Fille qui veut devenir la Femme de tel Homme , qui rougiroit de l'avouer pour Maîtresse , fait tant par ses caresses dangereuses , que devant des Témoins apostés , elle lui fait avouer qu'il la choisit pour Epouse ; souvent même il n'y consent que pour se prêter à ce qu'il croit une plaisanterie ; mais ici sur cette matiere tout badinage devient sérieux : le oui s'y prend au pié de la lettre. Celle qui veut se faire épouser , met dans ses intérêts un Chapelain. Le Ministre de l'Evangile se prête à ce Mystere d'iniquité ; & ce qui ne seroit chez nous qu'une Comédie répréhensible par la Police , devient en Angleterre un Acte autorisé par les Loix.

Il arrive de-là que tel Homme qui s'est couché fort tranquille & fort ivre , se trouve à son réveil marié à la per-

sonne qu'il méprise le plus. De pareilles unions ne peuvent guères donner à l'Etat que de mauvais Citoyens. Si les Hommes s'abandonnent à la brutalité de leurs Passions , c'est aux Loix à remplacer la prudence qui leur manque , & à empêcher , autant que le bien de la Société le permet , qu'un moment de foiblesse ne fasse le malheur de leur vie. Je connois deux Freres , qui , à leur grand regret , ont été tous deux pris par les deux Sœurs à ce funeste Piége , & qui ne font peut-être qu'aggraver leur faute , au lieu de la réparer , en traitant leurs Femmes comme leurs Servantes. C'est se punir soi-même autant qu'elles , c'est ajouter un mal à un autre , c'est l'extrémité la plus cruelle où un Homme puisse être réduit.

Ce qui m'a donné lieu de vous écrire cette Lettre , c'est que ces jours-ci même un Gentilhomme de Lincoln , à qui pareil malheur est arrivé , s'est cassé le lendemain la tête d'un coup de Pistolet , en apprenant la fottise qu'il avoit faite. C'est pousser la chose un peu loin , quelque sot que pût être ce Mariage , il

est encore plus sot de se tuer , car comme dit la Fontaine ,

Mieux vaut Goujat debout , qu'Empereur
enterré.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E X I.

*A Monsieur H****

De Londres , &c.

MONSIEUR,

ON ne peut mieux faire fentir que vous le faites combien il y a de différence entre s'illustrer & faire parler de soi ; je serois surpris de vous voir à votre âge faire une pareille distinction , si je ne sçavois que vous êtes né avec ces Talens heureux qui ne permettent pas de se tromper sur le but où l'on doit tendre. Vous en relevez encore le prix par le sage emploi que vous en faites , & par-là vous vous ouvrez une route difficile , mais sûre à la plus haute célébrité.

L'Angleterre est sans contredit le Pays du Monde où l'on trouve le plus d'Hommes singuliers , & peut-être n'est-il pas difficile d'en donner la raison : les Anglois se font sinon une Vertu , du moins un mérite de cette Singularité. Un Homme s'illustre autant ici par des folies , qui

ailleurs le rendroient Ridicule , que par les actions les plus utiles à la Société. On aime à se rendre Célèbre à peu de frais. De-là vient que l'un se fait un mérite d'avoir un Equipage de Chasse & de n'y jamais aller , & qu'un autre avec cent mille livres de rente affecte de ne porter jamais qu'un Drap plus grossier que celui dont il habille ses Laquais. Chacun, en un mot , ici se pique de vivre à sa fantaisie. Ainsi , parmi les Grands il s'en trouve qui ne rougissent pas de Vices, à peine pardonnables à la plus vile Populace : ainsi dans le Peuple même , on voit des Impudens affecter un orgueil , que les richesses & la naissance même ne peuvent excuser.

Les Anglois regardent cette variété d'humeurs & de caracteres comme l'éloge de leur Nation & l'effet de leur liberté. Le Chevalier Temple , M. Addison , & généralement tous leurs Auteurs , en font l'Apologie : ils nous reprochent à nous , d'être tous d'une pièce ; ils nous appellent une *Nation Moutoniere* ; & cependant c'est ce prétendu défaut qui nous rend finon plus Vertueux , du moins plus sociables que les Anglois. Je ne vois pas ce qu'a de si louable cette variété de Caracteres , d'où ne résultent que des

Vices ou des Ridicules. Les Grecs & les Romains, qui, je crois, ont été aussi libres que peuvent l'être les Anglois, ne se sont jamais piqués de singularité. Le Caprice n'étoit pas un mérite à leurs yeux, & ils ne se vantoient que d'être plus éclairés & plus raisonnables que les autres Peuples de la Terre.

Il est, je l'avoue, des singularités louables, si pourtant on doit donner ce nom, qui dans notre langue emporte une idée de blâme, à des qualités qui sont des Vertus réelles. Si les Anglois ne se distinguoient que par celles-là, nous les devrions prendre pour nos Maîtres; mais qu'il s'en faut que Londres fût une bonne Ecole de Mœurs pour le reste de l'Europe! La Singularité que l'on reproche aux Anglois, quelque Art qu'ils emploient à la justifier, vient toujours du dérèglement de l'esprit, ou de quelque désir ambitieux qui est caché dans le cœur. On veut faire parler les autres de soi, & l'on n'a pas toujours de quoi y parvenir par les différentes voyes ouvertes au mérite. Celui qui ne peut transmettre son nom à la Postérité en bâtissant un Temple, brûle celui d'Ephese pour s'immortaliser.

Il n'est pas si difficile d'être Singulier que se le persuadent ceux qui font vanité de le paroître : il suffit pour cela d'outrer son Caractere , quel qu'il soit , & de ne faire aucune attention aux Bienféances : il n'y a personne qui n'ait de quoi se faire remarquer , s'il en veut courir les risques. Les gens raisonnables sont ennemis de la Singularité, ils la regardent comme un défaut , & si elle est jouée comme le plus grand de tous les Ridicules. *Si ceux, dit M. l'Abbé de Bellegarde, qui affectent des airs de Singularité, comprenoient combien toute affectation est choquante, ils se garderoient bien de rien affecter.* Nous avons une aversion naturelle pour tout ce qui est contrefait , & nous méprisons ceux qui ne peuvent se rendre recommandables que par une fausse imitation. Je suis fâché qu'on puisse reprocher ce défaut aux Anglois : il est contraire au bon Sens dont ils se piquent. Le bon Sens & le Sens commun , sont la même chose ; & si on l'appelle commun , ce n'est pas qu'il se trouve dans la plûpart des Hommes , c'est parce qu'il est le même dans tous ceux qui en sont doués ; & le même Sens devroit les amener naturellement à la même

façon de vivre. Mais il en faut convenir , rien n'est si rare en tout Pays que le Sens commun. Sénèque a raison de le regarder comme le premier & le plus précieux don de la Philosophie.

Comment un Homme capable de raisonner peut-il se contraindre toute sa vie à jouer le distrait , & se proposer l'imitation d'un défaut , comme la recherche d'une Vertu ? Quand même à ce prix l'on obtiendrait la réputation d'Homme de génie , ce seroit encore l'acheter bien cher. Mais il en est ainsi de toutes nos folies , nous les payons plus qu'elles ne valent. La Comédie du *Distrait* ne peut guères faire d'effet que sur le commun des Spectateurs. Le fond , si je ne me trompe , en est vicieux. Des gens raisonnables ne riront non plus d'un Homme qui a le malheur d'être entraîné par des Distractions involontaires , que d'un autre qui a celui d'être sujet à la Migraine. La Comédie ne doit jouer que les défauts qu'elle peut corriger. Les Plaisanteries que l'on fera sur un Boiteux , lui aideront aussi-tôt à marcher droit , que la Pièce de Renard corrigera un Homme qui est né Distrait. Mais si quelqu'un affecte la Distraction , c'est celui-là

là qu'on ne doit pas épargner : l'attention que mettent quelques-uns à paroître ne ſçavoir ce qu'ils font , ne vient que de la crainte qu'ils ont de paſſer pour des Hommes du commun. Il faut leur faire ſentir combien cette miſérable affectation les met au-deſſous de ceux à qui ils évitent ſi fort de reſſembler. Tout Homme qui veut nous en impoſer, fût-ce à titre de malheureux , mérite d'être démaſqué & ſacrifié à la riſée publique. Ainſi , le *Malade Imaginaire* eſt un ſujet vraiment Théâtral. Nous aimons à voir plaifanter un Homme de ſes défauts , il y a de la barbarie à rire de ſes infirmités.

La Singularité dans les habits annonce preſque toujours quelque défaut dans l'eſprit. *Aux accoutremens*, dit Montagne , *c'eſt Puſillanimité de ſe vouloir marquer par quelque façon particuliere & inuſitée*. Nous avons bien en France quelques gens à qui on pourroit la reprocher , & qui ne craignent pas d'ap-
prêter à rire , aux conditions de ſe faire remarquer. L'affectation de leurs manieres nous bleſſe , en ce qu'elle paroît être en eux la censure des uſages reçus , & un ſeul n'a pas beau jeu contre toute une Société. Ils ont l'air de ſe vouloir don-

ner pour Modèles , & ils n'excitent que la risée ou le mépris de ceux dont ils veulent usurper l'estime. On rit de l'Homme , qui , pour briller davantage , se sert d'un Vernis qui ternit l'éclat de son mérite : on méprise le Sot , qui , sans avoir les qualités essentielles du premier , ose en affecter tous les Ridicules. Ce n'est point par raison , c'est par folie que la plupart des Hommes s'écartent de la voye commune. *Le Sage doit au-dedans retirer son ame de la Presse , & la tenir en liberté & puissance de juger sainement des choses ; mais quant au-dehors , il doit suivre les façons & les formes reçues* *. Cardan , reconnu pour Fou , étoit Singulier dans ses habits. Sénèque attribue à Aristote cette Pensée : *Nullum magnum ingenium sine mixturâ dementiæ*. En conséquence de cette Maxime , qui a plus de crédit qu'elle n'en devroit avoir , on se donne pour Singulier , afin de passer pour un Homme de Génie ; mais dans la plupart , comme le dit très-bien Bayle , au sujet de ce même Cardan , *C'est beaucoup de folie qui est mêlée à peu d'esprit*.

On ne peut nier que les plus Grands

* Montagne.

Hommes n'ayent toujours à quelques égards le coin de la foiblesse humaine. Sans que leurs organes soient différens de ceux des Hommes ordinaires , il se peut que ces fortes applications de l'esprit , d'où résultent les grandes Découvertes en fait de Sciences , & les Chefs-d'Oeuvres en fait d'Arts , ne leur permettent pas d'entrer dans tous les petits détails de la vie civile. Ils négligent les uns comme frivoles , ils rejettent les autres comme importuns. Ils croiroient compromettre la supériorité qu'ils se sentent sur les autres Hommes , s'ils se laissoient gouverner par l'exemple. Mais, à ce que dit Montagne , *Comme il n'affiert qu'aux grands Poètes d'user des licences de l'Art , aussi n'est-il supportable qu'aux grandes Ames & Illustres de se privilégier au-dessus du Commun.* Dans ces Hommes extraordinaires , les grandes qualités absorbent tellement les défauts , qu'on ne les y distingue presque pas. Le Soleil a ses taches , mais son éclat nous empêche de nous en appercevoir.

Heureusement pour nous, la Singularité est un défaut aussi rare en France , qu'il est commun en Angleterre , & il faut espérer

que ceux qui ont transplanté parmi nous cette production étrangere, ne réussissent pas à l'y multiplier. Il est vrai que l'on pourroit tout craindre à cet égard du grand commerce que nous avons aujourd'hui avec cette Isle. Les Nations échangent plus aisément leurs Vices que leurs Vertus. Nos Petits-Mâîtres en fait de Sciences, car il est vrai qu'il y en a dans tous les genres, affectent beaucoup aujourd'hui les Mœurs Angloises. Mais ce n'est pas en ce qu'elles ont de bon qu'ils les imitent : ils n'ont communément d'Anglois que l'habit. Un de nos jeunes gens, après avoir lû le Spectateur de M. Addison, & les Ouvrages de M. Pope, dit un jour à un de ses Amis : *Je pense à présent.* Notre Etre pensant étoit vêtu de vert, son habit étoit sans pli, ses cheveux sans poudre, il avoit le chapeau sur la tête. *Hé bien*, continua-t-il, *comment me trouvez-vous ? N'ai-je pas l'air tout-à-fait Anglois ?* Plusieurs de nos Sçavans se sont déjà rangés sous la Bannière Angloise ; les Géomètres leur en ont donné l'exemple. Ceux-ci veulent que la Nation qui regarde la Géométrie comme la premiere des Sciences, soit elle-même la premiere Nation de l'Euro-

pe. Avec quelle emphase n'exaltent-ils pas tout ce qui nous vient de ce Pays-ci ? Avec quelle ardeur ne cherchent-ils pas à faire des Profélites ? Si l'on en croit ces especes de Fanatiques , il n'y a d'Hommes véritables que les Anglois , on ne peut faire un pas dans la Philosophie & dans les Lettres sans l'étude de leur Langue : elle est , selon eux , la Clef de toutes les Sciences , ils la regardent comme la seule qui soit riche , la façon de penser des Anglois , comme la seule qui soit juste , & leur maniere de vivre , comme la seule qui soit raisonnable. Il ne tient pas même à ces Messieurs que nous n'empruntions des Matelots de la Tamise , la façon de nous mettre & de nous nourrir.

Je voudrois qu'on ne se distinguât du Vulgaire , que par une façon de penser plus juste , une conduite plus raisonnable , & des Mœurs plus pures *. Abonder en son sens , n'est pas un sujet d'éloge , quand on préfere son caprice & ses imaginations particulieres aux sentimens des gens sages , & aux principes de la raison. Mais les Anglois ont une si haute idée de

* *Id agamus ut meliorem vitam sequamur quam vulgus, non ut contrariam.* Sénèque.

leur Nation, qu'ils se font gloire des moindres choses qui ont rapport à leurs Mœurs. Ils ne craignent pas de le dire, ils se croient le premier Peuple du Monde.

Convenons cependant qu'il y a des cas où l'affectation de Singularité peut être excusable ; il est quelquefois besoin de tromper les Hommes pour parvenir à ses fins. Envain a-t-on du mérite dans le Monde , ce n'est pas assez pour y faire fortune ; il faut de plus, disent les Italiens , *un Poco di Matto*. Quand on tient un peu du Fou , il est plus facile de se distinguer de la foule de ses Compétiteurs. L'extraordinaire fixe les yeux de la multitude , & le Peuple est toujours prêt d'estimer ce qui l'étonne. Quelque rare que soit le bon Sens , il n'a rien de remarquable ; on le loue , mais on ne le cherche pas. Les Qualités brillantes l'emportent sur les solides. Un Vice éclatant fait plus de bruit , que les Vertus les plus essentielles. Dans les Lettres , dans les Armes , en quelque genre que ce soit , il faut un peu de Charlatanerie pour se faire une Réputation. Il est plus aisé de réussir avec beaucoup de manœuvre sans le moindre mérite , qu'avec beaucoup de

inmérite sans la moindre manœuvre. Rien n'est si rare que cette élévation d'ame & ce courage d'esprit, qui font qu'un Homme ne veut rien obtenir que par des voyes qu'il puisse avouer, & qu'il préfère une honnête obscurité à l'éclat d'une Réputation qui n'a rien de solide. Il est des Hommes, qui, à quelque prix que ce soit, veulent occuper le Public d'eux-mêmes; ceux-là aiment mieux une grande qu'une bonne Réputation.

Il y a d'autres cas, où un air de Singularité, soit dans la conduite, soit dans les actions, peut éblouir & en imposer aux Sages mêmes. Vous vous souvenez, Monsieur, d'avoir lû dans le Pour & Contre * le Testament de cet Anglois, qui n'ayant point d'Enfans, institua pour ses Héritiers *ceux qui ont faim, ceux qui ont soif, ceux qui sont nuds, &c.* A Dieu ne plaîse que je veuille rien diminuer du prix de cette belle Action; la mémoire de cet Homme charitable doit être respectable à tout Homme de bien: mais aussi j'ai vû des François être trop étonnés de ce Testament, & admirer dans l'Etranger ce qu'ils se feroient contentés d'approuver dans leur Compatriote. Après tout, qu'a fait cet Anglois, que

ce que font tous les jours parmi nous ceux qui laissent leurs biens aux Pauvres & aux Hôpitaux ! C'est donc la forme qu'on admire, & non pas la chose même ; & en effet , nous n'aurions pas entendu parler de ce Testament , si au lieu d'y employer ce Texte de l'Evangile , cet Anglois l'eût fait dans la forme ordinaire. Qu'il est aisé de nous donner le change , & que nous prenons souvent l'apparence pour la réalité !

Ce qui me surprend le plus , c'est que la Singularité ait pû quelquefois ternir l'éclat de la Majesté Royale. Louis Onze la porta jusques sur un Trône , où il étoit sûr d'avoir tout l'Univers pour Spectateur. Les Historiens , ce me semble , ont eu tort de n'imputer qu'à son avarice l'Habit de Bure & le Chapeau gras dont il étoit toujours couvert *. Nos Vices prennent toujours la teinture de l'état où nous sommes : un Souverain n'est pas avare de la même façon que le dernier de ses Sujets. Il y a grande apparence que Louis Onze ne portoit des habits mal

* L'Auteur d'un Livre intitulé , *Britannia Languens* , Londres 1689. mesure la richesse & les revenus de ce Prince sur l'article du Registre de la Chambre des Comptes , qui fait mention de deux sols six deniers pour graisser ses Bottes.
propres

propres que pour se singulariser. Il vouloit se distinguer des autres Rois , en paroissant dédaigner la Pompe de la Grandeur Royale. Il semble même , par quelques autres actions de sa vie , qu'il se faisoit un plaisir de prendre le contrepied de tous les autres Monarques. On ne peut nier du moins que ce ne fût par Singularité que ce Prince se servoit de son Tailleur pour Héraut-d'Armes , de son Barbier pour Ambassadeur , & de son Médecin pour Chancelier. La maniere mesquine & si peu digne d'un Souverain , dont lui & ceux de sa suite parurent à la célèbre Entrevûe qu'il eut avec Henry , Roi de Castille , & qui ne fit que l'exposer au mépris des Espagnols , étoit une affectation marquée : c'étoit la critique des habits somptueux , & de tout le faste des Castillans ; mais l'épargne sordide qu'il opposa à leur Luxe , n'étoit peut-être pas moins à blâmer. Quoi qu'il en soit , ce Prince , qui toute sa vie avoit paru si mal vêtu , dès qu'il se fût soustrait à la vue de ses Sujets dans son Château de Plessis-lès-Tours , ne porta plus que des Habits de Satin cramoisi , fourrés de Martres ; il se plaisoit même à en donner de semblables au petit nombre de Courtisans

qui approchoient de sa Personne. C'est ainsi que d'une extrémité on passe communément à l'extrémité opposée , & que dans l'un & l'autre cas il fut toujours également singulier.

Je ne m'attendois pas , Monsieur , en commençant cette Lettre , qu'elle deviendrait si longue. C'est l'effet de l'Antipathie que j'ai toujours eue pour la Singularité. Puisqu'il n'est pas permis dans la Société d'arracher aux Hommes le masque dont ils couvrent leurs imperfections , du moins ne nous en laissons pas imposer par les artifices qu'ils emploient pour nous les déguiser. N'accordons notre estime qu'à ceux qui en sont dignes ; croyons que des défauts sont toujours des défauts : s'il en est qui accompagnent quelquefois de grandes qualités , ils ne les supposent pas toujours. On peut trouver un Homme de mérite qui ait le petit défaut de vouloir paroître Singulier , mais on en trouve beaucoup plus qui ont la même affectation sans le moindre mérite.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble , &c.

LETTRE XII.

*A Monsieur l'Abbé D'OLIVET,
de l'Académie Française.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS voulez que je vous dise ce que je pense d'une Langue à laquelle d'autres études vous ont empêché de vous appliquer ; accoutumé à répandre & l'agrément & la lumière Philosophique sur des matieres purement grammaticales , vous ne songez pas combien elles sont difficiles à traiter pour un autre , & vous ne vous doutez pas que la tâche que vous me proposez , est au-dessus & de mon courage & de mes forces.

Si les Anglois avoient d'aussi bons Ouvrages sur leur Langue que nous en avons sur la nôtre , je ne serois pas si effrayé de l'entreprise ; mais ils n'ont pas même un bon Dictionnaire ; à peine ont-ils une Grammaire passable. M. Dryden auroit dû faire sentir à sa Nation le besoin

qu'elle a de l'un & de l'autre , au lieu de plaifanter d'auffi mauvaife grace qu'il l'a fait fur le Dictionnaire de l'Académie Françoisè * , fans lequel nous n'en aurions peut-être pas d'autres plus étendus , dont celui-ci eft la bafe. Peu d'Anglois fe font appliqués aux recherches néceffaires pour établir les Regles d'une Grammaire , & ceux qui s'en font mêlés ne font pas des guides affez sûrs.

Je n'ai garde de mettre au rang de ces Ouvrages peu réfléchis , une Lettre du Docteur Swift , qui contient un projet pour perfectionner & fixer la Langue Angloife : cette Piece m'a été d'un grand fecours , fur-tout pour ce qui regarde l'origine de cette Langue , dont je vais vous parler avant que de vous communiquer quelques observations que j'ai faites fur les qualités qui lui font propres.

L'Angleterre peuplée d'abord par une Nation qui parloit la même Langue que les Celtes de la Gaule , reçut dans la fuite de nouvelles Colonies de la Gaule même , & qui y porterent les noms fous lefquels elles étoient connues dans leur Pays ; on y trouve jufqu'à des Parisiens , *Parifii*. Les Romains ne foupirent qu'u-

* Préface des Bucoliques de Virgile.

ne partie de cette Isle , & n'y eurent qu'un petit nombre d'établiffemens. Cependant ils y introduisirent l'usage de la langue Latine , mais à l'exception des Colonies & des Villes où séjournoient les Garnifons , les Bretons qui leur étoient fournis ne parloient qu'un Jargon corrompu des deux Langues.

La même chose est arrivée dans la Gaule où la Langue Rustique étoit composée de mots empruntés pour la plus grande partie du Latin , mais construits & tournés suivant le génie de la Langue ancienne des Naturels. Nous en avons un exemple dans le Breton de France , où la plûpart des mots sont François , & non de l'ancien Breton de Galles ou de Cornouailles. C'est ainsi que l'Espagnol est composé de mots Latins , Goths , Arabes , & d'un très-petit nombre de mots Ibériens ou Basques , assujettis presque entièrement à la Grammaire Gothique. L'Italien est de même mêlé de Latin Provincial (car on parloit un Jargon dans les Provinces) de Goth & de Lombard.

Les Romains ayant été obligés de rappeler d'Angleterre leurs Légions pour se défendre contre les Barbares du

Nord, les Bretons livrés à eux-mêmes, & trop foibles pour repousser les Piétes d'Écossé leurs mortels ennemis, appelèrent les Saxons à leur secours. Ceux-ci se rendirent bientôt maîtres de la plus grande partie de l'Isle, & y établirent en même tems leur puissance, leurs mœurs & leur langage. On a encore des Ouvrages assez étendus en leur Langue. Après les Saxons, les Danois qui vinrent en Angleterre y apportèrent aussi la leur, qui étoit une dialecte du Tudesque, assez différente du Saxon ou Anglo-Saxon. D'un autre côté les Normands, qui étoient un ramas d'Avanturiers de toutes les Nations du Nord, après s'être établis dans cette Isle, y introduisirent l'usage de la Langue ou du Jargon qu'ils parloient. Ce Jargon admettoit indifféremment les différentes Dialectes, mais sans s'assujettir à aucune Regle. Ainsi la Langue Angloise a la même origine que l'Allemande, & toutes les autres qui se parlent dans le Nord. C'est pour cette raison que les Allemands, les Suédois, les Danois & les Hollandois, prononcent l'Anglois avec facilité, ce que ne peuvent faire les Italiens, les Espagnols & les Fran-

çois. Aujourd'hui même encore la plupart des mots qui expriment les premières idées, sont les mêmes dans l'Anglois & dans toutes les Langues du Nord.

Guillaume le Conquérant qui mit fin au Regne des Saxons, crut que pour mieux affermir sa puissance en Angleterre, il devoit y établir la Langue aussi-bien que les loix de sa Nation. Il y porta l'usage de la Langue Françoisé, qu'on parloit dans les Provinces situées au Nord de la Loire. Il dispersa des Normands dans tous les Monasteres pour l'y enseigner ; il voulut que les Plaidoyers & les Actes de toute espece fussent écrits en François ; & si son projet ne réussit pas, il fut cause du moins que la Langue Angloise commença dès-lors à se remplir de mots tirés de la nôtre. Nous avons les Loix de Guillaume dans la Langue même où il les publia, & cette Langue est un François peut-être moins éloigné de celui que nous parlons, que ne le sont plusieurs Ouvrages composés en France, même dans un siècle postérieur. M. Hiks dans son Trésor des Langues Septentrionales, a donné la notice d'un Pseautier Manuscrit, écrit sous

le Roi Etienne d'Angleterre, qui est à quatre colonnes, Latin, François, Danois & Normand, & qui fournit la preuve de ce que je viens de dire.

La Langue Françoisse demeura pendant long-tems la Langue de la Cour ; elle est encore celle des anciens Jurisconsultes *. La Langue Angloise abandonnée à l'usage du Peuple & des gens de la Campagne, se forma petit à petit par le mélange de toutes celles que parloient des hommes de différentes origines.

Les Domaines que les Successeurs de Guillaume possédoient en France, & les conquêtes qu'ils y avoient faites, avoient établi une telle correspondance entre la France & l'Angleterre, que l'Anglois d'il y a trois ou quatre cens ans, étoit encore plus mélangé du François, qu'il ne l'est aujourd'hui. Je ne sçai même si la connoissance de l'Anglois de ces tems-là ne seroit pas très-utile à ceux qui veulent entendre notre vieux François. La lecture de Chaucer

* Aujourd'hui même les Formules des Bills sont en François. Pour les Bills Publics, *le Roi veut* ; pour les Particuliers, *soit fait comme il est désiré*. Lorsqu'à la Chambre Basse on passe un Bill, on dit *les Communes ont assenté*, &c.

m'a rendu celle de nos anciens Poëtes plus facile. Beaucoup de mots ont vieilli dans notre Langue , qui font aujourd'hui la richesse de celle des Anglois ; ils en ont même de très-énergiques , qui ne font plus connus que dans le Patois de quelques-unes de nos Provinces ; enfin ils en ont conservé d'autres , dont il ne nous reste plus les moindres vestiges.

Vous qui connoissez si bien notre Langue , ne trouvez-vous pas , Monsieur , que le milieu du Regne de Louis XIV. paroît être le tems où elle a été portée à sa plus grande perfection. La Langue Angloise au contraire a commencé à dégénérer avant que d'être arrivée à celle où elle pourroit atteindre. C'est sous le Regne d'Elizabeth qu'elle en a été le plus près. Cette Langue fut alors enrichie par la Traduction de la Bible , de beaucoup de mots & de tours Orientaux. Le Docteur Swift assure que pour le style , cette Traduction aussi-bien que le Livre des Prières Communes qui est de même tems , ont beaucoup plus de force & d'énergie que les Ouvrages des Modernes qui ont le mieux écrit. Sir Walter Raleigh , un des Ministres de cette grande Reine , qui elle-même possédoit plu-

seurs Langues , le célèbre Spencer & Fairfax , sont encore comptés au rang des meilleurs Ecrivains de leur Nation.

L'Anglois se soutint jusqu'au tems de la Rébellion contre le Roi Charles I. Sous Cromwell le Jargon des Enthousiastes prévalut au point qu'il infecta entièrement la maniere de parler & d'écrire , & s'il m'est permis d'en dire mon avis , peut-être s'en sent-il encore un peu. Bien-tôt après , la licence du Regne de Charles II. corrompit en même tems & le langage & les mœurs de la Nation. Dans cette Cour vicieuse & polie , l'esprit & le libertinage régnoient également ; les Ecrivains de ce tems-là à qui elle donna le ton , ne furent exacts ni sur la Morale , ni sur le Style. D'un côté ils secouerent le joug de toute bienfaisance ; de l'autre ils sacrifierent le jugement à l'esprit , c'est-à-dire , au mauvais goût ; car l'esprit affecté ou déplacé , est réellement un défaut. Cowley pétille d'esprit * , le Comte de Rochester ne res-

* Ce Cowley qui , au rapport de M. Dryden , *a eu une plus grande portion d'esprit qu'aucun homme qu'il ait connu* , a suivi , on ne peut pas plus mal , les sages conseils qu'il a donnés aux autres. Il dit dans son caractère de l'esprit : *Plutôt que dans un Ouvrage tout soit esprit , je n'y en veux point du tout.*

peûte pas même la pudeur. Waller le fage. Waller eft peut-être le feul qui fe foit préfervé de l'une & l'autre contagion.

Le Prince d'Orange & l'Electeur d'Hanovre qui font parvenus depuis au Trône d'Angleterre , ne pouvoient que retarder les progrès d'une Langue qui leur étoit étrangere. C'eft la Cour en tout Pays qui donne le ton ; à celle de ces Princes on parloit plus Allemand ou François, qu'Anglois.

Enfin on prétend que depuis le Regne de Charles I. la Langue Angloife n'a acquis que des Phrafes recherchées & des mots nouveaux , la plûpart inutiles , tandis qu'elle a beaucoup perdu de fa force & de fon naturel. Oferai-je faire ici une Réflexion , qui malheureusement n'eft que trop bien fondée ? Il ne tiendrait pas à quelques Ecrivains de notre Siècle que la même chofe n'arrivât parmi nous ; ils femblent faire tous leurs efforts pour corrompre notre langage. Ils courent après l'efprit , comme le faifoient en Angleterre les Auteurs du Regne de Charles II. Ils font , comme le dit Montagne de ceux de fon tems , *affez hardis & dédaigneux pour ne fuivre la route commune ; mais faute d'invention & de*

discretion les perd. Il ne s'y voit qu'une misérable affectation d'étrangeté : des déguisemens froids & absurdes, qui au lieu d'élever, abbatent la matiere. Pourvû qu'ils se gorgiassent en la nouvelleté, il ne leur chaud de l'efficace. Pour saisir un nouveau mot, ils quittent l'ordinaire souvent plus fort & plus nerveux.

A l'égard de l'Anglois, celui d'aujourd'hui même a encore beaucoup d'énergie, mais je doute que ce soit une Langue absolument formée : si jamais elle vient à se polir, elle éprouvera le même sort que la nôtre ; elle perdra de sa force à mesure qu'elle acquerra de la douceur. La Langue que parlent aujourd'hui les Anglois, est remplie de sons si durs, que, comme le dit un de leurs Auteurs, *il n'y a qu'une oreille du Nord qui les puisse souffrir.* Milton de son tems s'est plaint du même défaut. Il dit aussi que les Anglois vivant dans un climat froid, ne sçauroient ouvrir assez la bouche pour prononcer avec grace les Langues du Midi, & que généralement parlant, ils articulent tout avec la bouche un peu fermée. Il semble que le même Soleil qui donne plus de parfum aux fleurs, & plus de goût aux fruits, donne aussi aux

hommes des organes plus délicats & un sentiment plus fin. En Italie un Payfan a l'oreille juſte ; la Poëſie & la Muſique y ſont familières aux gens de tous états. Une fille Arabe parle poliment & en vers , ſa cruche ſur ſa tête.

Peut-être même qu'à cet égard la température de l'air n'inſtue pas moins ſur les animaux que ſur les hommes. Le froid & le chaud peuyent mettre dans le chant du Roſſignol la même différence qui ſe trouve dans notre manière d'articuler les ſons. *On remarque, dit M. Adaiſon , que les Oiſeaux de notre Pays apprennent à adoucir leur voix , & à corriger la dureté de leurs tons naturels , lorsqu'on les met à portée de l'exercer ſous ceux qui viennent des climats plus chauds que le nôtre **.

Comme l'abondance des Conſonnes rend le François plus dur que l'Italien , la même raiſon fait auſſi que l'Anglois eſt beaucoup plus que le François. Vous, Monſieur, qui poſſédez ſi parfaitement les Langues ſçavantes , vous ſentez l'avantage qu'elles ont à cet égard ſur celles qui ſe parlent aujourd'hui en Europe. Vous ſçavez auſſi que toutes

* Spectateur , N^o. 29. Tom. I.

les Langues anciennes ou modernes ont toujours dû leur politesse , & sur-tout leur douceur aux Poètes. Comme les premiers Vers n'ont été faits que pour être chantés , ils ont été obligés d'y éviter la rencontre des syllabes difficiles à prononcer , & de retrancher de plusieurs mots des consonnes trop rudes : ce qu'ils n'ont fait d'abord que pour donner plus d'harmonie à leurs vers , a été dans la suite adopté par l'usage , & en a communiqué à toute la Langue où ils ont fait ces changemens.

C'est ainsi que Malherbe en a usé parmi nous. Nous avons eu des Poètes avant lui , mais il est le premier qui ait étudié l'harmonie. Les Poètes Anglois au contraire , & sur-tout ceux du Regne de Charles II. quoique leur Langue fût déjà accablée de sons durs , pour s'épargner du tems & de la peine , ont pris la licence d'abrégér les mots. Dès qu'ils se refusent à la mesure de leurs Vers , ils en retranchent un *e* , & laissent ainsi trois consonnes de suite dont il est presque impossible de faire une seule syllabe. Tels sont ces mots , *Wish'd Walk'd, Drudg'd.* Leur goût, dit le Docteur Swift, est devenu si dépravé , que ce qu'ils faisoient d'a-

bord par une licence Poétique qui n'étoit pas excusable, ils l'ont fait dans la suite par choix, prétendant que les mots prononcés longuement ont un son tendre & languissant, quoiqu'en effet ces sons, même à l'oreille d'un Anglois qui s'y connoît, soient plus barbares que languissans, & plus discordans que tendres. C'est-là ce qui rend la déclamation du Théâtre Anglois si traînante : tantôt l'Acteur y est contraint par la dureté des mots qu'il a de la peine à prononcer ; tantôt il allonge ceux dont la prononciation est plus facile, & croit ainsi mieux exprimer la passion. Cibber, un Comédien qui s'est acquis beaucoup de réputation sur le Théâtre de Londres, & qui a vu Baron jouer sur le nôtre, m'a dit qu'il avoit été extrêmement blessé dans notre déclamation Tragique, de la vitesse avec laquelle nous prononçons les Vers. Au contraire, un François est choqué de la déclamation languissante des Anglois ; ce qui est d'autant plus étonnant que les Etrangers se plaignent toujours de la rapidité de la prononciation d'une Langue qui ne leur est pas familière. Il faut que celle du Théâtre Anglois soit bien traînante pour qu'elle

puisse nous le paroître. Aussi la trouvons-nous tout-à-fait contraire à la nature , que néanmoins les Anglois prétendent imiter ainsi que nous. Mais à cet égard elle n'est pas par-tout la même ; les sons qui nous attendrissent feroient peut-être rire un Chinois. M. de Moivre qui parle aussi volontiers & aussi-bien de Corneille & de Racine , que de Leibnitz & de Newton , m'a dit qu'un jour ce même Cibber plaifantant sur notre déclamation Tragique , il lui fit sentir que celle des Anglois n'étoit qu'une répétition continue du cri lugubre de leurs Gardes de nuit ; & qu'il le fit souvenir que lui-même avoit récité le plus beau Vers du Caton de M. Addison sur le ton de : *Past twelve o' Clock, Cloudy Morning* *.

D'habiles Grammairiens ont remarqué que l'Hébreu , & toutes les Langues qui n'ont pas été polies , pèchent par une trop grande abondance de monosyllabes. L'Anglois a ce défaut de même que tou-

* *Il est minuit passé, le Ciel est couvert.* Ces Gardes que les Anglois appellent *Connétables* , & qui font la Patrouille de Londres , en passant dans les rues frappent les portes de leurs bâtons , & crient ainsi & l'heure qu'il est , & le tems qu'il fait , comme cela se pratique encore en plusieurs autres Pays.

tes les Langues dérivées du Saxon. À l'égard du penchant qu'a cette Nation à abrégér les mots , M. Addison en donne une raison peut-être plus spécieuse que vraie. Ce défaut vient à ce qu'il prétend , de l'aversion qu'ont ses Compatriotes pour trop parler ; cependant les Auteurs Anglois , autres que ceux qui traitent des Sciences exactes , ne me paroissent pas avoir souvent devant les yeux cette crainte d'en trop dire. Les Lacédémoniens à qui on donne cet éloge , ne se distinguoient pas par la brièveté des mots , mais par celle des discours. Quelque respect que j'aie pour les sentimens de cet illustre Ecrivain , il me semble que ce qu'il dit à ce sujet , montre plus la haute idée qu'il a des Anglois , qu'un examen bien sérieux des défauts de leur Langue. Selon lui ils viennent tous de ce qui constitue le caractère Anglois , la Modestie , la Réflexion & la Sincérité. Un Critique moins prévenu , mais peut-être aussi trop sévère , reproche à ses Compatriotes la mauvaise habitude de tronquer les mots comme un penchant à retomber dans la Barbarie. Les Anglois les plus judicieux conviennent que leur Langue n'a ces défauts que parce

qu'elle n'a pas encore été policée, comme l'Italien, l'Espagnol & le François. Du moins s'il est vrai que les monosyllabes si fréquens dans l'Anglois, sont une preuve de leur amour pour le silence & la réflexion, ceux qui sont dans l'Allemand, dans le Suédois, & dans les autres Langues du Nord, prouvent la même chose en faveur des Peuples qui les parlent; je doute néanmoins que les Anglois veuillent associer tant de Nations à un éloge qu'ils croient seuls mériter.

Comme ils sont dans l'usage d'emprunter des expressions de toute sorte de Langues, la leur est très abondante. De notre mot d'*Humeur*, les Anglois ont fait celui d'*Humour*; mais ils lui ont donné une signification toute différente de celle qu'il a dans le François. Le mot d'*Humeur* pris absolument dans notre Langue, emporte une idée de tristesse & de mécontentement. *Avoir de l'Humeur*, c'est être fâché. Celui d'*Humour* au contraire, exprime l'idée d'une joye singulière, & peut-être un peu folle. L'*Humour*, dit un de leurs Auteurs, *est l'extravagance ridicule de la conversation par laquelle un homme differe de tous les*

autres. C'est quelque habitude , quelque passion , ou quelque affection bizarre & particuliere à une seule personne. Mais ce n'est pas-là le seul sens que ce mot qui leur est très-familier , ait dans leur Langue ; il se dit aussi-bien au sujet d'un ouvrage d'esprit , qu'au sujet du caractère d'une personne , & signifie toujours dans l'un & l'autre cas un certain tour de plaisanterie qui ne soit pas trop près du ton naturel , & qui cependant n'y soit pas totalement opposé. Un homme qui a de l'*Humour* , est un homme qui est tout à la fois plaisant & singulier , tel qu'étoit M. Du Fresni , que vous avez connu. L'imagination dont il s'avisa à un Repas qui lui coûta fort cher , de faire servir un potage au petit-lait d'œufs frais , auroit paru aux Anglois un trait d'*Humour*. Ils disent qu'un Ecrit en est rempli lorsqu'il y regne une plaisanterie singuliere. Tel est l'Ouvrage de Rabelais , tels sont ceux du Docteur Swift , qui bien qu'il ne soit que son écolier , peut passer pour le Rabelais d'Angleterre. Le Comique de Moliere est trop naturel pour que les Anglois y trouvent ce qu'ils appellent de l'*Humour*. Ses Pieces à cet égard sont dans le cas de celles

des Anciens , à qui Dryden a reproché de n'avoir pas connu cette sorte de plaisanterie : cet Auteur eut été plus content des Comédies de Du Fresnoy ; elles sont plus du ton du Théâtre Anglois. Son Dialogue est juste sans être naturel. Son esprit est recherché sans être affecté. Il dit bien , mais il ne dit rien comme un autre. Ce qu'il a de plaisant a toujours un tour original. *Dom Japhet d'Arménie*, *La Fille Capitaine* , & quelques autres de nos anciennes Pièces , ont aussi beaucoup de cette sorte de plaisanterie qui est si fort du goût de nos Voisins.

Ainsi quoique les Anglois regardent l'*Humour* comme une chose qui n'a été donnée qu'à leur Nation , & qui est inconnue à toute autre , si nous n'en avons pas l'expression , nous avons la chose qu'elle signifie ; & si en effet elle n'est pas si commune parmi nous , s'il y a moins d'*Humour* dans nos écrits & dans nos caractères , cela pourroit bien venir de ce que nous n'en faisons pas autant de cas qu'eux. C'est parce que le goût est plus commun en France , que l'on y écrit plus naturellement ; c'est parce qu'on y respecte plus les bienséances , que l'on y vit plus uniment. Et que perdons-nous

à cela, que quelques Ecrivains bizarres dans les Lettres, & quelques Bouffons dans la Société?

De leur côté les Anglois manquent d'un mot, dont je foudraiterois qu'ils connussent moins l'idée. Le croiriez-vous, Monsieur? C'est un mot pour exprimer celui d'*Ennui*. Ils n'ont que des Périphrases ou de foibles équivalens pour le rendre. Ils expriment mieux le *Tedium vite*, l'Ennui de la vie, par les résolutions violentes qu'ils prennent quand ils en sont las, que par aucun terme de leur Langue. Un homme qui ne connoîtroit ni leur caractère, ni leur façon de vivre, & qui n'auroit appris leur Langue que dans les Livres, n'y trouvant pas un mot qui exprime l'*Ennui*, s'imagineroit que l'Angleterre est le seul pays où cette maladie de l'esprit n'est pas connue, de même qu'on est tenté de croire qu'une Nation ne connoît pas le vol dont la Langue ne fournit aucun terme pour en rendre l'idée. Mais assurément celui qui en penseroit ainsi, seroit dans une grande erreur. D'où vient que les Anglois qui sans nécessité ont emprunté tant de mots de notre Langue, n'ont pas reçu celui-ci qui exprime

si bien un sentiment qu'ils éprouvent à tous momens , & qui n'influe pas moins sur leur tempérament que sur leur caractère. Le *Spleen* ou les Vapeurs , la Consommation même , ne sont peut-être autre chose que l'Ennui porté à son plus haut point , & devenu une maladie dangereuse , & quelquefois mortelle.

Ce que j'ai dit des Anglois qui manquent d'un terme précis pour exprimer un sentiment qui leur est si commun , est d'autant plus remarquable qu'ils en ont de très-énergiques & en très-grand nombre , pour toutes les autres affections de l'ame. La Langue d'un Peuple est , pour ainsi-dire , le miroir où il se peint. Celle des Anglois , dont les passions sont violentes , est aussi abondante que pathétique , pour caractériser les différens mouvemens du cœur. Il n'en est peut-être point qui rende les sentimens de l'amour avec plus de vivacité , ceux de l'amitié avec plus de chaleur , l'abbatement de la tristesse avec plus d'amertume , & les emportemens du désespoir avec plus de force ; mais autant la Langue Angloise est riche pour peindre les affections du cœur ou les actions du corps , autant elle est pauvre quant aux termes qui ont rap-

port aux productions de l'esprit, & qui concernent la connoissance des Belles-Lettres, des Arts libéraux & de tous les objets du Goût & de l'amusement. Les Anglois ne peuvent traiter ces sortes de sujets sans emprunter de leurs Voisins, non-seulement des mots, mais quelquefois des phrases mêmes. S'ils veulent parler d'un Amateur de Peinture, de Musique, &c. ils se servent du terme de *Virtuoso*, qu'ils ont pris des Italiens; mais comme les aimer ou s'y connoître sont deux choses tout-à-fait différentes, & qui ici comme ailleurs ne vont pas toujours ensemble, ils sont obligés de se servir de notre mot de *Connoisseur* pour caractériser l'homme qui en peut juger. Il en est de même de celui de *Curieux* & de plusieurs autres. Quelques-uns de leurs Auteurs qui ont écrit sur ces matieres, ont employé tant de Phrases Françoises, que dans la crainte d'être soupçonnés d'affectation, ils ont déclaré qu'ils n'en usoient ainsi que par nécessité. La raison pourquoi leur Langue n'est pas à cet égard si riche qu'aux autres, est, ce me semble, celle qu'en donne un de leurs plus judicieux Critiques, le Comte de Shaftesbury : *A quelque politesse*, dit-il, *que*

nous supposons être arrivés , nous sommes forcés de convenir que nous sommes le Peuple de l'Europe qui a été le plus long-tems barbare , & qui a été le dernier civilisé & policé.

Je n'entrerais dans aucun détail sur tout ce qui a rapport à la Grammaire , cela nous mèneroit trop loin , & ce n'est point ce à quoi je me suis engagé ; je remarquerai seulement que ce qui distingue le plus l'Anglois du François , & des autres Langues qui ont été formées du Latin , comme l'Italien & l'Espagnol , c'est que dans celle-ci , de même que dans l'Allemand , les Adjectifs n'ont ni nombre ni genre , & que les Substantifs sont tous du même genre , excepté ceux qui expriment l'Homme & la Femme , ou le Mâle & la Femelle des animaux les plus communs. C'est la même chose dans le Breton & l'Irlandois , les Articles & les Pronoms ont des genres , mais l'Adjectif n'en a point.

Les avantages que la Langue Angloise peut avoir sur la nôtre , sont ceux de l'énergie , de l'abondance , & d'une grande liberté. Ceux qui sont particuliers à la Langue Française , sont la clarté , l'ordre , & la Politesse. La construction

truction directe , c'est-à-dire , l'ordre est la source de la clarté du François : il est vrai qu'elle l'expose à tomber dans les Consonnances , les Rimes & les Vers ; mais l'ambiguïté que les Inversions jettent dans le Discours , est peut-être un plus grand défaut.

Ceux qui prétendent que les Transpositions font honneur au Latin, donneront à l'Anglois la préférence sur le François. Mais les meilleurs Critiques de l'Antiquité conviennent que c'est une perfection dans le Langage que de ranger les paroles selon l'ordre de la nature. Le P. Bouhours dit , que Charles-Quint, qui sçavoit également parler & écrire notre Langue , en faisoit un cas extrême, & qu'il la croyoit propre pour les grandes affaires , il l'appelloit la Langue d'Etat , au rapport du Cardinal Du Perron. L'événement a justifié ses conjectures , elle est devenue la Langue de la Politique , & de toutes les Négociations de l'Europe.

Ce même Dryden , qui dit que *les François ne sont de bons Critiques , que parce qu'ils sont de mauvais Poètes , & qu'ils ne sont si fort occupés des Regles de leur Grammaire , que parce qu'ils n'ont*

pas le génie qui dédaigne les minuties. Dryden, dis-je, nous donne lui-même ailleurs une idée bien singulière de l'incertitude & du désordre, dont lui & tant d'autres Ecrivains Célèbres n'ont encore pu débarrasser la Langue Angloise. Lorsqu'en écrivant, dit-il, il me vient quelque doute, je n'ai d'autre moyen pour m'en éclaircir que de traduire mon Anglois en Latin, & d'essayer par-là quel sens comporteront les mots dont je me sers dans une Langue plus stable. Je souhaiterois, s'il étoit possible, que nous pussions écrire tous avec la même certitude de mots & la même pureté de Phrase à laquelle les Italiens, & après eux, les François sont parvenus.*

A l'égard de la Politesse en fait de Langues, bien des gens la regardent comme quelque chose de chimérique. Ils supposent que le style noble & le style bas dépendent toujours des matières, & de celui qui les traite, mais peut-être font-ils dans l'erreur. La Politesse d'une Langue consiste dans les manières de parler différentes de celles du Peuple, sans être affectées. Selon qu'une Langue offrira plus ou moins de ces expressions

* Epître Dédic. de *Troilus & Cressida*.

qui ne seront ni précieuses , ni populaires, elle fera plus ou moins polie. Le P. Collado dit, que les Japonois qui parlent tous la même Langue, ont néanmoins réellement deux langages différens ; l'un qui n'est que de l'usage noble, l'autre qui n'est admis que dans l'usage familier & populaire *. Dans leur Langue chaque chose a deux noms, l'un d'estime, & l'autre de mépris. Cette Politesse dans le Langage tient aux Mœurs de la Nation. En France, nous n'évitons rien tant que de parler comme le Peuple ; en Angleterre au contraire on l'affecte , & cela parce qu'on a pour lui plaisir un intérêt qui n'a pas lieu parmi nous. La Nature du Gouvernement influe sur tout. En Espagne, où le Peuple même croit faire partie de la Noblesse, il en imite le Langage aussi-bien que la Gravité.

Par les Ouvrages , Monsieur , que vous avez publiés en François, vous avez prouvé que personne ne connoît mieux que vous les beautés du Grec & du Latin, d'où sont dérivées les Langues polies qui se parlent aujourd'hui en Europe.

* Grammaire & Dictionnaire Japonois imp. à Rome,

On a reproché les Variations au François, je vous ai parlé de celles que l'Anglois a effuyées, & vous sçavez que la Langue Latine a plus changé que la nôtre dans le même espace de tems. Enfin, un de vos Anciens Confreres, M. Charpentier dans son Livre de l'Excellence de la Langue François, dit, qu'en lui appliquant les Maximes que les Philosophes & les Rhéteurs nous ont données pour connoître en quoi consiste la beauté de l'élocution en général, on voit que le François est une de celles qui approchent le plus de l'idée d'une Langue parfaite. Sur cela je m'en rapporte à votre décision, convaincu que personne en France n'en peut mieux juger que vous. Pour comparer ainsi les Langues les unes aux autres, ce n'est pas assez d'en connoître les Regles, il faut en sentir les beautés. Ce n'est pas assez d'en sçavoir tous les mots, il faut avoir cet Esprit Philosophique qui rapproche toutes les Sciences, & sans lequel on n'excelle dans aucune. Ce n'est que faute de cet Esprit, que nous avons aussi peu de bons Grammairiens, que de gens capables de sentir tout le mérite de ceux qui le font.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XIII.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE plaisir que je trouve à m'entretenir avec mes Amis, fait que je ne néglige rien de ce qui peut donner lieu à mes Observations, & le hazard me paye souvent des petits soins que je prens, je ne fais pas deux pas sans trouver matiere à réfléchir. On ne doit mépriser aucun des détails qui peuvent conduire à la connoissance d'un Peuple. Si je me propose aujourd'hui de vous rendre compte de quelques Cérémonies Religieuses de nos Voisins, je laisse à part le rapport qu'elles peuvent avoir au Culte; je ne me permets de les examiner que du côté qui peut caractériser leurs Mœurs. Autant nous devons respecter ce que la Religion a consacré, autant il nous est permis de rire de tout ce que la sottise & la vanité des Hommes mêlent aux Pratiques les plus saintes.

N'est-il pas étonnant que dans une Nation aussi sensée que celle-ci , on apporte souvent si peu de formalités à la Célébration du Mariage , l'Acte de la vie le plus important ; & qu'on en observe tant aux Enterremens , c'est-à-dire à la Cérémonie qui devoit le moins intéresser & les vivans & les morts. C'est en Angleterre sur-tout que les Convois sont de véritables Pompes funébres ; sans la couleur noire qui y est affectée , ils formeroient quelquefois des Spectacles assez curieux. A l'exemple des Chinois & des anciens Romains , les Anglois se font un point d'honneur de rendre leurs Funérailles aussi magnifiques qu'ils le peuvent : non-seulement à celles des Grands & de la Noblesse , mais à celles du Peuple même , on voit communément des Carrosses à six Chevaux. Le plus vil Artisan en veut avoir au moins deux ou trois à son Enterrement , & les autres Etats à proportion. Assez souvent parmi le Peuple , ainsi que c'étoit l'usage à Rome , des Festins , qui font partie de la Cérémonie , en bannissent toute sorte de tristesse. On distribue à ceux qui y assistent des Anneaux Funéraires ornés d'Inscriptions , de Bieres & de Squelettes , si artiste-

ment émaillés & si bien déguifés, que souvent dans les Pays Etrangers, où on les revend, on les porte comme des Bagues fort galantes.

On ne voit autre chose à Londres & par toute l'Angleterre que des Magasins propres & ornés, que tiennent les Entrepreneurs de ces Pompes funébres. Plusieurs Marchands s'enrichissent à ce Commerce. Comme les anciens *Libitinaires* de Rome, ils vendent & fournissent tout ce qui est nécessaire pour la Cérémonie des Convois. Rien n'est plus amusant que de voir la gentillesse & la variété de leurs Enseignes. Ils ont, selon le goût ou la vanité de ceux qui veulent se faire enterrer, des Bieres de toutes espèces & de toutes couleurs ; ils les étalent dans leurs Boutiques, de manière qu'ils ont l'air de vouloir tenter ceux des Passans qui peuvent être dégoûtés de la vie.

Un Homme véritablement occupé du bien Public, a rendu en ce genre un service signalé à ses Compatriotes. Comme les Sculpteurs de Londres n'ont aucune invention, il a fait faire, soit en France, soit en Italie par les meilleurs Maîtres, & surtout par M. Boucher, qui a l'ima-

gination galante , des Dessesins de Tombeaux , où chacun peut en choisir un selon son état & selon son goût , & avoir la satisfaction de le faire exécuter de son vivant , ce qui pourroit occuper d'une maniere convenable la Passion que les Vieillards ont pour bâtir.

Il y a une forte de contentement à mourir en Angleterre , que l'on ne connoît guères ailleurs. Celui qui a vécu dans l'état le plus abject , est sûr de faire à son enterrement la figure la plus brillante. Cela fait un point de vûe assez flatteur pour l'amour-propre d'un Vivant. C'est ne pas connoître la sottise des Hommes , que de ne pas croire que des idées aussi folles prennent sur eux. Il en est qui passent leur vie à s'occuper de choses qui puissent faire parler d'eux le jour de leur mort. Il est des Curieux qui n'amassent des Tableaux que pour faire du bruit à l'Inventaire qui en sera fait par leurs Héritiers. A celui de M. De la Faye, qui en avoit une assez belle Collection , j'ai entendu dire à un de ces Messieurs ; *On verra bien autre chose au mien.*

L'attention que mettent les Anglois à la maniere dont ils se font enterrer , se-

soit croire qu'ils ont plus de plaisir à mourir qu'à vivre. Celui qui s'est tenu le plus ignoré dans ce Monde, paroît affecter d'en sortir avec éclat. Il veut que son Enterrement ait l'air d'un Triomphe. Autant chez eux on évite le Luxe dans les habits, autant on cherche le Faste dans les Convois funébres. Les grandes dépenses qui s'y font sont toujours onéreuses aux Héritiers. Parmi le Peuple, les somptueux Enterremens absorbent toute la succession. En France on donne tout à la parure ; un Fils ruine son Pere par les dépenses qu'il fait en Habits & en Equipages : ici au contraire, les Peres à leur mort ruinent souvent leurs Enfants, par ce qu'il en coute pour leurs Funérailles. Celui qui a été toute sa vie à pié, veut qu'on le porte en terre dans un Carrosse à six Chevaux.

Quelle étrange sorte d'ambition ! Mais telle est la Vanité des Hommes, le dernier d'entr'eux ne peut consentir à se regarder comme un Etre indifférent dans la Société : à l'instant fatal qui l'en sépare, il songe encore à occuper les autres de lui. L'amour-propre est de tous les Etats & de tous les âges : comme il est né avec l'Homme, il ne meurt qu'avec

lui. Toutes nos Actions, à les examiner de près, ne sont qu'un tissu d'inconsequences & de folies ; toute notre vie est une Comédie, dont le dénouement même apprête souvent à rire aux Spectateurs. La maniere dont la plupart quittent ce Monde, est aussi Ridicule que celle dont ils ont vécu.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XIV.

*A Monsieur le Marquis DE G * * **

De Londres , &c.

MONSIEUR,

QUE pensez-vous de la Constitution du Gouvernement d'Angleterre , vous qui l'avez examinée de près , vous qui êtes doué de cette raison supérieure , qui juge sainement , non-seulement des Hommes & de leurs passions , mais de leurs véritables intérêts , & des moyens les plus sûrs de les y conduire.

Les Anglois prétendent que leur Gouvernement , qu'ils tiennent des anciens Saxons , comporte plus de liberté qu'aucune République ; & que sans être exposé aux dangers du Pouvoir arbitraire , il a tous les avantages essentiels à la Monarchie. Voilà en effet un Plan digne de leur sagesse. Un Gouvernement mixte , composé du Monarchique , de l'Aristocratique , & du Démocratique , de façon que chaque partie de la Législature se

réponde & se contrebalance mutuellement , paroît de tous le plus avantageux. Mais un des plus grands Politiques de l'Antiquité , Tacite dit qu'un pareil Gouvernement ne peut subsister qu'en idée , & qu'il est impossible de l'établir , ou que si l'on en vient à bout , il ne peut durer long-tems *. Tel est peut-être le sort dont celui d'Angleterre est menacé , par les troubles continuels qui l'agitent. Le Parlement n'y a pas toujours eu la même autorité. Henry VIII. sans remonter plus haut , n'a regné guères moins despotiquement sur cette Nation , que François I. sur la nôtre. Il exclut du Trône Jacques I. Roi d'Ecosse , & ses Descendans , & le Parlement autorisa son Testament. *Sous son Regne* , dit un Auteur Anglois , *la voix de la Loi n'étoit que l'écho de la voix du Roi.* Jusqu'où n'a-t-il pas porté l'étendue , ou plutôt l'abus de son pouvoir , puisqu'il a osé toucher à la Religion !

La Constitution Politique d'Angleterre à la vérité , paroît avoir tous les avan-

* *Cunctas Nationes & urbes Populus aut Priores aut singuli regunt. Delecta ex his & Conscripta Reip. forma laudari facilius quam evenire, vel si evenit haud diuturna esse potest.*

tages d'une République , fans en avoir les défauts : elle remédie , dit M. le Chevalier Temple , au Vice de la République Romaine , la plus fameuse de toutes. On n'y voit pas les Communes dans une guerre continuelle avec les Seigneurs : mais cette même jalousie ne subsiste-t-elle pas entre le Roi & son Peuple ? Et celle-ci n'est-elle pas aussi dangereuse ? Bayle en a fait la Remarque : *Donner des bornes à l'Autorité Royale , c'est le moyen d'inspirer aux Princes l'envie de parvenir à la Puissance arbitraire.*

Les Grands peuvent avoir des intérêts différens , & qui sont difficiles à concilier : au contraire, un Roi a toujours le même , & va plus constamment à ses fins qu'un Corps composé de plusieurs Membres, qui n'agissent que rarement de concert. L'Equilibre ne peut subsister long-tems : la Puissance du Roi ira toujours en augmentant ; les Concessions libres du Parlement ajoutent chaque jour de nouveaux degrés à l'Autorité du Souverain , & la Balance commence déjà à pencher de son côté. Je suppose qu'un jour différens Princes entreprenans en veuillent abuser , je vois à chaque fois la

Guerre s'allumer entre le Roi & son Peuple. Et qu'en doit-il arriver à la fin ? Que l'un des Partis opprimerà l'autre , & qu'au Gouvernement mixte succédera tôt ou tard, ou une véritable République, ou une Monarchie absolue , telle que la plupart des autres de l'Europe. Sous Cromwel, l'Autorité Royale eut été abolie, s'il n'y eût aspiré en secret. Charles II. en remontant sur le Trône , l'eut rendue indépendante , s'il eût mieux sçu profiter des conjonctures. Par un abus scandaleux de la Licence qui regne en Angleterre , un Ecrivain de cette Nation a calculé le tems que la Religion Chrétienne doit encore y subsister. Le calcul de la durée du Gouvernement eût été , je pense , plus aisé & plus court.

A quoi servent des Loix qu'il est presque impossible de mettre en pratique ? Et comment seroient-elles observées par ceux qui ont tant d'intérêt à les violer , & qui les peuvent enfreindre avec impunité ! Les Actes qui devoient assurer la liberté des Elections & l'indépendance des Parlemens , les deux Articles les plus essentiels des Libertés de l'Angleterre , n'ont fait qu'introduire de nouveaux abus , au lieu de supprimer les

anciens. Les Hommes en tout ne cherchent que leur avantage particulier , & le Chef-d'œuvre de la Politique , est de le leur faire trouver dans l'exécution de la Loi. On peut dire qu'il y a ici une guerre perpétuelle entre le Roi & son Peuple. Le feu s'affoupit quelquefois , il reste caché sous la cendre ; mais comme il ne s'éteint jamais , on doit toujours craindre un embrasement général.

Quoiqu'en Angleterre le Roi ne puisse faire aucun mal , il suffit que toutes les graces dépendent de lui pour que sa puissance diminue celle du Parlement. A peine la République de Rome eût pris naissance , que le Peuple s'aperçut qu'il alloit être subjugué par les Grands , s'ils demeuroident Maîtres de toutes les graces. Il se fit rendre justice ; il ne permit plus aux Sénateurs de disposer seuls des Charges de l'Etat. Il les força même dans la suite à accorder à ses Tribuns les mêmes honneurs qu'aux Consuls.

En Angleterre , le Roi , les Grands & le Peuple partagent également le pouvoir Législatif ; mais la Cour , de qui dépendent uniquement les Charges & les Dignités , tient par-là tous les Grands en bride : elle a les mêmes moyens pour

gagner les Députés du Peuple. On tente la cupidité des uns , on séduit l'amour-propre des autres. Celui qui se défend de l'appas des richesses , se laisse éblouir par l'éclat des honneurs. Il est peut-être plus difficile de résister à la Séduction , qu'à la Tyrannie ouverte. On oppose la force à la force : aux attraites des richesses & des grandeurs , que peut-on opposer que le bouclier de la Vertu ? Mais combien d'Hommes sont trop foibles pour s'en servir ! Tant que ceux qui tiennent des Charges , des Pensions & des honneurs du Roi auront entrée à la Chambre des Communes , elle sera toujours dans la dépendance de la Cour. Ces voyes ouvertes aux Ministres pour s'assurer la pluralité des suffrages , sont des moyens détournés d'en empêcher la liberté.

D'où vient que les Romains ont porté si loin l'amour de la Patrie ? C'est que cette Vertu pouvoit les élever aux premières Charges de la République ; c'est par-là qu'un Plébéien devenoit Tribun , & qu'un Sénateur obtenoit le Consulat. Mais vous m'avouerez , Monsieur , qu'ici le zèle du bien Public n'est pas la voye la plus courte pour arriver aux Dignités.

Lorsqu'il

Lorsqu'il fera question de remplir une Place de Député à la Chambre Basse , celui qui aura dépensé le plus d'argent sera souvent préféré à celui qui seroit le plus en état de servir sa Patrie.

Si c'est un inconvénient dans le Gouvernement Anglois que le Pouvoir de faire la guerre , & celui de lever l'argent qui en est le nerf , ne soient pas dans la même main , il est compensé par l'avantage qui en revient au Peuple , qu'il est plus difficile par-là d'engager dans des guerres onéreuses.

Une Isle paroît faite pour le Commerce , & ses Habitans doivent plus songer à se défendre , qu'à étendre leurs Conquêtes sur le Continent. Ils auroient trop de peine à les conserver , à cause de l'éloignement & des hazards de la Mer. Une Nation commerçante ne doit faire la guerre que pour protéger son Commerce. A plusieurs égards , la nature du Gouvernement d'Angleterre convient entièrement & à la situation du Pays , & au tempérament de ses Habitans. Il est pourtant à remarquer , que comme ici le Roi & le Peuple ont des intérêts séparés , autant la guerre est funeste pour la Nation dont elle détruit le

Commerce, autant elle est avantageuse pour le Souverain dont elle augmente la puissance. Il obtient alors tout ce qu'il veut ; les esprits les plus divisés se réunissent pour soutenir la Cause commune. Il n'est pas étonnant que les Rois d'Angleterre prennent parti dans toutes les Guerres de l'Europe : ils ne font que suivre en cela leur intérêt personnel. Ils ne font jamais si puissans au-dedans , que quand ils occupent au-dehors l'inquiétude naturelle de leurs Sujets. En général, il résulte & des avantages si considérables, & de si grands inconvéniens du Gouvernement Anglois , qu'on ne sçait de quel côté penche la balance. Le Peuple est réellement plus riche ici que par-tout ailleurs , & il doit du moins en partie cet avantage à la sagesse de ses Loix. Mais au milieu de toute cette abondance , la Nation est tellement désunie & déchirée par des Factions continuelles, qu'elle semble à tout moment menacée des horreurs des guerres Civiles. Ces Factions, ces Libelles , ces défiances que l'on inspire au Peuple , sont des germes d'Anarchie , dont les mauvais fruits mûrissent tôt ou tard.

C'est une Question proposée par tous

les Politiques , que de déterminer lequel des deux Gouvernemens est préférable , celui d'un seul ou celui de plusieurs ; & peut-être restera-t-elle encore long-tems dans l'indécision. Les Juges de part & d'autre sont trop prévenus pour qu'on puisse s'arrêter à leurs opinions. Mais il me paroît que le Gouvernement le plus parfait , est celui dont l'administration est la plus facile, & où l'ordre une fois établi, est gardé le plus exactement ; celui où la subordination, qui doit être observée entre ceux qui sont choisis pour commander & ceux qui sont faits pour obéir, est le mieux observée ; & où l'on respecte le plus les Loix qui assurent la tranquillité de l'Etat. Voilà, je pense, ce qui se trouve plus dans les Etats qui n'ont qu'un Chef, que dans ceux qui en ont plusieurs. Mais peut-être qu'en effet le Gouvernement le meilleur, ce n'est ni une Monarchie , ni une République , mais, soit Monarchie, soit République, celui dont les Chefs ont le plus de probité & de Vertu.

On a coutûme de comparer le Corps politique au corps humain. En suivant cette idée , si l'on regarde comme un mauvais tempérament celui qui est inégal,

on doit soupçonner un Vice radical dans la Constitution d'un Etat, qui est sujette à de fréquentes altérations. Un Homme tourmenté d'une fièvre continue avec de fréquens redoublemens , me paroît l'image du Gouvernement Anglois , toujours troublé par les Factions, & souvent altéré par les révolutions qui y arrivent. A présent même il semble être dans une espece de Crise. S'il est vrai que ce Gouvernement-ci soit un des plus parfaits qui aient jamais été imaginés, n'est-ce pas à la honte de la Sagesse humaine ! On doute si elle a mieux rencontré que le hazard qui a établi ailleurs des Monarchies pures & simples.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ;

Votre très-humble , &c.



L E T T R E X V.

*A Monsieur H***.*

De Londres, &c.

M O N S I E U R ,

SI quelque chose pouvoit me persuader que la singularité dont les Anglois font vanité , leur est naturelle , c'est qu'en effet dans les choses de goût elle est ce qui les affecte le plus. Dans les Sciences comme dans les Arts , la plupart de leurs productions sont marquées à ce coin. Ils ont plusieurs ouvrages estimés parmi eux , & qui n'ont d'autre mérite.

C'est en tout Pays que le plus grand nombre des hommes se plaisent aux représentations des choses extraordinaires. Ils semblent ne connoître des sensations agréables , que celles qui sont fortes , ils n'ont pas les organes assez délicats pour être affectés des objets gracieux , on ne leur plaît qu'en les étonnant. Combien en est-il qui préféreront à la Danse

noble & graceuse de Dupré , les Tours d'un Balladin qui hazarde sa vie sur la Corde , & qui ne se doutent pas que leur plaisir ne vient que de l'idée du péril qu'il court ?

Si le Peuple est par-tout frappé du Singulier , il n'en est point qui en soit aussi amoureux que celui d'Angleterre. Ces deux Figures ridicules & gigantesques qu'on semble n'avoir mis à l'Hôtel-de-Ville de Londres , que pour faire peur aux enfans , & cette Représentation indécente d'un de leurs Rois qu'on voit à la Tour , affichent pour ainsi-dire le goût de la Nation. En Angleterre le rare tient lieu de beauté ; & tout homme est sûr de réussir en s'affichant pour extraordinaire. Le Grand - Thomas pour faire fortune , devoit quitter le Pont-neuf & venir s'établir ici à *Charing-Cross* *. Plusieurs de son métier se sont enrichis à Londres , qui n'avoient pas à beaucoup près un aussi grand chapeau , ni autant de ressource que lui , pour fixer les yeux de la Populace.

En France nous ne remarquons pas même ceux qui se distinguent par des singularités louables. Il mourut l'an passé

* Place de Londres,

à Paris un Cordonnier qui laissa une Bibliothèque assez bien choisie , que l'on vendit à son Inventaire près de deux mille écus. Son nom n'en est pas pour cela plus connu. Si un pareil fait fût arrivé à Londres, les Gazettes & les Journaux de toutes especes en eussent parlé , & les Ecoliers des deux Universités eussent fourni plus d'une Epitaphe à sa louange.

Le goût des Anglois pour les choses purement extraordinaires , est tel qu'ici l'on aime mieux voir le Portrait d'un Vieillard qui a vécu inutile & ignoré cent & tant d'années , que celui du Duc de Mairborough qui a rendu de si grands services à la Nation. Un Anglois riche fera peindre & graver à ses dépens la Maîtresse d'une Auberge , qui se fera illustrée par son effronterie & par son adresse à se battre à coups de poingt ; & l'Estante d'un Garde de Chasse qui n'a de mérite que son visage enluminé , fera le pendant de celle de Farinelli. Enfin beaucoup de gens aimeront mieux avoir sous les yeux le dessein & la dimension d'un vieux Arbre * pourri aux trois

* Cet Arbre se voit dans la Province de Nottingham , dans un Parc du Duc de Norfolk.

quarts , mais au travers duquel un carrosse à six chevaux peut passer , que les Payfages les plus agréables de Paul-Brill , ou de Claude Lorrain.

En tout genre les Anglois font moins frappés du beau & du vrai , que de l'extraordinaire & du fantasque. Leurs Ecrivains comme leurs Artistes , cherchent plus à imaginer quelque chose de bizarre , que quelque chose de gracieux. Et pour revenir à la morale , si on en excepte les vertus essentielles qui sont les mêmes dans toutes les Nations , il me paroît que dans la vie civile on se pique plus ici d'être singulier que d'être raisonnable.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



L E T T R E X V I.

A Monsieur DE BUFFONS,

De Londres, &c.

MONSIEUR,

IL n'est pas étonnant que l'on trouve en Angleterre tant de Domestiques François. A Londres on se plaît à parler notre Langue , on copie nos usages , on imite nos mœurs ; ils entretiennent du moins dans nos manieres ceux qui les aiment ; & les Anglois les payent à proportion de l'utilité qu'ils en retirent.

Je ne connois de méprisable que le Vice. On doit faire plus ou moins attention aux hommes selon le rang où le sort les a placés ; mais il n'en est aucune classe que l'on doive assez peu estimer pour dédaigner de la connoître. La différence qui se trouve entre les conditions de la vie , ne se fait pas toujours sentir entre ceux qui les remplissent. Un Grand peut avoir l'ame basse , un Esclave peut l'avoir élevée. On trouve

quelquefois dans l'état le plus abject les traits qui font le plus d'honneur à l'humanité. Rome a eu des Efclaves qu'elle a été forcée de compter parmi fes Héros.

Vous êtes trop Philosophe pour que je craigne d'entrer avec vous dans quelques détails fur cette forte d'hommes assez malheureux pour être obligés de se vendre en quelque façon aux autres , & que l'on appelle communément Domestiques. Leurs mœurs peuvent contribuer à faire connoître une Nation : la façon de penser générale , influe fur tous les Etats. On peut dire que les Domestiques ont tous les défauts du Peuple par l'éducation , & tous ceux de leurs Maîtres par l'exemple.

Les Domestiques font une forte d'hommes qui par une suite nécessaire des Sociétés policées , font destinés à vivre dans la dépendance de ceux dont ils ont besoin. Les Anglois à qui toute forte de dépendance est insupportable , font les moins propres à remplir les devoirs de cet état subalterne. Ils font aussi mauvais Valets que bons Maîtres. Peut-être pourroit-on dire de nous le contraire , & malheureusement ce ne feroit pas faire notre éloge.

La seule vertu qu'on trouve assez communément dans les Domestiques Anglois , est une de celles qui sont particulières à cette Nation , je veux dire la propreté. Du reste ils ont l'air gauche , & les manieres maussades en tout ce qu'ils font. Ils ont avec cela une espece de hauteur qu'il seroit plus heureux de ne pas connoître dans cet état ; puisqu'elle ne peut qu'en rendre le joug plus pesant. C'est un défaut qu'on leur reproche , & qui pourroit n'être qu'une suite du caractère fier de la Nation. D'ailleurs ce que nous appellons fierté ne leur paroît peut-être à eux-mêmes que noblesse & élévation d'ame.

Les Anglois sont le Peuple qui se soumet le moins aux inconvéniens de toutes les Sociétés. Ils tombent sur cela dans une espece de contradiction. Ils aiment l'ordre , & ils ne peuvent souffrir la Police qui en est le soutien. Ils sentent combien il est nécessaire que les Loix soient respectées , & ne font aucun effort pour réprimer la licence. Ils veulent un Roi , aux conditions , pour ainsi dire , de ne lui point obéir. En un mot , dans l'état même le plus bas de tous , le commandement les étonne. Est-ce vice ;

est-ce vertu ? Est-ce l'effet de leur amour pour la liberté , est-ce celui d'une fierté qui ne peut se résoudre à plier ?

Les Domestiques Anglois ont un autre défaut si général , qu'il fait une partie de leur caractère ; c'est d'être extrêmement intéressés. Ils péchent également & par l'attachement à l'argent , & par la vanité. Le premier de ces vices les rend aussi bas que l'autre les rend quelquefois impertinents.

Je ne dois pas , Monsieur , vous laisser ignorer un usage que je crois particulier à l'Angleterre. Ici par-tout où l'on va dîner , soit à la Ville , soit à la Campagne , il faut absolument donner à chaque Domestique , & cela plus ou moins selon son rang & celui de la Personne chez qui l'on est. Ils ont mis tous les Etats à contribution , & l'on pourroit s'y faire si du moins on en avoit le tarif. On sent bien qu'il n'est pas juste de traiter le Sommelier d'un Pair du Royaume , comme celui du Chérif * d'une petite Ville ; mais comment apprécier les différences qui doivent s'observer entre ceux d'un Duc , d'un Comte , ou d'un Baron ?

* C'est une sorte de Magistrat annuel , particulier à l'Angleterre.

Ce font de ces choses qu'apparemment l'on ne peut apprendre que par une grande pratique du monde. Gemelli Carreri remarque dans son Voyage de la Chine , que dans ce Pays on observe à la fin du repas *une coutume qu'aucune autre Nation n'approuvera* , qui est que chacun des Conviés laisse neuf ou dix pieces de huit , plus ou moins selon sa qualité , entre les mains d'un Domestique , & qu'ainsi quelque part où l'on aille on paye le vin que l'on boit. Ils ne se doutent pas que nos Voisins font la même chose. Il est singulier de trouver si près de nous des mœurs si étrangères. Si ceux qui vont au bout du Monde connoissoient mieux l'Europe , ils feroient moins étonnés de tout ce qu'ils remarquent ailleurs. Nous avons des Forêts peuplées d'Arabes , à qui il ne manque que la Barbe : nous avons jusques à nos Iroquois & nos Topinambous.

Quoi qu'il en soit , en Angleterre lorsque l'on sort de la Maison où l'on a dîné , on trouve tous les Domestiques rangés en haye sur son chemin , comme s'ils en composoient la garde , depuis le Maître-d'Hôtel jusqu'au dernier Valet de Livrée , & chacun d'eux vous tend la

main d'une maniere auffi délibérée que l'ont en pareil cas nos Valets d'Auberge. C'est la feule action où les Domestiques Anglois n'ayent pas l'air contraint, & où ils paroiffent l'avoir poli. Tandis que vous distribuez vos libéralités, le Maître de la Maifon qui vous reconduit tourne à chaque fois la tête, comme s'il rougiffoit de ce que vous payez le repas que vous avez pris chez lui. Et vraisemblablement les Chinois à cet égard ont là même pudeur.

Je ne fçais ce que cet ufage caractérife le plus, ou la générofité des Maîtres, ou l'ame baffe & intéreffée des Valets. Il prouve du moins que les Anglois ne vivent pas autant les uns avec les autres, que nous vivons parmi nous. Le jour où ils fe vifitent paroît à tous leurs Domestiques un jour de Fête : ils étalent fur le Buffet la richeffe & toute l'argenterie du Maître : & c'est pour les peines extraordinaires qu'ils prennent, qu'ils ont établi l'efpece d'impôt dont nous parlons.

Il n'y a perfonne ici de raifonnable qui ne fente les inconveniens d'un pareil ufage ; mais il eft ancien, & comme tel généralement obfervé. En vain plufieurs Perfonnes du premier rang ont fait quel-

ques tentatives pour l'abolir : elles y ont toutes échoué. Ce Peuple qui se pique tant d'être Philosophe , est néanmoins celui qui tient le plus aux anciennes coutumes. On pense ici bien différemment d'autres fois , mais on y vit encore de même.

D'ailleurs ceux qui ont beaucoup de Valets , & qui par conséquent donnent le ton , sont trop intéressés à conserver cet usage ; il tient souvent lieu de gages à leurs Domestiques. Mais autant cette coutume leur est favorable , autant elle est à charge aux gens d'une fortune médiocre qui ont la manie de vouloir hanter les Grands. Ils sont obligés de payer cet honneur quelquefois plus qu'il ne vaut. Le Duc de R ** faisoit un jour des reproches au célèbre M. de M **, de ce qu'il ne venoit pas dîner chez lui , *il faut*, dit-il, *Mylord que vous ayez la bonté de m'excuser, je ne suis point assez riche pour avoir souvent cet honneur-là.*

Si les Domestiques Anglois sont intéressés , il faut avouer aussi qu'ils ont de la reconnoissance. A la Ville pour vous la témoigner , lorsque vous sortez de chez leurs Maîtres , ils appellent vos Gens à haute voix , & prononcent votre

nom avec emphase. Leur ton plus ou moins élevé , annonce le degré de votre générosité & de leur reconnoissance. Quelquefois même dans l'espérance d'en être payés , ils donnent à un homme des qualités qu'il n'a pas. Ce sont apparemment eux qui ont introduit l'usage en Angleterre d'appeler un Capitaine Colonel , & un Apoticaire Docteur. Il se trouve des gens aussi ridicules que le Bourgeois Gentilhomme , qui ont la sottise d'être flattés de titres qui ne leur sont pas dus , & d'acheter fort cher le *Monseigneur*.

A la Campagne les Domestiques de celui chez qui vous avez dîné , ont acquis d'avance des droits à vos libéralités. Ils ont enivrés tous les vôtres , & c'est en quoi ils exécutent le plus ponctuellement les ordres de leurs Maîtres ; car sur cela on leur en donne de précis. Lorsque quelqu'un reçoit une visite à la Campagne , s'il sçait vivre il ne doit pas souffrir que celui qui la lui rend s'en retourne sans que le Maître & les Valets soient aussi ivres les uns que les autres. On ne permet gueres au Cocher de monter sur son siège , que lorsqu'il n'est plus en état de s'y tenir , & le tout à charge

de revanche. C'est de la part des inférieurs une marque de respect pour ceux d'un plus haut rang ; c'est dans ceux-ci même un témoignage de bonté pour ceux qui sont au dessous d'eux : en un mot, c'est un des articles essentiels de la civilité Angloise. La Politesse des Chinois se trouve encore en cela conforme à celle des Anglois ; à la Chine on croiroit n'avoir pas donné un bon repas si les Conviés ne s'en retournoient tous ivres.

Le plus grand inconvénient de cette coutume, c'est qu'elle entretient les Domestiques dans un vice auquel le bas Peuple n'est que trop enclin, & qui les met souvent hors d'état de servir leurs Maîtres lorsqu'ils leur sont le plus nécessaires. Mais en pareil cas les Anglois sont plus indulgens que nous ne le sommes : peut-être parce qu'ils connoissent mieux que nous jusqu'où va la foiblesse humaine à cet égard. Les défauts que les hommes pardonnent le plus aisément, sont ceux où ils sentent que leur propre penchant les entraîne.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

L E T T R E X V I I .

A Monsieur l'Abbé D'OLIVET.

De Londres , &c.

M O N S I E U R ,

J'AI lû avec beaucoup de plaisir vos Remarques sur Racine ; on reconnoît dans ce petit Ouvrage la justesse de votre goût , la sagacité de votre discernement , & la grande connoissance que vous avez de notre Langue. Ce n'est pas seulement en Grammairien , c'est en Philosophe que vous l'examinez. Votre Traité de la Prosodie Françoisise est un excellent ouvrage en son genre. Vous avez la gloire d'avoir le premier écrit parmi nous sur une matiere également utile aux Auteurs de tout genre. Vous avez fait sentir que dans notre Langue même la Prose est susceptible d'un certain nombre , & qu'elle a son harmonie aussi-bien que les Vers. Ceux qui ont de l'oreille ne peuvent lire vos Traductions sans s'apercevoir que vous - même vous avez

donné des exemples de ce que vous enseignez aux autres : vous avez imité autant qu'il étoit possible le nombre & la cadence de la Prose de Cicéron. Non content d'avoir défriché ce champ qui sans vous nous feroit encore inconnu, vous avez tracé avec toute la justesse possible le chemin qu'il faut suivre pour pénétrer plus avant. Quelles obligations ne vous ont pas nos Ecrivains de toute espece ! En mon particulier, Monsieur, je voudrois pouvoir vous rendre le plaisir que vous m'avez fait, par quelque chose de ce genre qui pût vous satisfaire. Mais ce feroit trop espérer ; il n'est donc pas donné à tout le monde de se faire lire en traitant des matieres aussi sèches.

J'aimerois assez vous entretenir de la Poësie des Anglois ; mais Milton dont un de vos Confreres nous a donné une si belle Traduction, vous en fait mieux connoître le génie que tout ce que je pourrois vous en dire. Je me contenterai donc de vous parler de leur Versification, sur laquelle il m'est plus aisé de vous satisfaire.

Vous sçavez que dans les Poëmes Epiques & Dramatiques, les Anglois

ont secoué le joug de la Rime ; ils s'y soumettent encore dans les autres especes de Poësie , & leur Versification rimée qu'ils ont imitée de la nôtre , est à peu près la même. Vous jugerez par ce qu'ils en ont conservé , comme par les changemens qu'ils y ont faits , des avantages que leurs Poëtes en peuvent retirer. Il est du moins certain que si toutes ces différences ne la rendent pas plus agréable , elles la rendent plus facile.

Par exemple la distinction des Rimes Masculines & Féminines , n'a aucun lieu dans la Poësie Angloise. Quoique leur Langue ait beaucoup moins de mots que la nôtre qui finissent par un *e* muet , leurs Vers ne laissent pas d'être pleins de ces Rimes que nous appellons Féminines. Telles sont celles-ci , *Fame , Name , Love , Move , Danse , Chance , &c. Shore & More* , en Anglois ont le même son qu' *Aurore & Flore* en François. Mais à cet égard les Poëtes Anglois font ce que faisoient nos anciens Poëtes. Ils admettent indifféremment les Rimes Masculines & Féminines selon qu'elles se présentent. Il est vrai que quelques-uns de leurs Auteurs se sont plaints de ce que celles-ci ne sont pas assez fréquentes

dans leur Langue. Les différentes especes de Rimes plattes & de Rimes mêlées dont nous faisons plus d'usage qu'eux , sont autant de délicatesses qui flattent notre oreille , & la distinction de celles qui sont Masculines ou Féminines , n'a été imaginée parmi nous que lorsque notre Poësie a commencé à prendre un plus haut vol.

Les Anglois ont les mêmes especes de Vers que nous , mais ils en font un usage tout différent. Dans la Tragédie , la Comédie , & la plûpart des Ouvrages de longue haleine , nous avons coutume de nous servir du Vers Alexandrin : les Anglois au contraire ne l'admettent presque nulle part. A la vérité Dryden en a entremêlé plusieurs dans ses derniers Ouvrages ; mais M. Pope lui en fait un reproche. Les Italiens & les François n'employoient autrefois que cinq pieds ou dix syllabes dans le Vers héroïque ; les Anglois ont retenu cet usage. Et comme c'est le genre de Vers auquel ils se sont le plus appliqués , ils en ont rendu le Mécanisme plus facile & plus varié ; & par-là , si on les en croit , le Vers même plus harmonieux & plus agréable. Nous plaçons toujours le repos après la quatrième syllabe.

Je vis ici , grace aux destins prospères ,
Comme autrefois vivoient nos premiers Pères ,

Avec la paix & la frugalité ,
Le doux repos & l'aimable gaité ,
Des Philémons cherchent les toits rustiques ;
Les Jeux , les Ris sont mes Dieux Domestiques ;

Aucun souci ne trouble mon sommeil ,
Et le plaisir m'attend à mon réveil.
Seul de mon tems il dispense l'usage ;
Le goût des fleurs , l'amour du jardinage ;
Me font passer les plus heureux momens ,
Et tous mes soins sont des amusemens.

Cette mesure de Vers continuellement répétée , peut à la longue fatiguer l'oreille ; les Anglois ne courent pas le même risque : tantôt ils placent la Pause après la quatrième syllabe comme dans la nôtre ; tantôt ils coupent les Vers au milieu , comme dans l'exemple suivant.

J'aime à contempler l'éclat * de l'Aurore ,
Je suis les Zéphirs * à la Cour de Flore ,
Des tendres Oiseaux * j'aime les concerts ;
Ils chantent l'amour * sur des tons divers.

Tantôt enfin ils placent le repos après la sixième.

Livrons - nous aux plaisirs , * passons nos
jours

Parmi les Jeux , les Ris * & les Amours.

C'est des changemens & des arrangemens judicieux de ces différentes césures , que dépend la variété de la Versification Angloise : j'essayerai de vous en donner une idée par un morceau de quelques Vers où vous les trouverez entremêlées.

A la Campagne | on a l'esprit tranquille ,
 Du Philosophe | elle est l'unique azile ;
 Elle fut toujours * l'objet de mes vœux ;
 Les devoirs gênans * & les soins fâcheux ,
 A mon repos | n'y portent nullé atteinte.
 Je hais l'esclavage * & fuis la contrainte :
 Ici je suis libre , * ainsi je m'y plais.
 Mais dans les Cités * le fut-on jamais ?
 Tyrans des uns | des autres les Esclaves ,
 Là tour à tour | on se charge d'entraves ;
 Le Préjugé | corrompant jusqu'aux cœurs ,
 Au gré de la Mode * y regle les Mœurs.
 Pour avoir des jours * sereins & tranquilles ;
 Il faut s'éloigner * du gouffre des Villes :
 On y respire | un air contagieux ,
 L'air que je respire * est pur en ces lieux ;
 On n'y connoît | la Fourbe ni l'Envie ,
 Ni les chagrins | le poison de la vie.
 Une heureuse innocence * y regne encor ,
 Tout y ressent | les Mœurs de l'âge d'or.

M. Pope , le Despréaux d'Angleterre , & dont les sentimens sur cette

matiere doivent tenir lieu de loi, est d'avoir que pour donner aux Vers plus d'harmonie & de variété, les pauses à la quatrième & à la sixième syllabes ne doivent pas être continuées plus de trois fois de suite, sans l'interruption d'une autre, de peur de lasser l'oreille par un ton continu; & comme le Vers que la césure coupe au milieu court plus vite, il lui paroît qu'il peut être continué plus longtemps, sans qu'il fatigue autant que les autres.

Pour moi je trouve que la Pause après la sixième syllabe, est beaucoup plus lourde que celle après la quatrième; si elle est en effet aussi languissante qu'elle me le paroît, nous ne perdons pas beaucoup à n'en pas faire usage. Je ne dirai pas la même chose de celle qui partage les Vers en deux parties égales.

Sur des lits de fleurs * l'aimable Jeunesse,
Avec les Plaisirs * folâtre sans cesse.

Cette mesure est, si je ne me trompe; aussi harmonieuse qu'aucune autre, & pourroit être très-favorable à la Poësie Lyrique. Nos Vers de dix syllabes, il en faut convenir, sont un peu monotones: cette diversité de repos paroît remédier

médier à ce défaut dans ceux des Anglois. Elle rend leur Versification plus variée & plus riche.

Une chose particuliere aux Poëtes Anglois , c'est leur goût pour les Rimes *Triples*. Je passe encore tout de suite à l'exemple comme à la meilleure façon de me faire entendre.

Ne cherchons point parmi de vains plaisirs ,
 Le Bien suprême où tendent nos desirs ;
 De la Raison le flambeau nous éclaire ,
 Suivons toujours ce flambeau salutaire :
 Loin que nos sens satisfassent nos vœux ,
 Ils sont pour nous des guides dangereux ;
 Le Sage seul est en effet heureux. }

C'est ainsi que de tems en tems les Anglois répètent trois fois la même Rime , & cela dans toutes leurs especes de Poësies ; c'est leur maniere de fermer ce que l'on appelle une tirade. Dans la Tragédie même dont ils ont banni la Rime , ils y ont recours pour les morceaux les plus frappans. C'est leur maniere d'annoncer à ceux de leurs Auditeurs , dont l'intelligence leur est suspecte , qu'ils vont leur dire de belles choses. Ils terminent d'ordinaire chaque Acte par un Couplet de neuf ou de onze Vers , dont les trois derniers riment ensemble. Ces especes

de *Tercets* ont un grand charme pour eux , & l'on n'en doit pas être surpris , c'est un effet de l'habitude qui fait trouver du plaisir à tout. Cependant M. Pope , à qui je m'en rapporte pour tout ce qui regarde les Vers Anglois , blâme ce fréquent usage des Rimes triples comme une licence vicieuse , & voudroit qu'on ne s'en servît que pour les endroits qui ont quelque beauté.

Vous sçavez , Monsieur , qu'une des choses qui contribue le plus à la difficulté de notre Versification , c'est que les mêmes mots n'ont pas toujours la même mesure dans les Vers. *Ame* , *Femme* , *Prendre*, *Tendre*, &c. n'ont qu'une syllabe à la fin d'un Vers, ou devant une Voyelle, devant une Consonne ils en ont deux. Il en est de même de tous les mots d'une ou de plusieurs syllabes qui finissent par un *e* muet , ils sont plus ou moins longs selon le lieu où ils sont placés. Les Anglois comptent cet *e* muet pour rien , quelque part qu'il se trouve, *Love* , *Wine* , *Bottle* , *White* , &c. sont toujours des Monosyllabes dans leurs Vers. C'est peut-être ce qui leur donne une certaine dureté qui ne se trouve pas dans les nôtres. Notre pratique à cet égard, en rendant

les Vers François plus doux , peut les rendre aussi plus languissans & plus foibles. Par un usage contraire , les Vers Anglois sont quelquefois plus forts , mais communément plus durs. Si pour y dire plus de choses , ils risquent quelque rudesse , la crainte de blesser l'oreille fait peut-être que nous n'y en disons pas assez. Il faut pourtant convenir qu'en toutes sortes de Langues les génies supérieurs trouvent toujours les moyens de vaincre les plus grandes difficultés. Les Vers de Corneille sont pleins de force , ceux de Waller ont de la douceur.

La Versification Angloise a un défaut bien contraire à l'harmonie , c'est de permettre l'*Hiatus*. Dans toutes les Langues les Poètes ont toujours été blessés du choc desagréable de deux Voyelles. Depuis que parmi nous Malherbe s'est piqué de ne se pas permettre un seul *Hiatus* , nos bons Poètes ont suivi son exemple , & c'est aujourd'hui pour nous une faute si grossiere que personne ne la commet plus. Les Poètes Anglois même les plus célèbres jusqu'ici , n'ont pas eu cette délicatesse. M. Pope qui a mieux senti qu'un autre le mauvais effet qu'il y produit , est aussi celui de

tous qui s'en est le moins permis. On ne peut rien reprocher aux Anglois du côté du génie , mais ils ont peut-être un peu trop négligé de perfectionner l'Art.

Pour ce qui est de notre Poësie , ce seroit , je pense , une entreprise dangereuse que d'y vouloir rien innover. Au point de politesse & de perfection où nos grands Maîtres l'ont portée , nous n'avons rien de mieux à faire que de les imiter. Ceux qui ont voulu marcher par des routes autres que celles qu'ils nous ont tracées , se sont presque tous égarés.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble , &c.



LETTRE XVIII.

A Monsieur DE CREBILLON, Fils;

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE suis toujours surpris que le bon sens des Anglois ne les sauve pas de bien des Ridicules, qui sembleroient n'être faits que pour une Nation aussi légère que la nôtre. On sçait jusqu'à quel point nous poussons l'extravagance de nos Modes; toutes folles qu'elles sont néanmoins, ce Peuple si sage les adopte: les Anglois sont peut-être pis, ils s'exercent comme nous, à en inventer de nouvelles; & dans les choses qui sont du ressort du goût, ils ne rencontrent pas heureusement. On ne trouvera pas dans les deux Chambres du Parlement, de ces génies heureux & féconds, dont le goût supérieur fait le destin des Modes, qui hazardent tout, & qui font tout réussir, que tout le monde condamne, & que tout le monde imite. C'est un avantage

que quelques Anglois voudroient disputer à nos François , & je ne sçais pourquoy ils nous envient une pareille gloire. Je les renvoye à vos Ouvrages pour apprendre en quelle estime sont parmi nous ces heureux Mortels qu'ils voudroient égaler.

A l'égard des Femmes en Angleterre, elles affectent autant de s'éloigner de nos Modes , que les Hommes du bel air s'étudient à les suivre : leur goût ne s'accorde avec celui des Dames de France qu'en un seul point , il est aussi inconstant. En ce Pays-ci , comme dans le nôtre , il n'y a rien de si changeant que la coëfure des Femmes. *Je me souviens*, dit M. Addison , *de l'avoir vû hausser & baisser de plus de trente degrés. Il y a dix ans ou environ qu'elle étoit montée à une hauteur si considérable , que les Femmes paroissent beaucoup plus grandes que les Hommes.* A cet égard , depuis bien des années , & les Angloises & les Françaises sont devenues plus humbles. Le Sexe a fait encore ici depuis peu un sacrifice à la raison presque aussi considérable : il a beaucoup retranché de l'ampleur des Paniers. Comme les Françaises ont suivi le Angloises dans leurs excès , j'es-

pere qu'elles auront la sagesse de les imiter dans leur Réforme : si c'est trop présumer d'elles que de les croire capables d'un aussi grand effort , du moins il n'est rien que le tems n'amène , & l'on doit tout attendre de l'inconstance qui leur est naturelle.

Généralement parlant , on prétend qu'en fait de Modes les Femmes ici réussissent encore moins que les Hommes. Celles que nos Françoises imaginent , nous plaisent , ou du moins nous nous y accoutumons ; ici au contraire le Sexe en invente , que les Anglois même ne peuvent souffrir ; & ce qu'il y a de singulier , c'est que l'on remarque aujourd'hui que les Femmes qui se mettent le plus mal de toutes , sont les Femmes de condition. Si j'osois en croire mes yeux , je ferois assez de cet avis , mais je ne prétens pas être un assez grand Docteur sur des matieres de pareille importance , pour oser rien décider. Je soupçonne seulement , qu'en fait de Modes les Angloises consultent moins les graces , ou s'y connoissent moins que les Françoises ; car on ne peut pas supposer qu'elles ayent moins d'envie de plaire.

Il y a quelques années que les Dames

du plus haut rang avoient imaginé ici une Mode assez extraordinaire , pour ne rien dire de plus , c'étoit de ne porter que du linge chiffonné. Coëfures & Manchettes, tout devoit l'être ; & l'Art de chiffonner régulièrement un Mouchoir de cou , étoit alors la dernière cérémonie de la Toilette. Je vous laisse à deviner les raisons d'une pareille Mode , & si elle n'avoit rien de contraire aux bienséances dont les Angloises se sont toujours piquées. Aujourd'hui dans leur façon de se mettre , elles paroissent vouloir imiter les Grisettes de Londres , qui plaisent généralement à tous ceux qui en amour comptent les Titres pour rien. Je ne sçais si en cela elles ont quelques vûes , mais il est sûr que les Hommes s'obstinent à donner la préférence à celles-ci , apparemment que l'amour-propre des Femmes de qualité les empêche de s'apercevoir qu'elles ne leur ressemblent que par l'habillement.

Je dois pourtant remarquer une chose à l'honneur des Angloises , c'est que parmi elles il se trouve un grand nombre de Femmes Philosophes , qui se piquent tellement de liberté & d'indépendance , qu'elles refusent opiniâtrément de se soumettre

Mettre au joug de la Mode , dont l'Empire est si révééré en France par l'un & l'autre Sexe. Souvent même , pour mieux braver la multitude dont elles ne veulent pas recevoir la loi, elles inventent chacune des Modes particulieres à leurs périls & risques ; & quel qu'en soit l'événement , elles le soutiennent avec le courage le plus intrépide , & la constance la plus héroïque , ce qui fait qu'avec raison on peut leur donner le titre de Femmes fortes.

Si une Femme de cette espece est coëffée d'une façon bizarre , toute une Assemblée peut rire de la singularité de sa figure , & ne lase auroit déconcerter. J'en ai vu une porter un Oiseau Royal , que l'on pourroit appeller monstrueux , comparé à ceux qui ont paru en France : toutes les plaifanteries qu'elle a eues à essuyer dans la Société , n'ont pû la déterminer à en rogner le moins le moindrement les ailes : vraisemblablement elle trouvoit que cette Coëffure lui donnoit un air plus Conquérant. C'est ainsi qu'Alexandre portoit un Aigle déployé sur son Casque.

Quelquefois aussi faite d'invention , nos Myladis copient des Coëffures de leur goût d'après les Portraits de leurs

Bifayeules ou de leurs Trifayeules , de sorte que d'ordinaire la Salle de l'Opéra de Londres est le répertoire des différentes Modes qui ont été imaginées depuis deux ou trois cens ans. En mon particulier , j'y ai reconnu toutes celles qui ont eu cours en France depuis François Premier.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE XIX.

*A Monsieur le Duc de * * **

De Londres , &c.

MONSIEUR LE DUC,

IL faut être aussi bon que vous l'êtes , pour ne pas oublier un Serviteur inutile ; moins je mérite à votre égard ; plus je sens combien il est flatteur pour moi de recevoir en Angleterre des marques de votre souvenir. Avec l'attachement le plus respectueux , je me trouve encore en reste avec vous. Qu'il est beau dans le rang où vous êtes de sçavoir sentir ! Qu'il est heureux de sçavoir penser , & de réunir des avantages , qui ne sont bien appréciés que par le petit nombre qui les possède , à ceux de la naissance beaucoup plus communs & toujours trop estimés par les Hommes qui n'en ont point d'autres.

Vous vous êtes peint sans le sçavoir dans la Lettre que vous m'avez écrite. J'y ai retrouvé toutes les graces , tous

Pij

les charmes de votre entretien , cet esprit aisé & naturel , que les Ecrivains de profession ont tant de peine à imiter ; ce badinage léger , qui n'est que futilité dans ceux qui ne pensent pas , mais qui est le plus grand des agrémens dans ceux qui ne s'en servent que pour faire perdre à la raison son ton sérieux , & lui prêter celui de la plaisanterie ; cette gayeté enfin vive & aimable , qui d'ordinaire est une marque & de la bonté du cœur , & de celle de l'esprit *.

Puisque vous daignez vous informer de ce que je fais , je vous avoue de bonne foi , qu'à présent que la Langue de ce Pays-ci commence à m'être familière , j'étudie moins les Livres que les Hommes : cette Etude a toujours été plus de mon goût , & peut-être est-ce la plus utile. Je profite davantage à écouter la conversation des gens avec qui je me trouve , qu'à lire dans mon Cabinet un Volume du Spectateur. J'en fais moi-même ici de tems en tems les fonctions , c'est la Patrie des Philosophes : on en trouve dans tous les états.

* *Gaudium hoc non nascitur nisi ex virtutum conscientia , non potest gaudere nisi fortis , nisi justus , nisi temperans.* Sénèque.

ainsi quelque part où je fois , je cherche , j'examine. Tantôt je vais faire mes spéculations dans ces Caffés , où les Pairs du Royaume s'entretiennent des affaires du Parlement ; tantôt dans ceux où de graves Ministres de l'Eglise Anglicane , la pipe à la bouche , censurent le Clergé de Rome : je ne dédaigne pas même d'assister à des Conférences de Matelots , & de les entendre parmi les Pots & les Bouteilles déclamer contre le Gouvernement , maudire les François , & jurer d'exterminer les Espagnols. Un Philosophe qui observera de près cette Nation , ne peut qu'être surpris du mélange de Vertus & de Vices qui s'y trouve. Il remarquera quelquefois dans l'Homme de la profession la plus vile , cette noblesse & cette élévation de sentimens qui rapprochent tous les états : d'autrefois il verra le Pair du Royaume ne pas rougir des Vices qui dégradent tous les rangs.

Rien n'est si rare parmi les Anglois que cette douceur d'esprit & cette gayeté d'humeur , qui font le charme de la Société , & ils y perdent beaucoup ; ils seroient plus heureux , s'ils étoient plus sociables. Sans leur faire tort , on

peut assurer qu'ils ne sçavent pas si bien jouir de la vie que les François. Cela ne prouveroit-il pas qu'ils ne sont pas aussi Philosophes qu'ils pensent l'être ? Les véritables sont ceux qui vous ressemblent, les Philosophes aimables. Après tout la Philosophie n'est autre chose que l'art de se rendre heureux, c'est à-dire, de chercher son plaisir dans l'ordre, & de concilier ce qu'on doit à la Société avec ce qu'on doit à soi-même.

Cette Gayeté qui caractérise notre Nation, passe presque aux yeux des Anglois pour folie ; mais leur tristesse est-elle plus sage ? Et folies pour folies, les plus gayer ne sont-elles pas les meilleures ? Du moins si notre gayeté les attriste, ils ne doivent pas trouver étonnant que leur sérieux nous fasse rire.

Comme cette disposition à la joye ne leur est pas familiere, & que ce qu'ils ne trouvent pas chez eux leur paroît un défaut, les Anglois qui vivent parmi nous en sont blessés. Plusieurs de leurs Auteurs nous la reprochent comme un Vice, ou du moins comme un Ridicule.

M. Addison nous appelle une *Nation comique*. C'est, ce me semble, n'être pas Philosophe en ce point, que de voir

comme un défaut la qualité qui peut le plus contribuer à la douceur de la Société , & au bonheur de la vie. Convaincu que tout ce qui rend les Hommes plus heureux les rend aussi meilleurs , Platon veut qu'on ne néglige rien pour exciter & tourner de bonne heure en habitude dans les Enfans ce sentiment à la joye. Sénèque la place au rang des premiers biens. Du moins il est sûr que la gayeté peut se trouver avec toutes sortes de Vertus , & qu'il est des Vices avec lesquels elle est incompatible.

Celui qui rit de tout , & celui qui ne rit de rien , n'ont ni l'un ni l'autre le jugement sain ; toute la différence que j'y trouve , c'est que le dernier est constamment le plus malheureux. Ceux qui parlent contre la gayeté , ne prouvent autre chose sinon qu'ils sont nés tristes , & dans le fond du cœur ils l'envient peut-être plus qu'ils ne la condamnent.

Le Spectateur Anglois , qui a toujours eu pour but le bien de l'Humanité en général , & de sa Nation en particulier , auroit dû , suivant ses principes , placer la gayeté au rang des qualités les plus désirables : vraisemblablement il n'y a pas assez réfléchi lorsqu'il l'a blâmée si

ouvertement. C'est dérober à la Vertu ses véritables attraits que de l'habiller du manteau de la tristesse, comme font la plûpart des Hommes. M. Addison assure que la gayeté est un des plus grands obstacles à la sagesse des Femmes; mais celles d'un tempérament mélancholique, telles que sont en général les Angloises, sont-elles moins sujettes aux foibleesses de l'amour? Je connois des Docteurs sur cette matiere, à la décision desquels je m'en rapporterois plus volontiers qu'à la sienne; & peut-être qu'en effet les personnes naturellement gayeres sont trop aisément distraites par les différens objets, pour se livrer à tous les excès où cette Passion peut nous porter.

Un célèbre Philosophe de cette Nation, M. Hobbes soutient que le Rire ne vient que de notre orgueil: c'est avancer un Paradoxe que de l'affurer du Rire en général; mais tout le Monde sçait que cet Ecrivain, d'ailleurs si estimable, pensoit trop mal de la Nature humaine. Descartes a condamné avec justice des principes & des maximes qui supposent tous les Hommes méchans. Pour rendre suspectes les causes que M. Hobbes donne du

Rire , il fuffit de remarquer que les gens fiers font communément ceux qui rient le moins. La gravité eft la compagne inféparable de l'orgueil. Dire qu'un Homme eft vain parce que le badinage d'un petit Chat, ou les fingerie d'Arlequin le font rire , ce feroit avancer la Proposition la plus abfurde , & ce ne peut pas être là fon fentiment. Il faut bien diftinguer entre le Rire qu'inspire la joye , & celui qui naît de la raillerie. Ce n'eft qu'improprement qu'on appelle rire le ricannement de la malignité. L'Orgueil eft à la vérité le Pere de celui-ci : l'autre n'a rien de condamnable dans fon principe ni dans fes effets. C'eft ce dernier feul qui nous paroît aimable chez les autres , & dont il eft heureux de trouver en foi les difpofitions. C'eft celui que vous avez le talent d'exciter dans les perfonnes à qui il eft le moins familier , parce qu'il eft une fuite néceffaire du plaifir qu'on a à vous entendre. Quand je vois un Anglois rire , il me paroît plutôt chercher la joye que l'éprouver : cela eft fur-tout remarquable ici chez les Femmes , dont le tempérament eft porté à la mélancholie. Le rire ne laiffe pas plus de traces fur leur vifage , qu'un éclair fur

la surface du Ciel. A l'air le plus riant succede à l'instant le plus sombre : on croiroit presque que leur ame s'ouvre difficilement à la joye , ou que du moins la joye a peine à y séjourner.

A l'égard de la raillerie , il faut avouer qu'elle n'est pas naturelle aux Anglois ; aussi la plûpart de ceux qui se la permettent , ont mauvaise grace à en vouloir user. Quelques - uns de leurs Auteurs sont convenus de bonne foi que la Plaisanterie est tout-à-fait étrangere à leur caractère ; mais par la raison qu'ils en donnent , ils ne perdent rien à cet aveu. Voici celle qu'en rend l'Evêque Sprat : *Les Anglois , dit-il , ont trop de courage pour souffrir la dérision , & trop de Vertu & d'honneur pour se mocquer des autres.* Cependant lorsque le cas arrive , & j'en ai déjà vu quelques exemples , & l'Anglois , qui , faute de cet honneur , se permet la Raillerie , & celui dont le courage ne peut la supporter , se mettent tous deux en chemise , & se battent à coups de poingt jusqu'à ce que l'un d'eux demande quartier à l'autre. J'ai lû aussi dans quelques Voyageurs , que les Poingts sont les seules Armes dont les Chinois se servent dans leurs Duels.

Une Plaisanterie offensante a chez nous des effets plus funestes. Mais je ne prens point le parti de la Raillerie & de la Mocquerie , ni d'une Joye insensée , je prens celui de la Gayeté. Le misérable talent de tourner quelqu'un en Ridicule pour satisfaire la malignité des autres , est la marque d'un petit génie sans honneur & sans élévation. La Fontaine a très-bien dit :

„ Dieu ne créa que pour les Sots
„ Les méchans Diseurs de Bons mots.

Je n'examine pas s'ils sont plus communs chez nous qu'ailleurs , & crois qu'il vaut mieux les abandonner tous , quelque grand qu'en puisse être le nombre. Si plusieurs parmi nous tirent vanité d'un talent aussi frivole , & peut-être aussi méprisable , ils ne me paroissent pas moins Ridicules qu'ils peuvent le paroître aux yeux des Anglois. Ils se font communément haïr de ceux-mêmes qu'ils font rire *. Je ne connois point de Vice

* *solutos*

*Qui captat risus hominum , famamque
dicacis*

*Affectat , niger est ; hunc , tu Romane , ca-
vero ,*

aimable, & je ne ferai jamais l'Apologie de ceux qui peuvent être particuliers à ma Nation. *Celui, dit un de nos Ecrivains, qui par un Bon mot accable son Homme, ne mérite guères plus de louanges que celui qui le tue à coups de Pistolet.*

Au surplus, si les Anglois rient peu; au milieu de l'Angleterre il se trouve une Nation qui ne rit jamais, c'est celle des Presbitériens; ils ont fait du Rire un huitième péché mortel. Selon eux, une Femme qui rit péche autant que pécheroit, selon nous, une Femme qui manqueroit à la Pudeur & à la Modestie. Aussi y a-t-il parmi eux des Familles où de Pere en Fils on n'a jamais ri. Que d'erreurs! Que d'extravagances entrent dans la tête des Hommes! Mais que je les plains lorsqu'il y en entre de tristes! Ces austères Docteurs, & qui se donnent pour Observateurs si scrupuleux de l'Ecriture, feroient beaucoup mieux de s'en tenir à cette Maxime, si digne de celui qui avoit reçu de Dieu le Don de la Sagesse : *Le Rire du Sage se voit, & ne s'entend pas.*

La gayeté est & sera toujours le partage d'une Nation douce, sociable & polie. Quels Peuples ont été plus renom-

més pour la douceur des Mœurs & de la Société que les Athéniens ! N'étoient-ils pas en même-tems le Peuple le plus gai de la Grece ? Athenes n'a-t-elle pas fourni autant de grands Hommes que l'austere Lacédémone ? De nos jours , les Persans la Nation de l'Orient la plus éclairée & la plus polie , passe aussi pour la plus gaie. Par-tout on voit les Hommes plus gais à mesure qu'ils sont plus sociables , & les Hommes sont faits pour vivre les uns avec les autres.

Si je prens si fort le parti de la Gayeté, c'est qu'elle est non-seulement désirable pour soi & pour ceux avec qui l'on vit, elle l'est pour l'avantage même de la Société en général. La bonne humeur est la recette la plus sûre contre toute espece d'enthousiasme. Les gens gais ne songent pas à nuire à leurs Voisins , ou à exciter des séditions dans l'Etat. Ils ne s'appliquent qu'à jouir de la vie , & à en tirer le meilleur parti qu'ils peuvent.

Quelqu'un a remarqué que les Italiens semblent avoir placé la tristesse au rang des Vices , en lui donnant le nom de *Malignité*. En effet , les esprits tristes & mélancholiques sont mécontents de tout , parce qu'ils le sont toujours d'eux-mêmes.

mes : ils se plaignent sans cesse du Gouvernement ; & ne manquent pas de le troubler dès qu'ils en trouvent les occasions. Ce sont des esprits de cette trempe qui excitent des soulèvemens dans toutes sortes d'Etats ; & s'il en est arrivé plus en Angleterre qu'ailleurs , c'est que les esprits de ce caractère y sont peut-être plus communs. Une humeur triste & noire tombe aisément dans le Fanatisme , & le Fanatisme mène à tout. Il étouffe tout sentiment d'humanité , il ne connoît pas même la voix de la Nature. Les Factieux qui ont fait couper la tête au Roi Charles I. & ceux qui parmi nous vouloient changer la Couronne d'Henry III. en Couronne Monachale , n'étoient pas assurément des gens gais. Ce célèbre Brutus , l'un des Meurtriers de César , étoit d'une humeur mélancholique. Le Poète Anglois qui a le mieux peint & la nature , & les effets des Passions , & les défauts attachés à l'humanité en général , & ceux qui sont particuliers à sa Nation , Shakespear fait sentir cette vérité par des Vers , qui sont une preuve de l'excellence de son jugement & de la bonté de son Caractere. *L'Homme* , dit-il , *qui n'a point de Musique dans*

lui-même , & qui n'est point touché de l'harmonie & de la douceur des Sons , est propre aux brigandages , aux conspirations , aux trahisons : les agitations de son esprit sont aussi tristes que la nuit , & ses affections aussi sombres que l'Erébe ; ne vous fiez pas à un tel Homme. C'est s'exprimer en Poète , mais c'est penser en Philosophe. C'est prévoir les effets dans leur cause. Aussi est-il vrai que les Personnes que la Musique transporte le plus , sont d'ordinaire les mieux organisées & pour leur bonheur , & pour celui des autres : elles portent le même degré de sensibilité dans toutes leurs affections. Que de plaisirs ne devez-vous pas en effet au goût que vous avez pour tous les Arts ; & quant au sentiment , à en juger par les peintures que vous en faites , qui le connoît mieux que vous !

Quoi que les Anglois puissent dire sur la Gayeté , ses effets & dans le général & dans le particulier , doivent la faire regarder comme un bien. Pour moi , en condamnant ceux d'entr'eux qui nous reprochent d'être gais , je me garderai bien de les imiter ; & de leur reprocher d'être tristes. Nous pouvons quelque chose sur nous , mais il est des Causes

Physiques dont le meilleur usage de la Raison ne peut empêcher l'effet. Quand on examine les choses de près , il faut toujours en revenir-là : les Hommes en tout sont moins à blâmer qu'à plaindre. Quoi qu'il en puisse être, soit que la qualité du climat ou quelque autre cause que ce soit rende ici la tristesse contagieuse , comme je suis dans le cas de Montagne , & que je ne l'aime ni ne l'estime , si vous vous appercevez par mes Lettres qu'elle commence à me gagner , daignez m'en avertir , & je pars à l'instant pour aller respirer mon air natal , & reprendre mon ton naturel. Comptant toujours sur vos bontés , j'irai retrouver dans les charmes de votre Société, ce que j'aurai perdu dans celle des Anglois.

J'ai l'honneur d'être ,

MONSIEUR LE DUC ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE

L E T T R E X X .

A Monsieur DE BUFFONS,

De Londres, &c.

MONSIEUR,

Q Uelque déraisonnable que soit le Parti que M. De * * vient de prendre , je n'en suis surpris en aucune façon ; je connois sa façon de penser & d'agir ; & autant j'estime sa Probité & la droiture de son Caractere , autant je désapprouve ses Caprices & toutes les bizarreries de son esprit. Ce n'est pas assez d'être honnête Homme , il faut de plus être Homme raisonnable. M. De * * a passé trente ans de sa vie à chercher un régime pour sa santé , & un arrangement pour ses affaires. Quelque fussent son tempérament & sa fortune , c'étoit le vrai moyen de ruiner l'un & l'autre ; il y a réussi : il n'a pas voulu vivre comme les autres , il en est puni. C'est vainement qu'il va chercher à Montpellier ce qu'il n'a pû trouver à Paris ; il a besoin de

changer de façon de penser , & non pas de climat. Les Voyages ne lui serviront de rien : il n'a pas l'ame assez tranquille pour être affectée de nouveaux objets. L'ennui qui le fait fuir , le suivra partout ; il fuit avec lui-même.

Il est malheureux pour bien des gens d'avoir connu l'Homme Singulier dont nous parlons ; ils l'imitent sans sçavoir jusqu'où l'esprit de singularité peut les conduire , sans prendre garde même que celui qu'ils copient est peut-être menacé de finir ses jours à l'Hôpital , ou aux Petites-Maisons. Autant je le plains , autant je souhaite que les autres profitent de son exemple , & deviennent plus sages.

J'ai de l'antipathie , je l'avoue , pour quiconque affecte de se livrer aux caprices de son goût , & aux dérèglemens de son imagination. Un Homme en pareil cas semble ne quitter les voyes communes que parce qu'il en connoît de plus sûres ; mais lorsqu'il arrive toujours qu'en s'éloignant des autres il ne fait que s'égarer , sa présomption doit l'exposer au mépris de la Société dont il veut s'isoler. Tous les Hommes n'ont pas assez de raison pour se conduire eux-mêmes , ils ont

besoin de regles & d'exemples pour leur servir de guides.

Il n'y a guères eu d'Hommes plus singuliers que le dernier Comte de P**, qui mourut il y a quelques années. Cet Anglois s'étoit fait un systême de vie tout particulier. Son Caractere étoit diamétralement opposé à celui de M. De**. Celui-ci veut être toujours malade, l'autre ne vouloit pas même qu'aucune Maladie pût l'affaillir. Loin de se plaindre jamais de rien, il ne permettoit pas qu'aucun accident eût le pouvoir de le rendre malheureux. C'est une chose assez difficile ; mais il l'avoit résolue. Le seul moyen que les plus grands Philosophes ayent pu trouver, est de s'armer de prudence pour faire tête aux malheurs que la Prudence humaine ne sçauroit prévenir. Notre Philosophe Anglois en avoit imaginé un plus court, c'étoit (pour me servir d'un terme de chicane) de prétendre cause d'ignorance de tout ce qui pouvoit lui arriver de fâcheux. Épiétete vouloit qu'à la mort de sa Femme on dît qu'on l'avoit rendu à celui qui l'avoit donnée , Mylord P** avoir résolu de ne rien rendre de tout ce qu'il avoit reçu ; vainement lui annonçoit-on quel-

que chose de triste , il soutenoit toujours qu'il n'en étoit rien. Sa Femme étant morte , il n'en voulut rien croire ; & tant qu'il a vécu , il a fait mettre sur sa Table le Couvert de la défunte Comtesse. Si son Fils étoit absent , la même chose se pratiquoit. Lui-même prêt à mourir , il soutint qu'il n'étoit pas malade ; & un quart-d'heure avant que d'expirer , quoiqu'il n'eût rien perdu de sa raison , il vouloit obstinément se lever pour aller prendre l'air. Quand les Hommes ont donné un certain tour à leur imagination , ils ne s'apperçoivent plus de ses écarts , ils déraisonnent de sang froid , & finissent par être eux-mêmes les duppes des Comédies , qu'ils n'ont d'abord jouées que pour tromper les autres.

Je ne sçais si Mylord P **, tout singulier qu'il paroît , n'étoit pas un Singe de cet ancien Philosophe , qui , souffrant cruellement de la Goutte , dit en grinçant les dents : *Non , je n'avouerai pas que tu es un mal.* Rougissons pour notre espèce en songeant à toutes les folies auxquelles elle est sujette ; mais ce qui me surprend le plus , c'est que le Pays où le bon Sens paroît le plus commun , soit celui où l'on porte le plus loin toutes les sortes de folies.

Je finirai ce que j'ai à vous dire de l'espece de Philosophe Anglois dont je vous ai parlé, par une Historiette qui est ici dans la bouche de tout le monde.

Mylord C***, l'un des Anglois qui a le plus d'esprit, étant un jour allé voir Mylord P**, qui, lui-même malgré ses bizarreries, en avoit beaucoup, un petit Chien qu'avoit celui-ci mordit le premier à la jambe. *N'ayez peur de rien*, dit le Comte de P**, *mon petit Chien ne mord jamais*. Mylord C***, qui d'un coup de canne avoit déjà tué le petit animal, repartit sur le même ton : *Ne craignez rien, Mylord, je ne bats jamais les Chiens*.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



L E T T R E X X I.

*A Monsieur le Marquis Du T**.*

De Londres , &c.

M O N S I E U R ,

LE désir de connoître , est la preuve de l'esprit ; le choix des objets où il se porte , est l'effet de la raison : en est-il de plus dignes de l'Homme que l'étude des Loix & de la Nature des différens Gouvernemens ? Continuez , Monsieur , à cultiver un goût qui suppose toujours les qualités louables dans celui qui le possède. L'habitude à s'occuper de ces grands objets , donne à l'ame une élévation qu'elle ne prend pas dans les autres connoissances.

Pour venir au point particulier qui excite votre curiosité , il me semble que la Chambre des Communes n'a tant d'autorité en Angleterre , que parce que celle des Pairs est presque entièrement dans la dépendance de la Cour. Celle-ci est le grand Conseil de la Nation ; c'est à

elle à arrêter les entreprises d'un Ministre ambitieux , à proposer les mesures pour entretenir la Paix ou pour faire la Guerre ; c'est à celle des Communes à trouver les moyens de procurer l'argent nécessaire pour subvenir au maintien de l'une , ou aux frais de l'autre.

Si les deux Chambres sont également établies pour veiller au salut du Peuple , les Pairs du Royaume sont les Gardiens nés de ses Priviléges. La forme du Gouvernement leur donne à toutes deux une part égale dans la puissance Législative. Mais que deviennent les plus sages Constitutions , lorsque ceux qui sont faits pour les maintenir , trouvent leur intérêt à les renverser ! L'exécution est la vie de la Loi.

Les Grands étant toujours unis au Souverain , leur pouvoir qui devrait tenir la balance entre le Roi & le Peuple , ne peut servir qu'à en rompre l'équilibre. Ils ont plus contribué à étendre les Prérogatives de la Couronne , qu'à conserver les Priviléges des Sujets. C'est là ce qui empêche que dans la Nation la Chambre Haute du Parlement n'ait tout le crédit qu'elle y devrait avoir par son institution. Le Corps des Evêques qui y

occupe le premier rang , est entièrement livré à la Cour , & la plûpart des Grands n'y sont pas moins attachés par les honneurs qu'ils en ont reçus ou qu'ils en espèrent.

Un Etranger admis à cet auguste Assemblée , ne peut qu'en avoir l'idée la plus haute lorsqu'il est témoin de la noble liberté avec laquelle on y soutient les intérêts du Peuple , ou l'on y examine la conduite du Ministre ; mais la manière d'y recueillir les suffrages ne répond pas à celle dont les affaires s'y traitent. Ce n'est la plûpart du tems qu'une espece de formalité. On est scandalisé de voir le Clergé toujours d'accord avec celui qui gouverne , entrer dans toutes ses vues , & favoriser tous ses projets.

S'il est question de prononcer sur les objets les plus importants de la Législation , on est surpris de ce qu'un Membre de cette Chambre y dispose des suffrages de plusieurs de ceux qui sont absents. Ce Privilège qu'ont les Pairs du Royaume de donner leur voix *par Procureur* , est manifestement contraire au bien de la Nation. Quelque attention que l'on ait à choisir ceux à qui l'on en confie la disposition , si l'on est sûr de leur probité ,

on

on ne peut pas toujours l'être de leurs lumières. N'arrive-t-il pas aux Personnes les plus honnêtes & les mieux intentionnées , de penser différemment sur les mêmes matières ? Celui qui est présent peut n'être pas touché des raisons qui auroient convaincu les Absens qu'il représente. Leurs voix dont il dispose , donnent la force de Loi à un Acte auquel ils auroient pû s'opposer de toutes leurs forces.

C'est par l'intérêt qu'à la Cour à maintenir ce Privilège des Grands , que toutes les tentatives des Communes pour l'abolir ont échoué. Il est d'autant plus aisé au Ministre de faire passer un Acte à la Chambre des Pairs , qu'il n'a pas même besoin de la présence de ceux qui lui sont affidés. Dans les Questions les plus importantes , le tiers des suffrages qui les décident est communément de Membres absens *. Les uns occupés de

* Dans les Discours prononcés à la Chambre des Communes , on trouve celui d'un de ses Membres qui prétend avoir été souvent embarrassé de sçavoir si celle des Pairs étoit assemblée. *Je demandai , dit-il , un jour à une douzaine de gens que je trouvai dans l'Anti-Chambre , si les Seigneurs étoient assemblés. Nous n'en sçavons rien. Sçavez-vous s'ils s'assembleront hier ? Non. Sçavez-vous quand ils s'assembleront ? Non. &c.*

leurs affaires particulières , les autres livrés à leurs plaisirs , apprennent par les nouvelles Publiques qu'ils ont donné leurs voix pour augmenter les impositions.

Quel abus dans un Corps si sagement établi , & combien les conséquences n'en peuvent - elles pas être funestes ! Lorsqu'il est question de faire des Loix d'où dépendent le bonheur & le salut du Peuple , les voix des absents devroient-elles être comptées ? Comment ceux qui par leur naissance ont le droit de veiller aux intérêts de leur Nation , ne rougissent-ils pas d'en confier le soin à d'autres ! Ne se rendent - ils pas indignes & du rang qu'ils occupent , & de l'autorité dont ils sont dépositaires , lorsqu'ils font de l'un & de l'autre un abus si dangereux ?

A Rome où l'on étoit plus attentif au bien Public , il falloit la présence d'un certain nombre de Sénateurs pour rendre les Décrets authentiques ; & l'on imposoit une amende pour ceux qui ne se trouvoient pas les jours marqués aux Assemblées.

Ce Privilège des Pairs est trop contraire au bien de la Nation, pour que ceux qui y sont véritablement attachés en profitent. Mais que peut leur présence, que peut leur éloquence contre le suffrage des absens ! Ceux-ci dans le sein de l'inaction, rendent inutiles les efforts des Citoyens les plus zélés.

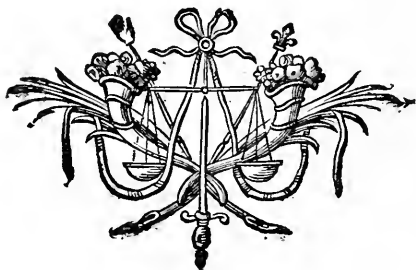
Les Membres de la Chambre des Communes mériteroient bien aussi quelques reproches : les Privilèges dont ils jouissent ne leur laissent aucune excuse pour s'absenter du Parlement. Cependant combien en est-il qui n'y paroissent presque jamais ? Peuvent-ils faire une plus grande insulte au Peuple qui leur a confié ses droits, que de s'amuser dans leurs Terres à faire la guerre aux Renards, tandis qu'on délibère à Londres si la Nation doit la déclarer à l'Espagne ?

Les Anglois devroient-ils être étonnés si quelquefois les Rois se déchargent sur leurs Ministres du pésant fardeau de leur autorité, lorsque ceux d'entre eux à qui les Loix confient la garde de leurs Privilèges, se reposent sur d'autres d'un soin qui, comme il fait

le plus grand de tous les avantages ;
devroit être le plus sacré de leurs de-
voirs ?

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ;

Votre très-humble , &c.



L E T T R E X X I I .

A Monsieur DE LA CHAUSSE'E.

De Londres , &c.

MONSIEUR,

SI vous vous étonnez qu'ici les Loix autorisent des Filles dissolues à se servir de toute sorte de voyes pour se faire épouser, vous ne serez peut-être pas moins surpris de quelques usages qui tendent également à favoriser le Mariage, & qui offrent pour y parvenir des moyens plus honnêtes, mais également inconnus parmi nous : ceux-ci sont pour de vertueuses Filles délaissées, & qui craignent de mourir dans le célibat ; ou pour de sages Veuves qui ne peuvent se consoler de la perte d'un premier Mari, que dans les bras d'un Second. On avoue ici ses sentimens plus hardiment qu'ailleurs sur toute sorte de matières ; la vraie modestie est une des vertus du Sexe en Angleterre ; mais il faut convenir aussi qu'il ne sçait ce que c'est que de pratiquer la fausse.

R iij

Une Femme a-t-elle envie d'épouser un jeune homme qu'elle n'est pas à portée de voir ? souvent sans autre détour elle lui en enverra faire la proposition , & la personne qui s'en fera chargée ne taira son nom qu'autant qu'elle le jugera à propos. Dans le fonds cet usage pourroit n'être pas aussi condamnable qu'il nous le paroît ; peut-être n'est-il que l'effet du bon sens qui distingue cette Nation-ci de toutes les autres. Du moins pourquoi ne seroit-il pas permis de faire pour un but aussi légitime que celui du Mariage , ce que de très - grandes Dames pratiquent parmi nous pour des vues qui ne sont pas tout-à-fait si honnêtes.

D'autres fois une Angloise aura pris du goût pour quelqu'un dans un endroit où elle n'aura pu le lui témoigner. Si c'est un inconnu , & qu'elle ne sçache où le retrouver , elle lui fera l'aveu de sa passion dans les Papiers publics , le peindra depuis les pieds jusqu'à la tête , pour qu'il puisse se reconnoître , lui rappellera le jour & le lieu où elle l'aura vu , & lui enseignera les moyens de la revoir si elle en a envie. Ces Papiers sont la chose du monde la plus commode. A-t-on besoin d'emprunter de l'argent ? a-t-on

des Chevaux à vendre? on en donne avis au Public par cette voye. Pour deux Schellings on y fait mettre tout ce qu'on veut: ils ne servent pas moins à la réussite d'un projet amoureux, qu'à faire retrouver une Tabatiere perdue. Voici un Article que j'ai lû dans un de ceux d'hier.

» Si le jeune homme qui ramassa le
 » Mouchoir d'une Dame à Saint Paul
 » Mardi dernier, & qui en a donné avis
 » dans le Papier de Mercredi suivant,
 » n'est point marié, & qu'il ait dans le
 » cœur les sentimens qu'elle croit avoir
 » lus dans ses yeux, il n'a qu'à donner
 » un état de ses Biens, & un inventaire
 » de sa personne & de ses qualités, avec
 » l'adresse du lieu où il fait son séjour ordinaire, la Dame qui a laissé tomber
 » le Mouchoir lui fournira les occasions
 » de le lui rapporter, & d'aspirer à de
 » plus grandes faveurs. «

Vous croyez peut-être que je badine, Monsieur, & que j'exerce ici mon imagination sur un sujet qui pourroit le permettre; mais si vous ne voulez pas m'en croire sur ma parole, j'ai le Papier entre les mains, & je vous l'enverrai. J'en ai conservé aussi un autre d'il y a trois

mois, où se trouve un avertissement bien plus singulier encore. Le voici mot pour mot.

» Ceci est pour donner avis à qui il ap-
» partiendra qu'une Veuve d'entre trente
» & quarante ans, dont la condition est
» honnête, & les biens assez considéra-
» bles, d'une constitution forte, quoique
» blonde, & pour la figure, du moins
» passable, veut dans le courant du mois
» rendre possesseur de sa personne & de
» ses biens, en qualité de vrai & légitime
» Mari, un homme en qui se trou-
» vent les qualités suivantes.

» Premièrement. On veut qu'il soit
» d'un âge mûr, c'est-à-dire, d'entre
» vingt & vingt-cinq ans.

» Secondement. Qu'il soit d'un bon
» tempérament, qui n'ait point été altéré
» par la débauche, & qui ne soit sujet
» ni aux vapeurs, ni à aucune autre af-
» fection mélancholique, ou maladie de
» la Ratte.

» Troisièmement. Qu'il soit de poil
» brun, & d'une taille moyenne; on a
» des raisons pour ne pas vouloir d'un
» homme trop grand, & l'on croit qu'il
» ne faut pas toujours se fier aux petits.
» Pour le visage on se contente qu'il ne

» soit pas difforme ; mais on ne veut
 » point absolument d'Adonis , parce
 » qu'on ne veut un Mari que pour soi.

» Quatrièmement. A l'égard des Biens
 » on ne lui en demande point , pourvû
 » qu'il ait toutes les autres qualités requi-
 » sés. On n'exige pas même qu'il ait
 » voyagé en France ; si d'ailleurs il a été
 » bien élevé, s'il est doux , complaisant ,
 » & sçait comme on doit vivre avec
 » les Femmes. Toutes choses égales ce-
 » pendant s'il s'en trouvoit quelqu'un
 » qui eût vécu deux ans à Paris , il au-
 » roit la préférence.

» Cinquièmement. On veut qu'il fasse
 » profession , du moins extérieurement
 » de la Religion dominante , de peur
 » qu'un Non-Conformiste , sous prétexte
 » de soumettre sa Femme à la sévérité
 » de l'Evangile , ne voulût l'asservir à
 » ses caprices , fixer l'heure & le tems
 » de sa toilette , réduire sa parure à ses
 » vêtemens , regler ses occupations ,
 » lui interdire les Spectacles , & la pri-
 » ver de tous les amusemens honnêtes &
 » permis.

» Ceux qui auront quelques préten-
 » tions , n'auront qu'à écrire leurs noms
 » & celui des personnes auprès desquelles

» on pourra s'informer de leurs qualités
 » dans un Billet cachetté & adressé sous
 » double enveloppe, à M. Tomp-son
 » Banquier *in Fleet Street*.

» NB. On avertit tout Ecclésiastique ;
 » quelque jeune & quelque prévenu de
 » sa figure qu'il puisse Etre, de ne pren-
 » dre pas cette peine. Ceux de cette Ro-
 » be sont exclus du concours, à cause
 » de la tristesse qu'ils répandent toujours
 » dans les Familles.

» On ne veut pas non plus d'aucune
 » personne sujette à fumer, attendu que
 » ceux qui ont contracté cette vilaine ha-
 » bitude, ou ne gardent point la Maison,
 » ou y attirent toujours mauvaise Com-
 » pagnie.»

Ne condamnons point les mœurs de
 nos Voisins. Si notre Police permettoit
 de donner de pareils avis au Public,
 combien de Femmes profiteroient vo-
 lontiers de cette voye ? Combien trou-
 veroit-on à Paris d'Ecrivains assez bas
 pour se faire les Entremetteurs de sem-
 blables Négociations ?

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXIII.

A Monsieur l'Abbé DU BOS.

De Londres , &c.

MONSIEUR,

VOUS nous avez donné un excellent Ouvrage sur la Poësie & sur la Peinture , où suivant le précepte d'Horace , vous les avez continuellement associées comme deux sœurs. J'en ai annoncé en ce Pays-ci la nouvelle Edition que vous nous préparez , & on l'y attend avec grande impatience. M. de Moyvre qui , comme vous sçavez , n'aime pas moins les beaux Arts que la Géométrie , vous en demande un Exemplaire , & me charge en même tems de vous faire ses complimens.

Il est vrai que la Peinture & la Poësie ont entr'elles beaucoup de ressemblance : elles ne me paroissent pourtant pas avoir la même origine. La Maxime tant de fois répétée , que le même génie qui produit les Poëtes forme les Peintres , n'est peut-être reçue , comme bien d'autres ,

que faute d'avoir été examinée. En général les Hommes aiment mieux croire les choses que de les approfondir.

Ici du moins cette Maxime est démentie par l'expérience. L'Angleterre a eû plusieurs Poètes célèbres. Il en est peu dans aucune Nation qu'on puisse comparer à Milton. M. Pope soutient avec dignité l'honneur des Muses Angloises ; cependant il ne s'est pas encore élevé un Peintre en Angleterre. La Peinture , la Sculpture , & tous les Arts qui dépendent du dessein , ou sont encore ici dans leur enfance , ou n'y sont pas encore connus.

Il est arrivé le contraire en d'autres Pays. Si l'Art enchanteur de la Poësie n'a pas été cultivé heureusement par les Flamands , l'Art non moins séduisant de la Peinture a fait parmi eux des progrès dont leurs Voisins ont été jaloux. Jusqu'où ne s'est pas élevé le génie heureux de Rubens ? Quel honneur n'a pas fait à sa Nation & à son siècle ce grand Homme , que l'on peut appeller le Raphaël de l'Ecole Flamande.

Ce même Rubens , le célèbre Wandick , & quelques autres Maîtres de réputation , ont peint en Angleterre , &

n'y ont pû former d'Elèves dignes d'eux. Les exemples n'ont servi qu'à faire faire des tentatives inutiles. Il y a déjà du tems que les Anglois enlèvent à l'Italie & à la France ce qu'ils y peuvent trouver de plus rare en Peinture. Dans le riche Cabinet de M. Walpole, j'ai vu à regret l'un des plus beaux Tableaux que le Pouffin ait peint, le *Frappement du Rocher*, que j'avois laiffé à Paris quand j'en suis parti. Il y a plusieurs autres Cabinets à Londres où les jeunes Gens pourroient se former le goût. Ceux qui se destinent à la Peinture, suivent l'exemple que nous leur donnons, & vont en Italie l'étudier d'après les grandes compositions des Raphaëls, des Jules Romains, & de tant d'autres grands Maîtres des différentes Ecoles. Enfin, vous le sçavez, Monsieur, les Gens de qualité en Angleterre pensent assez noblement des Arts pour ne se pas contenter de les honorer & de les récompenser, quelques-uns se font gloire de les cultiver eux-mêmes. Il est étonnant que la passion qu'ils témoignent à cet égard, soit si mal secondée par ceux qui trouveroient tant d'intérêt à la satisfaire. Mais c'est en vain que l'on transplante

ici le germe des Arts, il semble que le terrain n'y soit pas propre ; le même Soleil ne peut l'y féconder, ou pour peu qu'il y prenne racine, il y est bien-tôt étouffé par les productions du mauvais goût, la plante qui se multiplie le plus aisément dans tous les Pays.

Il est vrai que Paris a sur Londres l'avantage d'une Académie de Peinture. Louis XIV. à qui les beaux Arts doivent tant, a plus fait ; il en a fondé une seconde à Rome pour perfectionner les jeunes Elèves de notre Nation. Mais le Pouffin & le Sueur, les Peintres qui font le plus d'honneur à la France, ont précédé ces beaux établissemens. En quelque genre que ce soit, les Ecoles forment le génie, mais elles ne le donnent pas. Elles facilitent les progrès de l'esprit par la connoissance des parties mécaniques de l'Art. Pour atteindre à celles qui en constituent la perfection, il faut des dispositions naturelles. Les Ecoles de Peinture servent principalement à communiquer le goût du dessein aux Artistes de toutes les espèces, mais seules elles ne mettront pas un homme en état de remplacer un Le Moine ou un Puget. Je ne crains pas

de le dire , le plus habile Orfèvre de Londres n'est qu'un Ouvrier. Un Germain , un Meffonier sont tout autre chose , ce sont des Dessinateurs , ce sont des Sculpteurs , ce sont de Grands Hommes en leur genre.

Il faut pourtant avouer la vérité , les Anglois ont eu un Peintre , ou du moins ils se le persuadent ; car il est vrai qu'ils regardent comme tel ce *Sir James Thornhill* , qui a peint le Dome de Saint Paul , Green-Wich , & plusieurs autres grands morceaux que vous avez vûs. Cependant , tout connoisseur que vous êtes en Peinture , vous auriez , je pense , bien de la peine à décider , non pas quelle est la partie où le Peintre a excellé , mais quelle est celle où il est le moins défectueux.

Voilà , si je ne me trompe , le seul Anglois qui ait osé tenter de s'élever à ce genre de Peinture , qui demande un génie que la Nature lui avoit refusé ; tous les autres ont été obligés de se réduire au Portrait , & il est étonnant qu'en ce genre même il n'y en ait aucun que l'on puisse nommer. Aussi ont-ils toujours exercé cette profession si noble comme le métier le plus vil , pour de l'argent

uniquement , & fans le moindre fentiment de gloire. La foif de l'or rend les Hommes industrieux , celle de la réputation peut feule faire les grands Hommes.

Quant au *Chevalier Kneller* , que les Anglois ont adopté , & que vous avez pû voir à Londres ; quoiqu'ils lui ayent érigé un superbe Maufolée à l'Abbaye de Weftminfter , quoique M. Dryden l'ait fort célébré , & que M. Pope ait traduit pour lui en Vers Anglois la célèbre Epitaphe Latine de Raphaël * ; vous me blâmeriez , fi je reconnoiffois en cet Allemand un autre mérite que le difcernement qui lui a fait choifir l'Angleterre pour y exercer fon talent : c'eft le feul Pays où il pouvoit obtenir tant d'honneurs , ailleurs on ne lui eût pas même donné le nom de Peintre.

Si l'on en croit les Anglois , M. Ga-

* Living great Nature fear'd he might
out vie,

Her works ; and dying , fears herfelf may
die.

*Hic fitus eft Raphael , timuit quo fofpitem
vinci*

*Rerum magna parens , & moriente meri-
briel*

briel Cibber *, de qui sont les Bas-reliefs du Monument **, étoit un autre Praxitele ; mérite-t-il seulement d'être mis au rang des Sculpteurs les plus communs ? Ils ont aujourd'hui un certain Ryfbrack Flamand , dont ils sont aussi très - grand cas ; ils l'ont employé à plusieurs Monumens de grands Hommes , & il vient de finir le Buste de Milton : assurément il ne rend pas la vie aux morts. Et M. Cibber & M. Ryfbrack me paroissent aussi loin d'un Puget & d'un Bouchardon , que le Chevalier Kneller l'étoit lui-même d'un Raphaël.

Les Peintres de Portraits sont aujourd'hui plus communs & plus mauvais à Londres qu'ils ne l'ont jamais été. Depuis que M. Vanloo est ici , ils ont beau le décrier , personne ne se fait plus peindre que par lui. J'ai été chez les plus Célèbres d'entr'eux ; à quelque distance on prendroit volontiers une douzaine de leurs Portraits pour douze copies du même Original. Les uns ont la tête tournée

* Pere du Comedien d'aujourd'hui.

** C'est une Colonne d'ordre Toscan , & de deux cens pieds de hauteur , qui a été élevée pour conserver la mémoire du célèbre Embrassement de Londres de l'année 1666.

à gauche , les autres l'ont à droite ; c'est à peu près toute la différence qui s'y fasse sentir. Au surplus , si on en excepte le visage , on retrouve dans tous le même cou , les mêmes bras , la même carnation , la même attitude , & pour tout dire , on ne remarque dans ces prétendus Portraits pas plus de vie que de dessein. A proprement parler , ce ne sont pas des Peintres ; ils sçavent appliquer des Couleurs sur de la toile , mais ils ne sçavent pas l'animer. La Nature pour eux existe inutilement , ils ne la voyent pas ; ou s'ils la voyent , ils n'ont pas l'art de la rendre : ceux qui possèdent ce talent , comme un Rigaud & un La Tour , méritent seuls d'être honorés du nom de Peintres.

Dans la Peinture , comme dans la Poësie , il semble que les deux extrêmes soient le Sublime & le Burlesque. On pourroit dire en quelque façon que Callot est vis-à-vis de Raphaël , ce qu'est Scaron comparé à Virgile. Non-seulement le génie des Peintres Anglois s'est trouvé trop foible pour s'élever à la majesté du premier genre ; ils n'ont pas même été plus heureux quand ils ont voulu descendre dans toutes les bizarreries du second,

qui est cependant celui où ils se font le plus exercés. Ils ne réussissent pas mieux à rendre les écarts de l'imagination , qu'à copier les beautés de la Nature ; ce qui prouve toujours combien tout ce qui est du ressort du goût est étranger aux Habitans de cette Isle ; ces compositions mêmes , toutes extravagantes qu'elles peuvent paroître , en sont susceptibles. Les plaisanteries de leurs Tableaux sont comme celles de leurs Ecrits , froides , pesantes & outrées ; ce sont pour ainsi dire des plaisanteries Nationales , ils sont les seuls qu'elles fassent rire. Ces Estampes politiques , qui paroissent journellement contre le Ministère , sont toutes marquées à ce coin : on n'y trouve pas la moindre finesse , elles ne sont remarquables que par la grossièreté de la Satire. Ils ne laissent pas de tirer vanité de ce prétendu talent , & croient que c'est la faute des autres Nations si elles n'en sont pas affectées. L'inclination ridicule des Chinois à peindre le Grottesque , fait croire à la plupart des Européens qu'ils sont tous contrefaits. Les Anglois ont ce mauvais goût pour les *Charges*.

Pour réussir dans le Grottesque , de même que pour saisir le Gracieux , l'inven-

tion ne fuffit pas ; le grand Art eft de fçavoir s'arrêter , & nos Voifins qui ou-trent tout , ne connoiffent plus de bornes dans un genre qui leur permet de fe livrer à leur imagination. D'ailleurs , il eft sûr que les Anglois aimeroient moins cette efpece de Peinture en quelque façon ignoble , s'ils étoient auffi bleffés que nous des objets bas & dégoutans qui en font le fondement. Dans celle qui demande de la noblefté & de l'élévation , ils ont marqué une infuffifance , ou plutôt une impuiffance totale , dont l'unique caufe peut-être eft , qu'en effet ils ont en tout le fentiment moins fin & moins délicat que les Peuples des Pays Méridionaux. Ils respirent un air plus épais , & ils voyent plus rarement le Soleil , ç'en eft affez pour caufer une grande différence dans les Organes.

Au refte , ceux d'entr'eux qui ont le talent de peindre la Nature en Burlefque , l'anobliffent par l'ufage qu'ils en font , ils s'en fervent pour dégouter du Vice.

La Gallerie du Luxembourg de Rubens , les Batailles d'Alexandre de le Brun n'ont jamais eu autant de cours parmi nous qu'en ont actuellement en An-

gleterre certaines Estampes qu'on a gravées depuis peu d'après les Tableaux d'un Homme très-fécond en ce genre, mais qui est aussi mauvais Peintre que bon-Citoyen. Elles ont fait la fortune du Graveur qui les débite , & toute la Nation en a été infectée comme d'une des plus heureuses productions du Siècle. Je n'ai point vû de maisons bien réglées où l'on ne trouve ces Estampes morales , représentant en Grotesque la vie de l'Homme débauché dans tous les ridicules & dans toutes les disgraces que le Vice entraîne à sa suite , quelquefois même dans ces états dont la vérité , pour peu qu'elle soit rendue , fait horreur , & le génie Anglois n'épargne rien de ce qui peut l'inspirer. Ainsi , les Anciens pensoient que rien ne pouvoit donner tant d'éloignement pour l'intempérance , que le Spectacle même de celui qui s'y abandonne. Je crois réellement que de pareils Tableaux font plus d'impression sur un Peuple tel que celui-ci , qui se plaît aux Représentations fortes , que les réflexions les plus sensées , ou les discours les plus patétiques. Que dis-je ? C'est partout les Pays que les Hommes sont les mêmes ; quelque fin que l'on se propose,

il est plus sûr & plus aisé de faire impres-
sion sur les Sens, que de convaincre
l'esprit,

J'ai l'honneur d'être , M O N S I E U R ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE XXIV.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Londres , &c.

MONSIEUR,

JE vous ai parlé dans ma dernière Lettre d'un Homme très-singulier ; l'Angleterre en offre dans tous les genres. C'est le Pays où l'on trouve le plus d'exemples frappans de toutes sortes de Vices , & de toute espece de Vertus.

L'événement du jour me donnera lieu de vous dire deux mots d'un des plus grands Seigneurs de cette Cour , dont la Singularité, remarquable même en ce Pays-ci , paroîtroit dans le nôtre un prodige , & doit passer en tous lieux pour une Vertu. Cet Homme dont le caractère est si rare , c'est le Duc de D*** , qui joignant à l'éclat de la plus haute Naissance , de grands biens , & un patrimoine encore plus riche , les Vertus éminentes de ses Ancêtres , est néanmoins si simple dans ses manieres , si dé-

pourvu de tout faste, en un mot, si peu susceptible de vaine gloire, que les égards qui lui sont dûs, & les respects qu'il s'attire l'embarrassent également. Il les évite avec le même empressement que les autres les recherchent. La plupart de ceux à qui, pour l'ordre de la Société, l'on est convenu de donner le nom de Grands, regardent ces Hommages forcés comme le plus bel Apanage de leur Naissance. Ils ne sont si satisfaits de leur sort, que parce qu'ils songent qu'il est envié des autres. Ils n'aiment de leur élévation, que l'abaissement où elle tient ceux qui les environnent. Que l'amour-propre joue souvent de mauvais tours aux Hommes ! Cet Orgueil, que la plupart des Grands affectent, est une preuve de leur peu de mérite : ils ont toujours l'air d'être les premiers étonnés des honneurs dont ils sont revêtus, c'est reconnoître eux-mêmes en quelque façon combien ils s'en trouvent indignes. L'Homme vertueux ne s'abaisse ni ne s'élève, aussi fort contre la bonne que contre la mauvaise fortune ; il ne voit dans la Naissance que l'effet du hazard : il ne voit même dans ce que les autres appellent Vertu, que son devoir. Tel est
l'Anglois

l'Anglois dont je vous parle , il ne connoît des privilèges de son rang que le pouvoir d'être utile à sa Patrie , & ne sçait qu'il y a des Hommes au-dessous de lui , que par les moyens qu'il trouve de leur faire du bien. Moins il exige de respect , plus il en reçoit , plus on s'empresse à lui en rendre. Que les Hommes, qui font tant valoir leur prétendue Grandeur , sont réellement petits ! Que ceux qui , comme M. le Duc de D*** , se font un devoir de l'ignorer sont effectivement grands ! Il vient d'être nommé Vice-Roi d'Irlande. M. le Chevalier Walpole a dit à ce sujet : *Voilà le Duc de D*** bien embarrassé , il sera obligé d'avoir autour de lui une Cour , des Officiers , des Gardes : je crois qu'au milieu de tant de grandeur , il ne se trouvera pas trop à son aise.* Quel éloge pour le Vice-Roi que cette plaisanterie du Ministre !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble , &c.



LETTRE XXV.

AM. DE LA CHAUSSE'E.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS sçavez qu'une des choses dont les Anglois se piquent le plus c'est d'honorer les Sciences & les Arts; ils sont persuadés, comme tous les Peuples policés de l'Europe, que si les armes sont le soutien d'un Etat, les Lettres en sont l'ornement, & les Arts une de ses principales richesses. A cet égard, donnons-leur tous les éloges qu'ils méritent. Mais en rendant justice à leur façon de penser, je voudrois qu'on ne blâmât point la nôtre sans fondement. Ceux qui veulent nous envoyer à leur école, ne peuvent nier que sur ce point nous ne leur ayons les premiers donné l'exemple. Ne nous arrêtons ni aux louanges outrées qu'ils leur prodiguent, ni aux reproches peut-être aussi injustes qu'intéressés qu'ils nous font; comparons & voyons s'il y a en

Angleterre plus de récompenses pour les Gens de Lettres, ou s'ils y font plus honorés qu'en France.

Je ne parlerai pas des Universités ; c'est à peu près la même chose dans l'un & l'autre Pays ; & si dans celui-ci les places y font plus lucratives , c'est qu'il n'y en a que deux , & que nous en avons trente dans le nôtre.

A l'égard de ces Compagnies établies aujourd'hui par toute l'Europe pour faciliter les progrès des Sciences, il n'y a en Angleterre que la Société Royale de Londres , qui peut-être est trop nombreuse pour être bien composée , & pour laquelle le Gouvernement ne dépense rien. Je ne connios ici de Pension fondée pour aucun Homme de Lettres ; que celle dont jouit le *Poète Lauréat* : encore ne fait-elle que l'exposer à la satire & au mépris de tous ses Confreres, c'est la payer cher.

A Paris , nous avons trois Académies qui toutes concourent également à la gloire ou à l'utilité des Sciences. Nous en avons plusieurs autres établies dans nos différentes Provinces. On me mande de Dijon , qu'un Conseiller du Parlement de Bourgogne , vient par son

Testament d'en fonder une nouvelle dans une Ville qui se glorifie d'avoir donné la naissance à plusieurs Académiciens François , aux Bossuets , aux Bouhiers , aux La Monnoïes , aux Crébillons. La Capitale du Royaume a de plus l'avantage d'avoir une Académie de Peinture & de Sculpture , une d'Architecture & une de Chirurgie. L'Académie des Sciences & celle des Inscriptions ont chacune vingt pensions à donner. La libéralité du Roi y en distribue d'autres extraordinaires.

A ces différentes Académies , je vois des prix fondés pour la Poésie , pour l'Eloquence , pour les Mathématiques , pour l'Histoire & pour les beaux Arts. Louis XIV. qui n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit les porter à leur perfection , a établi à Rome même une École de Peinture & des récompenses pour ceux qui s'y distinguent. Les Prix que donne l'Académie des Sciences , ne contribuent pas moins à les faire fleurir par toute l'Europe , qu'à y répandre la gloire de la Nation Française. Les Sçavans du premier ordre se les disputent ; les Euliers , les Bernouëllis consacrent leurs veilles à les mériter. N'avouerez-vous pas , Monsieur , que s'il est vrai que les

Anglois aient plus d'amour que nous pour les Sciences, il est étonnant, & je répugnerois à le dire, si la vérité ne devoit faire passer par-dessus tout, il est étonnant, dis-je, qu'il n'y ait de Prix fondés chez eux que pour les Courses de Chevaux.

Je pourrois parler ici de la Bibliothèque du Roi : quoiqu'elle soit la plus riche Collection de Livres qu'il y ait en Europe, ce n'est pas ce qu'elle a de plus remarquable. Les Sçavans à qui la garde en est confiée, sont autant d'Hommes célèbres que la magnificence du Roi entretient pour en communiquer les trésors au Public, & encourage à les augmenter eux-mêmes par leurs Productions.

Plusieurs François vous diront qu'à Londres dans un seul Hiver, Farinelli a gagné des sommes immenses, & ils vous diront vrai. Mais toutes ces libéralités des Anglois ne sont que l'effet de leur ostentation, elles ne prouvent pas même leur goût pour la Musique Italienne. Du moins tandis qu'ils payent si cher ceux qui excellent dans un Art qui doit leur paroître frivole, on est surpris qu'un homme qui s'est rendu si recommandable dans la Science qui est chez eux le

plus en honneur , que M. de Moyvre , un des plus grands Mathématiciens de l'Europe , & qui est en Angleterre depuis cinquante ans , n'y ait pas eu la moindre récompense , lui qui , s'il fût resté en France , y jouiroit au moins d'une Pension de mille Ecus à l'Académie des Sciences.

Il est vrai que les Gens de Lettres retirent ici beaucoup plus de leurs Ouvrages qu'en France. Tel Livre qu'un Libraire de Paris payera cent Ecus en produira deux mille à Londres par la voie des Souscriptions. C'est un piège que les Ecrivains intéressés ont imaginé de tendre à la vanité des hommes , pour les forcer à la libéralité : Au prix de deux ou de quatre Guinées on est inscrit sur la Liste des Protecteurs des Lettres & de tel Sçavant en particulier. Ainsi les Auteurs qui ne regardent leur Profession que comme un Art mercénaire , ont raison de donner en cela la préférence aux Anglois. Mais ceux qui ont la même élévation de sentimens que vous , en penseront bien différemment

On parle beaucoup à Paris de l'avantage que les Ecrivains Anglois retirent de ces Souscriptions ; mais on ignore l'a-

viliffement qui en rejailloit fur eux. Autant elles flattent l'amour-propre des Grands qui fe diftinguent par leurs libéralités , autant elles mortifient celui de l'Auteur qu'elles reçoit , à moins qu'il n'ait le malheur d'avoir les fentimens bas. Il eft obligé d'aller de porte en porte préfenter fa Lifte , ou , ce qui eft prefque égal , il faut qu'une jolie Femme mette pour lui à contribution toute la Cour , ou les Chefs d'une Faction ceux de leur parti. Les Ennemis de M. Walpole ont tous été taxés pour le Poëme de Leonidas. Quoi de plus humiliant que de faire foi-même une pareille Quête ! & ne l'eft-il prefque autant de la devoir à un autre !

Il en eft de même des Représentations Théâtrales. Elles ne produifent qu'autant qu'on a des Femmes à la mode qui veulent bien diftribuer des Billets & recevoir des Guinées. En France , un Auteur donne fon Ouvrage au Public , & celui qui en eft curieux l'achette. On joue fa Pièce , & y va qui veut. En un mot , on n'eft obligé à aucune baffeffe qui puiſſe déshonorer la Profefſion des Lettres.

Tout ce que nous prouvent ces nom-

breufes Listes de Soufcripteurs qu'on nous fait tant valoir , c'est que les gens riches vendent ici la protection qu'on croit qu'ils donnent aux Sçavans. Celui qui , à la tête d'un Ouvrage , se fait inscrire pour une douzaine d'Exemplaires , fait parade de sa prétendue libéralité , & l'Auteur qu'elle humilie , semble en la publiant la recevoir comme une aumône. Quoi qu'il en soit les Anglois ont eux-mêmes reconnu l'abus des Soufcriptions. La multiplicité & l'avidité des Ecrivains médiocres , ont sinon épuisé , du moins tellement fatigué la générosité de ceux qui aiment les Sciences , qu'ils sont convenus de ne plus soufcrire pour aucun Ouvrage. C'est un avis qu'il est bon de donner à ceux de nos Auteurs qui ayant leur Porte-feuille plein , feroient tentés de faire le voyage d'outre-mer.

Comme aucun intérêt ne peut me faire déguiser la vérité , je ne dois pas passer sous silence ce qui fait le plus d'honneur aux Anglois , c'est d'avoir élevé quelques Hommes de Lettres aux premières Places du Ministère. M. Addison a été Secrétaire d'Etat, M. Pryor a été Ambassadeur en France. D'autres , comme M. Locke , ont été comblés de richesses. M.

Newton étoit Directeur des Monnoyes. Je foudraiterois que la même chose se pratiquât parmi nous ; mais il faut être de bonne foi , s'il n'y a pas de Gens de Lettres en France qui fassent une pareille fortune , il y en a beaucoup plus de pensionnés par l'Etat. On trouve à leur tête celui de vos Confreres , qui , aussi célèbre par les agrémens de son esprit, que par l'étendue de ses connoissances , a le premier tiré la Philosophie du Cabinet pour l'introduire dans le monde , & qu'à juste titre on pourroit appeller l'Homme de la Nation. Ce grand Physicien pour qui la Nature n'a point de secrets , & qui nous fait admirer la sagesse du Créateur jusques dans le moindre insecte , ne jouit-il pas d'une récompense distinguée , & qui fait également honneur & à son mérite & au Souverain de qui il la tient.

Je trouve encore une différence entre la France & l'Angleterre à l'égard des Gens de Lettres , c'est qu'ici un plus grand nombre d'entre eux parviennent aux dignités de l'Eglise. Le Docteur Potter , homme très-sçavant dans les Antiquités , est aujourd'hui Archevêque de Cantorbery. Le Clergé & les Lettres y gagneroient également , si l'on suivoit

en France un pareil exemple. Disons tout néanmoins, si l'on donne ici tant d'Evêchés à de simples Docteurs d'Universités, c'est qu'il ne s'y trouve pas de Gens de Condition pour les demander. Pensez-vous que le Frere d'un Duc ne l'emportât pas sur l'homme qui sçauroit le mieux le Grec de toute l'Angleterre? Mais le devouement du Clergé à la Cour le rend ici odieux à une grande partie de la Nation, & les différentes Sectes qui y sont tolérées ont jetté un tel mépris sur les Chefs de l'Eglise dominante, que la Noblesse dédaigne absolument d'en posséder les honneurs.

J'ai vû parmi nous quelques gens d'esprit prétendre que du moins pour l'intérêt de ceux qui travaillent, il n'est pas mal de se plaindre & de faire croire que les Sciences sont ailleurs mieux récompensées. Ainsi les Politiques d'Angleterre soutiennent que de quelque façon que la Cour se conduise, il est toujours bon de crier contre celui qui Gouverne, pour le retenir s'il a de mauvaises intentions, & pour l'empêcher d'en changer s'il en a de bonnes. Je ne sçais cependant si l'on ne rendroit pas ceux de qui dépendent les Graces plus favorables aux Muses, en

louant l'accueil que plusieurs d'entr'eux leur font. Sans aiguïser les traits de la satire, on peut faire sentir à ceux qui ont le pouvoir en main, combien il est de l'intérêt de l'Etat & du leur de protéger les Lettres. Je ne pense pas que ce soit une bonne voie de se concilier ceux dont on a besoin que de commencer par s'en faire craindre.

Les Arts peuvent-ils sans ingratitude ne pas reconnoître ce qu'ils doivent aux soins du Ministre qui est aujourd'hui leur Protecteur, & qui les a tirés de la langueur où ils commençoient à tomber en France ? Peut-on sans injustice refuser les Eloges qui sont dûs à celui qui se montre également zélé & pour l'intérêt & l'honneur de la Nation, & pour la gloire & l'utilité des Sciences ? Ces Académiciens dont les uns sous le Ciel brûlant de Quito & les autres sur les glaces de Torno mesurent un degré de la Terre, témoignent à toute l'Europe & apprendront à la Postérité quelle affection ce Ministre porte aux Sciences, & quelle protection le Roi leur accorde. Quelque intérêt que les Anglois prennent à la Figure de la Terre, que vraisemblablement Newton a bien connue le premier,

quelque avantage que la Navigation puisse retirer des expériences que ces Sçavans font actuellement aux deux extrémités du Globe , je doute que le Gouvernement Anglois eût jamais fait cette dépense vraiment Royale & magnifique, pour en découvrir la véritable forme.

Les Gens de Lettres qui se plaignent tant de ce que le Ministère ne fait rien pour eux , ne sont pas toujours ceux qui travaillent le plus utilement pour l'Etat. Moins ils méritent d'ordinaire , plus ils se font valoir. Ce qu'il y a de sûr , c'est que quels qu'ils soient , de pareilles plaintes ne font que les rendre méprisables. Elles décèlent leurs vûes basses & mercénaires. Sans parler de tant de Sçavans dont elles déshonorent la mémoire , j'ai regret qu'on puisse faire ce reproche à M. Des Houlières. Ce défaut est presque une Maladie Epidémique dans la République des Lettres. La plûpart des Auteurs se font plaint de l'injustice de leur Siècle , & dans le fonds toutes ces invectives qu'ils se permettent & contre la Fortune & contre leurs Contemporains , ne sont qu'un éloge adroit de leur mérite , dont leur amour-propre leur exagère l'utilité. On est surpris de voir que ceux

que le Dieu des Richesses a regardés le plus favorablement , se mêlent au Chœur des mécontents : quelques-uns au sein de l'abondance murmurent & contre les caprices du fort , & contre l'injustice du tems. Bayle a raison de dire , qu'assez souvent ces sortes de Plaintes sont plus une marque de l'ingratitude des Auteurs envers leur Siècle , qu'un témoignage de l'ingratitude du Siècle envers ces Auteurs.

Quel Poète dans aucune Nation a jamais été plus considéré que le grand Corneille ne l'a été parmi nous ! De son tems le Théâtre de la Comédie étoit garni de Chaïses au lieu de Bancs ; il y avoit sa place marquée , qu'aucun par respect pour lui n'osoit occuper : lorsqu'il arrivoit on lui rendoit les mêmes honneurs qu'aux Princes du Sang ; toute l'Assemblée se levoit pour lui. Sommes - nous donc si barbares , parce que nous croyons que le mérite Littéraire ne suffit pas pour admettre un homme au Conseil d'Etat ? Les Grands parmi lesquels vous vivez , Monsieur , prouvent bien qu'il n'y a point de Pays où les Talens soient plus honorés qu'en France , quand ils sont accompagnés des Mœurs. Mais que sont

dans la Société les agrémens de l'esprit où manquent les qualités du cœur ! Les Hommes en tout sont aussi injustes qu'inconséquens : ils veulent la fin & ne veulent pas les moyens. Combien de ceux qui sont faits pour aspirer à la considération , ne prennent pas toujours pour y arriver , les seules voies qui y conduisent , les voies honnêtes ! Remontons à la source de la plûpart de ces Déclamations & de ces Plaintes générales , nous les trouverons presque toujours fondées sur des mécontentemens particuliers : Souvent les Gens de Lettres ne se rendent pas assez respectables , & c'est alors qu'ils se plaignent le plus de n'être pas assez respectés.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.



LETTRE XXVI.

*A Monsieur DE BUFFONS.*De Newark dans le Comté
de Nottingham, &c.

MONSIEUR,

AU sein de la France vous vivez comme on vit en Angleterre; les amusemens de la Ville cessent de vous toucher, dès que vous pouvez goûter ceux de la Campagne. Qu'il est agréable pour vous qui l'aimez, que le genre d'étude auquel vous vous êtes appliqué, vous y appelle de bonne heure! Autant il est dangereux de faire son occupation de ses plaisirs, autant il est heureux de pouvoir faire son plaisir de ses occupations. Je me doutois bien que je ne passerois pas ce mois-ci sans recevoir une Lettre datée de Montbard; voici la saison où l'on doit dire: heureux ceux qui habitent les Campagnes!

Il y a deux mille ans que les Poètes regrettent l'Age d'Or, & j'en suis étonné; à mon avis il n'est point passé; il

regne & regnera toujours à la Campagne : vous l'avez sûrement retrouvé à celle où vous êtes. Depuis un mois que je suis ici sur les bords du Trent , je goûte toutes les douceurs de cette vie paisible qui faisoit le bonheur de nos premiers Peres. L'Age de Fer ne se fait sentir que dans les Villes , parce qu'elles sont le centre de la Médifance , de l'Envie , de l'Ambition , & de la Perfidie. A la Campagne on les ignore , à moins qu'on ne les y apporte. Mais combien de gens y sont suivis du cortége de tous ces vices ! Ils y vivent comme à la Ville , occupés des mêmes soins , enivrés des mêmes folies , ou dévorés des mêmes passions. Ceux-là ne connoîtront jamais les jours heureux du Siècle d'Or. L'Age de Fer les suivra par-tout.

A l'égard de la Campagne d'Angleterre dont vous voulez que je vous donne quelque idée en attendant que vous en veniez juger par vous-même , je vous répons d'avance de la satisfaction que vous aurez un jour à voir ce Pays-ci ; tout contribue à le rendre aussi agréable que fertile , & la qualité du Climat , & l'industrie des Habitans. Après avoir vu l'Italie , vous ne trouverez rien dans les
Edifices

Edifices de Londres qui puisse vous satisfaire. Cette Ville n'est réellement étonnante que par sa grandeur. Au contraire il suffit d'avoir des yeux pour être ici frappé de la beauté de la Campagne , du soin avec lequel la Terre est cultivée , de la richesse des Pâturages , des nombreux Troupeaux dont ils sont couverts, de l'air d'abondance & de propreté qui régné dans les moindres Villages. Ceux qui ne regardent pas l'Angleterre comme un Pays très-fertile , sont en effet dans l'erreur. Les Anglois retirent tous les ans plusieurs millions du superflu de leurs bleds.

On a de la peine à se persuader parmi nous que les froids violens soient ici plus rares qu'en France , cependant il est vrai que les brouillards dont cette Isle est communément couverte , la défendent également & des chaleurs & des gelées excessives. Ces vapeurs épaisses sont peut-être aussi bienfaisantes pour la terre , que nuisibles à la santé des Habitans. Une preuve qu'elles rendent ce climat-ci plus modéré que le nôtre , c'est qu'on élève ici en pleine terre différens Arbres qu'en France on ne peut conserver que dans des Serres. La plupart de

ceux de la Virginie réussissent très-bien aux environs de Londres. A Montbard vous êtes obligé de les mettre à l'abri pendant l'Hiver.

La Campagne ici me paroît toujours riante , parce que je la vois toujours verte ; à la vérité elle n'est pas aussi variée qu'elle l'est en France. On ne voit en Angleterre , excepté dans quelques Provinces , ni vastes Plaines , ni hautes Montagnes. Rien n'y étonne les regards, mais tout les satisfait. Ce ne sont de tous côtés que des Collines dont la pente est aussi douce que l'aspect en est agréable. Si les Forêts qui couvroient autrefois ce Pays-ci ont presque entièrement disparu , les petits Bois dont ces Collines sont couronnées , & les hayes dont les Prés & les Champs sont partout environnés , font peut-être plus de plaisir à la vue , & font une preuve & de la richesse du terrain , & de l'industrie de ceux qui le cultivent. Le vaste Pays qu'on découvre du haut de Richemont , a moins l'air d'une Campagne que d'un Jardin immense. Il offre en quelque sorte aux yeux une image du Paradis Terrestre.

Ce qui contribue le plus ici à la beau-

té de la Campagne , c'est le grand nombre de Parcs & de Maisons riantes dont elle est meublée. La Seine orgueilleuse étale sur ses bords des Edifices magnifiques , des Palais superbes ; la Tamise moins vaine , quoique du moins aussi riche , ne présente à vos regards que des Maisons simples & jolies , mais en si grand nombre & avec une telle variété , qu'elle forme de toutes parts les aspects les plus agréables.

Enfin il paroît que la Verdre est plus belle ici qu'en France , si nous en exceptons la Normandie , qui ressemble en tout si fort à l'Angleterre. Le Parc S. James a offert à mes yeux une couleur que je ne connoissois pas. C'est dommage que l'on doive cet agrément à un défaut , c'est - à - dire , à l'humidité du terrain. Le tout bien examiné , chaque Climat a ses avantages , & chaque avantage entraîne ses inconvéniens. Consolons-nous d'habiter un Pays , à la vérité moins verd , mais beaucoup plus sec , & par conséquent plus sain.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.

L E T T R E X X V I I .

*A Monsieur H * * * .*

De Newark dans le Comté de
Nottingham , &c.

M O N S I E U R ,

VOUS portez un nom célèbre , & quoique vous ne suiviez pas la route de ceux qui l'ont fait connoître , vous ne vous rendrez pas moins illustre. Vos talens feront également honneur à votre Patrie ; s'ils sont différens des leurs , vous ressemblez du moins à ces vertueux Citoyens par l'usage que vous en faites. Vous avez puisé dans votre Famille cet esprit d'utilité publique qui se propose en tout l'avantage de la Société. Comme eux vous n'avez en vue que le bien du Genre Humain. L'esprit a ses maladies ainsi que le corps. Les hommes qui ont besoin de Médecins de l'une & de l'autre espèce , ont également honoré Homere & Hyppocrate. Ceux qui ont rendu votre Nom fameux , se sont

appliqués à connoître & à guérir les maladies où le corps est exposé par sa nature & par l'intempérance de nos appétits. Vous travaillez à détruire les Foibleffes , les Préjugés , les Erreurs , les Passions , & les vices de toute espece qui sont les vraies maladies de l'esprit. Il se trouve encore vrai que par un autre chemin vous arrivez au même but : Vous prévenez en rendant l'homme plus sage , le mal Physique dont ils enseignent les remèdes. Les Leçons de la Morale ne sont pas moins utiles à notre conservation que celles de la Médecine. La Tempérance est le meilleur Préservatif de la Santé.

Parmi les Maladies il en est une que je crois plus de votre ressort que de celui des Médecins ordinaires ; vous vous doutez bien que je veux parler des Vapeurs : du moins c'est un mal dont les effets sont aussi équivoques que la cause. Vous sçavez , Monsieur , combien elles sont communes en ce Pays-ci ; elles y passent même pour contagieuses ; cependant jusqu'ici j'ai eu le bonheur de les braver avec impunité : ce n'est pas que j'aye aucun secret particulier pour m'en garantir , je vous l'avoue de bonne foi , ce

qui m'empêche de les craindre , c'est que je n'y crois pas.

Je ne prétens en aucune façon nier qu'il n'y ait des Vapeurs réelles , mais elles sont rares parmi les hommes. Je ne veux pas non plus parler de celles qui sont affectées aux Femmes , & qui sont l'effet de leur constitution particulière. Si l'air même que nous respirons peut influer sur notre tempérament , il n'est pas moins vrai qu'en plusieurs cas nous allons chercher bien loin la cause d'un mal dont le principe est au-dedans de nous-mêmes. Nous nous plaignons lorsque nous devrions nous accuser.

Les Vapeurs dont je veux parler , sont celles qu'on ne doit regarder peut-être que comme la marque d'une imagination déréglée : je soupçonne que beaucoup de ceux qui s'en plaignent sont moins malades du corps que de l'esprit ; & qu'en général elles affectent plus la tête que l'estomac ou le genre nerveux.

Dans la plupart des hommes les Vapeurs ne sont autre chose qu'un Ennui violent ; & l'Ennui est , je l'avoue , la plus cruelle de toutes les maladies. L'Esprit & le Corps agissent mutuellement & nécessairement l'un sur l'autre. En ce

ſens les Vaporeux ont raifon de ſe plaindre : il n'eſt gueres d'Etres plus malheureux. Mais ils ne veulent pas avouer qu'ils ſ'ennuyent, de peur de déceler un vice dans leur eſprit, ou un déréglement dans leurs appétits. Par la maladie qu'ils affectent, ils ſurprennent notre pitié, & l'aveu de la vérité ne feroit qu'humilier leur amour-propre. On tire une forte de vanité de ſes malheurs, mais on a toujours une honte ſecrete de ſes défauts. Du moins on aime mieux paroître malade que fou ; & dans la plûpart des Vapeurs il pourroit bien entrer un grain de folie. C'étoit l'opinion de M. Chirac. Ce grand Médecin auffi incapable de flatter la manie d'un homme, que de prendre un travers de l'eſprit pour une maladie du corps, ſe trouva un jour preſſé par un Vaporeux de cette eſpece, qui depuis long-tems lui demandoit un remède pour ce mal prétendu. M. Chirac pouſſé à bout, lui répondit avec une dureté qui tenoit de ſon caractère, que le ſeul remede qu'il eût à lui conſeiller, étoit d'aller aſſaſſiner quelqu'un ſur le grand chemin, & de prendre enſuite la Poſte pour ſortir du Royaume ſi bon lui ſembloit. Celui qui faiſoit monter à

cheval un autre prétendu Vaporeux , & l'envoyoit à trois lieues de Paris boire de petites bouteilles d'eau de la Seine qu'il lui déguisoit avec soin , & qu'il lui faisoit passer pour une eau merveilleuse contre cette maladie , ne le traitoit-il pas comme on traite les Enfans qu'on ne peut guérir sans les tromper sur la nature des Remedes qu'on leur donne.

Ici tout me confirme dans mon opinion. Les gens d'un appétit modéré qui jouissent de tout sans trop s'attacher à rien , & les Sots qui ont le don heureux d'ennuyer les autres sans s'ennuyer eux-mêmes , ne sont pas sujets aux Vapeurs. Au contraire les Gens d'esprit , & les tempéramens vifs pour se livrer avec trop d'ardeur aux plaisirs de quelque espèce qu'ils soient , s'usent bientôt le sentiment ; & s'ils n'ont pas quelque goût simple pour remplir les vuides de leur vie , ils tombent insensiblement dans un ennui qui les consume. Voilà ce qu'en France on appelle des Vapeurs , voilà ce qu'on appelle ici le *Spleen* , maladie qui fait que tant d'Anglois abandonnent leur Isle. Il est à remarquer qu'ici même ni le Laboureur , ni l'Artisan n'y sont sujets ; on n'est tourmenté
des

des Vapeurs que dans le sein de l'oïveté & des richesses ; & c'est ce qui en fait mieux connoître la véritable cause. C'est pour cela que M. Locke , dans son *Traité de l'Education des Enfans* , regardant l'exercice considéré purement en lui-même comme nécessaire à la santé , est d'avis qu'on fasse apprendre à un Gentilhomme un Métier : *J'entens*, dit-il, *un Métier Mécanique , qui ait besoin du travail de la main*. Charlemagne , par esprit de sagesse , vouloit qu'on pratiquât la même chose à l'égard de ses Enfans.

Cette Maladie si peu connue & de ceux qui y sont sujets , & des Médecins qu'ils consultent , n'est autre chose qu'une inactivité d'ame. Ainsi que les remèdes mettent les humeurs du corps en mouvement , le changement d'occupation donne des secousses à l'ame qui la tirent de cet engourdissement. Quand on n'a pas assez de puissance chez soi pour se procurer ces secousses , il faut chercher ailleurs de quoi les exciter. Dans cet état de langueur on a besoin qu'une force étrangère supplée à notre foiblesse , & nous fasse agir pour ainsi dire malgré nous-mêmes. L'Ame com-

me le Corps a sa résistance au changement qu'on pourroit appeller aussi de même que dans la matiere , force d'Inertie. C'est-là la cause dominante des Vapeurs , & l'obstacle le plus difficile à vaincre pour les guérir. Tous les hommes tendent à la paresse , & la paresse des Philosophes est de ne faire que des choses de leur goût. De là si le sentiment vient à s'éteindre , il y a tout à craindre qu'on ne tombe par degré dans l'inaction.

M. le Chevalier Temple dans ses Observations sur la Hollande , remarque que ceux qui voyagent dans ce Pays se plaignent d'y ressentir des Vapeurs , sans que ceux qui l'habitent y soient sujets. *Cette Maladie , dit-il , est trop raffinée pour ce Pays , & ses Habitans qui se portent bien lorsqu'ils ne se portent point mal , & sont tranquilles lorsque rien ne les trouble.* Montagne a de même fait sentir de combien le sort de ceux qui travaillent à la terre , est souvent plus heureux que celui des autres hommes. *Le Laboureur , dit-il , n'a du mal que lorsqu'il l'a. Lorsque les maux nous faillent , la Science nous prête les siens.* Les Vapeurs sont plus communes en Angleterre qu'ailleurs , parce que

c'est le Pays où il y a le plus de gens qui s'inquiètent & qui s'ennuient , parce que c'est le Pays où on se livre de meilleure heure & avec plus d'empportement à toute sorte d'excès.

Outre la cause générale de cette Maladie , il y en a aussi plusieurs particulières. Contracter un Mariage ridicule , perdre des sommes considérables au jeu , se ruiner en Bâtimens , manquer une Charge , parmi nous être disgracié à la Cour , ici voir prospérer le Ministre : voilà ce qui cause aussi très-souvent des affections mélancholiques. Tout Paris a été témoin de la folie d'un homme , qui né avec assez peu de bien , fit une fortune immense pendant le Système , & ne put se consoler à la fin d'être réduit à cinquante mille livres de rente. Il en eut la jaunisse pendant deux ans *. L'homme le plus sujet aux Vapeurs que j'aye connu , n'en avoit de violents accès que

* L'Auteur de la Vie d'Epictète rapporte qu'un homme tout éploré , se jeta un jour aux pieds d'Epaphroditus son Maître , qui étoit Capitaine des Gardes de Néron , se plaignant avec une douleur extrême de sa mauvaise fortune , qui l'avoit réduit pour tout bien , à cent cinquante mille écus. *Je m'étonne en vérité* , répondit Epaphroditus , *comment vous avez pu avoir la patience d'être si long-tems sans en parler.*

lorsqu'il se trouvoit sans argent. Selon qu'il en avoit plus ou moins, elles augmentoient ou diminuoient, de sorte que sa bourse étoit le Thermomètre infailible de sa maladie. La veille de l'attaque la plus vive qu'il ait eue, il avoit perdu deux cens Louis au Pharaon.

Comme les Vapeurs sont ici plus communes qu'en France, il y a apparence qu'elles y sont aussi plus anciennes. Vous sçavez que parmi nous elles n'ont été connues que vers le commencement du dernier Siècle. Le Vaffor dans son Histoire de Louis XIII. dit que si-tôt que le Roi crut en être attaqué, certains Courtisans efféminés, & quelques beaux Esprits de Cercle & de Ruelle, les mirent à la mode. Des Maladies à la mode ! sans doute, & dans quelle extravagance la manie du bel air ne fait-elle pas donner la plûpart des hommes ! Il faut pourtant que les progrès de ce mal n'aient pas été d'abord bien rapides. Le Commentateur de Despréaux, dans ses Notes sur la huitième Satire, nous assure que du tems que cette Piece fut composée on ne connoissoit de Vapeurs qu'aux Femmes, & que les Hommes ne s'étoient pas avisés d'être encore attra-

qués de cette Maladie ; ce qui prouve que vers le milieu du Siècle elle n'étoit pas bien commune. Vous voyez combien elle l'est devenue depuis , il n'y en a pas de plus répandue à Paris : tous les états , tous les rangs en sont infectés. Du Courtisan elles ont gagné jusqu'au Bourgeois , & du bel Esprit jusqu'au Libraire. Elles commencent même à se répandre dans les Capitales de Province où les Intendans les ont portées.

Cette Maladie s'appelle la Maladie des Gens d'esprit ; c'en est assez pour que je ne sois pas surpris de ses progrès dans un Siècle où tout le monde s'en pique ; ils eussent été bien différens si elle se fût appelée la Maladie des Esprits déréglés. Du moins il est vrai qu'en Angleterre comme en France , ceux qui ont des Vapeurs ou qui croient en avoir , se font honneur d'y être sujets. Ils voudroient nous les faire envisager comme une espèce de tribut qu'ils payent à la nature pour un don qu'elle ne fait qu'à ses favoris. Monsieur , me dit un jour un Vaporeux qui vouloit me convertir sur cet article , vous ne croyez pas aux Vapeurs , parce que vous n'y comprenez rien ; Hyppocrate n'y comprenoit pas

plus que vous, & ne laissoit pas d'y croire, il dit qu'il y a dans cette Maladie quelque chose de Divin *Θεῖον τι*. Ce Malade imaginaire tenoit ces deux mots Grecs d'un Médecin, qui, pour mieux l'entretenir dans sa manie, s'étoit plû à flatter ainsi son amour propre. Aussi les eût-il volontiers, à l'exemple de l'Avare, fait graver en lettres d'or sur sa cheminée. Et comment en effet ne se pas glorifier d'une Maladie qui a quelque chose de Divin ! Tout badinage à part, à Londres comme à Paris on en tire vanité. On fait plus ici, on l'affiche, pour ainsi dire. Quand je n'aurois d'autre marque pour reconnoître un Vaporeux, du moins à l'odorat je ne m'y tromperois pas. *L'Assa Fœtida* passe en Angleterre pour être un remède aux Vapeurs, & peut-être n'en est-il que l'enseigne. Quoi qu'il en soit, ceux qui se croient attaqués de ce mal en font ici grand usage ; les uns en prennent en poudre, au lieu de Tabac, d'autres en portent dans des sachets sur l'Estomac, comme j'ai vû en France, quelques gens simples & crédules, portent les petits sachets contre l'Apoplexie. Quiconque veut avoir l'honneur de passer pour Vaporeux, doit s'accou-

tumer à cette infection. J'ai remarqué que les Dames sont celles qui en font le plus d'usage , & qui s'y font le plus aisément.

La plûpart des gens à Vapeurs, de même que celui que Moliere a peint dans son Malade Imaginaire , se fâchent quand on ne veut pas ajouter foi à leur Maladie. J'en ai vû un se mettre en une aussi grande fureur , quand on lui disoit qu'il avoit l'air de se bien porter , que si on lui eût dit qu'il avoit l'air d'un mal-honnête Homme. Malheureusement ceux qui sont ainsi affectés , ne trouvent que trop des Médecins Charlatans qui sont intéressés à entretenir leur erreur , & qui aiment moins de vrais Malades qui meurent ou qui guérissent , que des Malades d'imagination qui vivent long-tems , & qui ne guérissent jamais. *Ils les font , dit Montagne , saigner , purger & médeciner pour des maux qu'ils ne sentent qu'en leurs discours.* Moliere qui a peint tous ces Caractères d'après la nature , a été quelquefois obligé de les charger pour qu'ils fissent plus d'effet au Théâtre : il n'en est pas de même de son Malade Imaginaire ; j'en connois de plus Ridicules.

Au reste , de même que l'Auteur de cette Pièce n'y attaque pas les vrais Médecins dont il reconnoît le mérite , je ne prétens pas non plus , je vous le répète , parler ici de quelques Vaporeux véritables & involontaires que je fais profession de plaindre , mais du grand nombre de ceux qui se rendent tels par le dérèglement de leur esprit. Je n'attaque que les Malades d'imagination , que la raison pourroit guérir s'ils vouloient essayer de ses remèdes , & je les plains encore bien plus que je ne les condamne. Soit que les douleurs du corps altèrent la paix de l'esprit , soit que les troubles de l'esprit dérangent la constitution du corps , on souffre , & quelle qu'en soit la cause , on est malheureux. Que l'esprit est un don funeste , lorsqu'au lieu de tempérer les amertumes de la vie , il ne sert qu'à en empoisonner les douceurs ! Aussi foibles à de certains égards qu'aveugles à d'autres , si d'un côté nous craignons tout comme mortels , de l'autre nous souhaitons tout comme si nous ne devions jamais mourir.

Les caprices & les desirs immodérés des Hommes leur font sans cesse trouver des épines , où ils ne devroient cueillir

que des roses. En se livrant trop au plaisir, on se prépare des regrets certains ; le moindre risque que l'on court, est d'y devenir insensible, & dès-lors on ne vit plus, on ne fait que languir. Au contraire, se contenter de l'état où le sort nous a fait naître, remplir de son mieux les devoirs de la Société, jouir des différens plaisirs & en éviter les excès, s'armer de prudence contre les malheurs qui peuvent arriver, s'en consoler quand on n'a pû les prévenir, recourir pour les oublier aux distractions & à l'exercice; voilà les vrais moyens de prévenir ou de guérir les Vapeurs. Si dans cette Maladie les principales douleurs du corps ne viennent que des affections de l'esprit, travailler à la guérison de l'esprit, c'est couper le mal dans sa racine. L'Homme seroit heureux, s'il connoissoit le prix de sa raison, elle est un remède à tout. Je pense néanmoins assez bien de l'humanité pour croire qu'un jour la raison prendra le dessus de cette Maladie, & que dans quelque Siècle il n'en fera question que comme d'un Ridicule, que la Mode avoit rendu contagieux.

Au surplus, les Vapeurs des Anglois diffèrent de celles des François,

en ce qu'ici les accès en font plus ou moins violens selon les vents qui regnent. L'Automne, & les tems fombres & couverts y font très-dangereux pour ceux qui ont l'imagination tant soit peu tournée à la Mélancholie. Un Gazetier rapportant la mort de plusieurs Anglois qui s'étoient tués eux-mêmes, remarqua plaisamment que la chose étoit d'autant plus extraordinaire, que la saison de se tuer en Angleterre n'étoit pas encore arrivée. Soit foiblesse, soit courage, il n'est que trop vrai que l'Ennui porte plusieurs Anglois à se donner la mort. Sénèque le mettoit au rang des Causes qui la rendent quelquefois désirable : *Songez, dit-il, depuis combien de tems vous faites la même chose* *. Un Gentilhomme que j'ai connu s'est tué, pour n'avoir pas la peine de s'habiller & de se déshabiller tous les jours. S'il y a tant d'Anglois qui prennent une résolution si funeste, c'est peut-être en partie la faute du Gouvernement. Cette espece de férocité est en honneur parmi eux; on per-

* *Cogita quam diu jam idem facias. Cibus, somnus, libido, per hunc circulum curritur. Mori velle non tantum & fortis aut miser sed & fastidiosus potest.*

met à des Ecrivains dangereux de la louer comme une Vertu Nationale. C'est ainsi que le Préjugé confond les Vertus & les Vices , & que l'on regarde comme une marque de courage , ce qui ne peut être qu'un témoignage de folie. Des Peuples que nous appellons Barbares, en cela plus sages , ne permettent pas que celui qui s'est tué lui-même sorte par la porte de sa Maison : ils font une brèche à la muraille , & l'enterrent sans aucune Cérémonie. Si la Religion élève envain sa voix , la Politique devrait employer toutes ses ressources pour prévenir de pareils attentats. Vantons moins la Politesse de nos Mœurs Européennes : en Morale , les Sauvages sont souvent nos Maîtres.

L'importance de la matière m'a fait prendre un ton plus sérieux que je ne l'eusse voulu ; les Vapeurs en demandent un autre , & j'y reviens. En général on se plaint beaucoup ici de l'influence des Vents , & l'on n'y aime point du tout le Vent d'Est. Si l'on a des visites à faire, il n'est pas mal de consulter auparavant la Girouette , puisqu'elle gouverne ici tant de têtes, faute de quoi l'on risque

d'être mal reçu. Cette précaution est encore plus nécessaire, si l'on veut obtenir quelques graces des Grands ou des Ministres. Un jour un Homme avoit un Emploi à demander, le Ministre avoit été puissamment sollicité en sa faveur, l'Homme en question part de chez lui par le Vent du monde le plus favorable. Le Vent vint à changer en chemin, & emporta toutes ses espérances.

Vous qui aimez toutes les choses de ce Pays-ci, vous ne serez peut-être pas fâché que je joigne à cette Lettre une Plaifanterie qui y a quelque rapport, & que l'on attribue à un des Hommes d'Angleterre qui a le plus d'esprit.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



Catholicon aureum, Basilicum ;

ou

LE ROYAL SPECIFIQUE D'OR.

» CE Remede est si connu dans
 » toutes les Cours de l'Europe , & si
 » estimé par les Seigneurs & la Noblesse
 » de ce Royaume pour ses vertus mira-
 » culeuses dans toutes les Maladies Hy-
 » pocondriaques & Hiftériques , qu'il
 » est regardé avec raison comme la Mé-
 » decine Universelle ; car il guérit in-
 » failliblement toute espece de *Spleen* ,
 » de Vapeurs , de Mélancholie , &c.
 » quelque invétéré que soit le mal , & de
 » quelque cause qu'il puisse procéder ;
 » soit qu'il vienne de mauvaise fanté ,
 » d'indigestion , d'humeurs âcres & bi-
 » lieuses , ou d'une disposition d'esprit
 » sombre & mélancholique , ou enfin de
 » malheurs arrivés , les uns par des ac-
 » cidens qu'on ne pouvoit prévoir , les
 » autres par le jeu , le luxe , & la dissipa-
 » tion : Dans tous ces cas , ce Remede
 » miraculeux procure au Patient un sou-
 » lagement sûr & prompt , en rectifiant

» les fucs , purifiant le fang , & facilitant
» la digeftion , de façon que l'efprit plon-
» gé auparavant dans de triftes réflexions ,
» & tourmenté par des craintes & des
» frayeurs continuelles , fe livre à l'inf-
» tant à des idées entièrement oppofées
» qui renouvellent toute l'Oeconomie
» animale , réjouiffent le cœur , échauf-
» fent l'imagination , procurent des fon-
» ges agréables , & entretiennent le cours
» des efprits animaux dans une vivacité
» toujours égale : En un mot , il guérit
» toutes Perfonnes , comme par une ef-
» pece d'enchantement , de ces embarras
» d'efprit qui occasionnent une façon de
» penfer trifte & mélancholique , & les
» remet dans un état de féréntité , de bon-
» ne humeur & de gayeté. Il eft très-
» agréable au palais , & on le peut pren-
» dre fans que le plus intime de fes Amis ,
» fans même que les Perfonnes avec qui
» l'on partage & fa Table & fon Lit ,
» puiffent s'en appercevoir. Le Docteur
» *Robert King* , qui en a eu le Privilège
» exclusif , eft le feul qui le distribue en
» fa Maifon rue *Piccadilly* , vis-à-vis
» celle d'*Arlington* , où on peut l'aller
» confulter fur ces Maladies tous les ma-
» tins depuis huit heures jufqu'à Midi ,

» & non à d'autres heures, à moins que
» ce ne soit pour des cas fort extraor-
» dinaires.

« NB. Ceux qui auront recours au
» Docteur au lieu susdit, pourront rece-
» voir de plus amples instructions sur les
» vertus de ce Remede, & sur le grand
» nombre de Cures qu'il a faites, avec
» les noms & les adresses des Personnes
» qui sont prêtes à en rendre témoigna-
» ge.



L E T T R E X X V I I I .

*A Monsieur le Marquis Du T**.*

De Northampton , &c.

M O N S I E U R ,

Q U O I q u e j ' a i e d é j a v é c u p l u s d e h u i t m o i s à L o n d r e s , l a f u m é e & l e s b r o u i l l a r d s n e m ' o n t p a s e n c o r e p e r m i s d e v o i r c e t t e V i l l e . J ' y r e t o u r n e e x p r è s p o u r f a t i s f a i r e m a c u r i o s i t é , & j e p r o f i t e r a i d e l a b e l l e S a i s o n p o u r e n v i s i t e r e x a c t e m e n t l e s e n v i r o n s . V o i c i l e t e m s d e f a i r e u n e p a r e i l l e t o u r n é e ; l a C a m p a g n e e s t r i a n t e , & l a V e r d u r e e s t d a n s t o u t e s a b e a u t é .

V o u s a i m e z q u e j e v o u s f a s s e p a r t d e t o u t c e q u i a r a p p o r t a u x M œ u r s d e c e t t e N a t i o n , v o u s v o u s p l a i s e z à l e s c o m b i n e r a v e c s e s L o i x , & à j u g e r p a r d e s f a i t s p a r t i c u l i e r s d e l ' i n f l u e n c e d u G o u v e r n e m e n t P o l i t i q u e s u r l e s d i f f é r e n s O r d r e s d e l ' E t a t . C e q u i m ' a r r i v e a u j o u r d ' h u i p o u r r a d o n n e r m a t i è r e à v o s r é f l e x i o n s .

Je suis dans une des Villes d'Angleterre,
où

où il y a les meilleures Auberges, & je me trouve logé dans une des plus mauvaises de la Province, & cela parce que j'ai rencontré en chemin un Pair du Royaume qui alloit, ainsi que moi, à Londres, & qu'il a voulu que nous fissions le reste de la route ensemble, ce à quoi j'ai consenti sans peine, ne me doutant pas que je payerois si cher l'honneur de sa Compagnie.

Ici chaque Parti a ses Auberges affiées; & si un Membre du Parlement est contre la Cour, il faut qu'il aille aux Auberges de son Parti, autrement tout seroit perdu: ou l'on croiroit qu'il a tourné Casaque, ou on la lui tourneroit. En ce Pays-ci, & dans toutes sortes d'Etats, les Enfans succent avec le lait l'esprit de Faction. A peine sçavent-ils parler, qu'on leur apprend les termes de *Corruption* & d'*Opposition*, par où l'on désigne aujourd'hui les différens Partis auxquels on donnoit il n'y a pas longtemps les noms odieux de Wigs & de Torys.

Mon Convive cependant s'est mieux tiré d'affaire que moi; ne trouvant pas le Vin bon, il a eu recours à la Biere; & la Poularde étant trop dure, il s'en est

vengé sur le Pouding , qui ne l'étoit pas. Mais moi qui ne suis pas fait à cet aliment grossier, & qui ne bois que peu de Biere ; moi qui ne suis ni pour le Parti de la Corruption , ni dans celui de l'Opposition , ni Wig , ni Torys , *qu'allois-je faire dans cette maudite Galere ?*

Ce n'est pas tout , & j'ai vu le moment où j'ai cru que la haine de notre Hôte pour le Ministre lui donneroit le Privilège de se mettre à Table avec nous. Il a fallu du moins boire au même Pot avec lui à sa santé , & à celle de tous ceux qui dans la Ville de Northampton sont ennemis de M. Walpole , de qui je n'ai pas le moindre sujet de me plaindre , & Amis de notre Aubergiste , dont , comme vous voyez , je n'ai pas sujet de me louer. Il a fallu , qui pis est , écouter les raisonnemens de ce zélé Partisan de l'*Opposition*. Mon Convive a eu la politesse de l'entretenir tant qu'a duré le Souper ; car ce n'est pas l'Hôte qui faisoit la Cour à Mylord , c'est Mylord qui la faisoit à l'Hôte. Celui-ci s'est plaint avec chaleur de la Corruption du Ministère , & de la Moleste du Parlement. Mylord a fait ce qu'il a pu pour excuser auprès de notre Hôte Politique la con-

duite de ceux de son Parti , & pour lui persuader qu'on faisoit tout ce qu'il étoit possible de faire dans les conjonctures présentes. L'Aubergiste n'a pas voulu entendre raison. *Non , Mylord , a-t-il répondu d'un ton emporté , on ne le fait pas ; si j'étois , comme vous , Membre du Parlement , on en chasseroit tous les Gens en place , & l'on casseroit la Milice , ou , sur mon honneur , je mettrois le feu aux quatre coins de la Ville de Londres.*

Sur cela , il nous a souhaité le bon soir encore tout en colere. Après qu'il a été retiré : Monsieur , m'a dit mon Convive , il ne faut pas que tout ceci vous étonne. En ce Pays-ci nous sommes obligés de ménager tout le monde pour conserver notre crédit dans une Province. Cet Homme tel que vous le voyez , est un un Homme riche ; tout grossier & tout brutal qu'il est , il passe pour honnête Homme , & il est écouté ; & dans une Ville comme celle-ci , il est de plus d'importance que vous ne vous l'imaginez : sa voix aux Elections entraîne toujours celle de tous ses Voisins.

Au reste , ce n'est pas seulement en route que ces Messieurs sont exposés à payer leur zèle pour leur Parti. Dans leur

Maison de Campagne ils souffrent à tout instant de cette espece de Tyrannie. Ceux qui aspirent à quelque considération, & qui ne veulent pas faire leur cour au Roi, sont obligés de la faire au Peuple. Un Membre du Parlement, par exemple, qui est dans *l'Opposition*, est obligé de se pourvoir de toutes les Provisions dont il a besoin auprès des Marchands de son Parti, fussent-ils les plus mal fournis; si ses gens venoient à acheter une livre de Sucre chez un Epicier qui tient pour le Ministre, leur Maître seroit regardé comme un Faux-Frere, & il perdrait tout son Crédit. C'est un point capital, & il faut que les Maîtres veillent de près leurs Domestiques pour les empêcher de commettre un pareil crime. De-là cependant il arrive que votre Marchand abuse du Privilége exclusif, vous vend les plus mauvaises Marchandises, & toujours au prix le plus cher.

Je connois un Homme fort riche, qui, pour conserver son Crédit dans une petite Ville de son voisinage, a été long-tems obligé de se faire estropier par un Cordonnier qui faisoit beaucoup de bruit aux Elections, mais qui chauffoit fort mal ceux à

qui il vendoit sa Voix. Ce Cordonnier étoit ennemi de la Cour & de la Haute-Eglise, & d'une fidélité à son Parti à toute épreuve. Le Gentilhomme se lassant d'être mal chaussé, fut obligé pour le ménager de recourir à un expédient, ce fut de continuer à prendre de lui des Souliers, qu'il faisoit porter à ses Valets, & d'en faire faire d'autres en secret pour son usage par un Cordonnier du Parti de la Cour.

Il est vrai, Monsieur, que voilà des choses qui n'arrivent pas chez nous, & de ces Originaux que nous ne connoissons pas. Mais ces inconvéniens entraînent des avantages essentiels dont nous sommes privés; seulement il est sûr qu'en France nous nous chaussons à notre fantaisie, & que quand nous sommes en route, nous sommes maîtres de choisir les Auberges où l'on fait la meilleure chère.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



L E T T R E X X I X .

A Monsieur DE LA CHAUSSE'E ,

De Londres , &c.

M O N S I E U R ,

JE voudrois, dit M. Adifon dans une de ses Feuilles , que pour l'honneur de l'Angleterre , le Parlement donnât un Acte, qui défendit l'*Exportation* des Sots. Comme je n'ai pas moins à cœur celui de ma Patrie, j'ai regret qu'une pareille Loi n'ait pas lieu parmi nous ; je n'entens pas seulement parler de ces hommes simples qui ont besoin d'acheter le vent pour voyager sur Mer , & qui prennent les Chats pour des Diables familiers*. Il est des Sots de tant d'especes différentes ! La plus méprisable de toutes néanmoins , & malheureusement la plus commune parmi nous , est l'espece de ceux dont la confiance égale la sottise. On aime beaucoup à voir ici un François

* Voyage des Pays Septentrionaux , par le sieur de la Martiniere.

de ce caractère ; moins on l'estime , plus on le cherche ; on se plaît à trouver dans le Particulier de quoi justifier le mépris qu'on a pour le Général , & celui qui a la stupidité d'être flatté de cet accueil , ne s'apperçoit pas qu'il est aussi déshonorant pour lui qu'insultant pour sa Nation. Il faut l'avouer , nos Petits - Maîtres sont bien extravagans. L'Auteur que je viens de citer , donne ailleurs l'Anatomie d'un de ces Etres singuliers : il prétend que le Petit-Maître est le seul individu de notre espece , dans la tête duquel on ne trouve point de Cerveau. Celui de nos jours n'a , ce me semble , jamais été mieux peint que dans le *Fat Puni*. J'ai lû avec grand plaisir cette petite Comédie ; j'y ai reconnu le véritable Portrait de ces Hommes frivoles , aussi enviés des Sots , que méprisés des gens sensés , & qui ne réussissent qu'auprès des Femmes qui leur ressemblent. Voici une Lettre écrite depuis peu à Mylord C * * *. où on ne les épargne pas. C'est une leçon qui sûrement leur paroîtroit désagréable , & dont cependant ils auroient grand besoin. Les meilleurs remèdes sont dans le cas , il faut leur passer leur amertume en faveur de leur salubrité. La censure que vous

allez lire n'est peut-être pas moins juste qu'elle est aigre , & je vous demande à vous , qui connoissez si bien nos Mœurs , si en effet elles n'ont pas de quoi scandaliser un honnête Anglois , qui fait consister la véritable Politesse à n'offenser personne , & qui n'admet pour Regle de sçavoir vivre , que celle de remplir ses devoirs.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.

*LETTRE de M**. à Mylord C**.*

Paris ce , &c.

M Y L O R D ,

» JE ne sçais ce que les François pen-
 » sent de moi , ni ce que vous en allez
 » dire vous-même , mais je vous avoue
 » que le séjour de Paris commence à me
 » peser , & que je n'y puis plus tenir.
 » Les Mœurs & la façon de penser de
 » ce Pays-ci me sont insupportables. Je
 » ne puis m'accoutumer à de l'esprit dont
 » le

» le bon sens n'est pas la base , ni me
 » satisfaire de qualités aimables où man-
 » quent les essentielles. Est-ce là cette
 » Nation éclairée & polie que nous pre-
 » nons aujourd'hui pour modelle ? Le
 » Ciel nous préserve , Mylord , de ja-
 » mais lui ressembler.

» Vainement j'étudie à la Cour cette
 » Politesse que l'on nous vante tant ; la
 » simplicité, ou si vous le voulez , la gros-
 » siereté de mon caractère s'y refuse. Je
 » perdrois trop à changer de manieres.
 » Quoique les usages François nous ga-
 » gnent , & que nos Mœurs se corrom-
 » pent de plus en plus , je pense encore
 » comme nos Peres : il vaut mieux con-
 » server des défauts que de les échanger
 » contre des vices. Cette hauteur & cette
 » espece de férocité dont on nous accu-
 » se , entraînent moins d'inconvéniens
 » dans le commerce de la vie que la four-
 » berie & la fausseté , qui prennent ici des
 » dehors si aimables. Votre Politesse
 » Française n'est qu'une fausse modestie ,
 » qu'un orgueil déguisé , en un mot qu'un
 » Masque embarrassant , que l'on ne
 » prend qu'à dessein de se tromper les
 » uns les autres. S'il n'est pas de l'honnê-
 » te-Homme d'en imposer , il n'est pas

» de l'Homme raisonnable de souffrir
» qu'on lui en impose.

» En France , auprès de l'homme en
» place , le Courtifan plus bas en effet
» qu'il n'est poli , paroît ignorer ce qu'il
» se doit à lui-même. Auprès de tout
» autre , il est tellement rempli de lui-
» même, qu'à peine se doute-t-il qu'il y ait
» des hommes à qui il doit quelque chose.
» L'attention qu'il met à ne vous pas faire
» sentir une supériorité qu'il s'attribue &
» qu'il n'a pas, est précisément ce qu'il ap-
» pelle Politesse. Et vous voulez que je
» lui sçache gré de ce qui n'est que l'effet
» de l'orgueil le plus présomptueux !

» C'est ici le Pays de l'esprit , à la
» bonne heure ; tous les François en ont ;
» je le veux croire : il faut bien que cela
» soit , puisqu'ils l'ont persuadé aux au-
» tres Nations. Si quelque chose a jamais
» ressemblé à la Maladie Epidémique des
» Abdérites , c'est celle de l'Esprit que
» tous les François ont aujourd'hui. Hom-
» mes , Femmes , chez eux tout s'en
» pique : leurs Livres ne sont qu'esprit ;
» leur conversation n'est qu'esprit , & à
» cet égard comme à tous les autres ,
» c'est la Cour qui donne le ton. Mais
» que ce ton me paroît extraordinaire ,

» & qu'il est révoltant pour le bon sens
 » Anglois ! Aussi chez les François , ce
 » ne sont pas les gens raisonnables qui le
 » donnent. Ce qui distingue ce Pays-ci
 » des autres , n'est peut-être pas de ce
 » qu'il y a plus ou moins de gens sensés ,
 » mais de ce que, quel qu'en soit le nom-
 » bre , on les y compte pour rien. Les
 » Femmes qui donnent ici le ton , le re-
 » çoivent elles-mêmes des jeunes gens ,
 » & la plûpart sont d'une ignorance
 » qui devrait faire rougir des hommes
 » assez heureux pour être nés au-dessus
 » des autres. L'esprit qui n'est pas cul-
 » tivé, ne produit guères que des travers
 » ou des ridicules.

» Je ne sçais ce qu'est devenue cet-
 » te galanterie qui regnoit autrefois
 » parmi les François , elle semble avoir
 » passé avec le goût des Cyrus & des
 » Clélies. Celle d'aujourd'hui est du ton
 » de leurs Romans Modernes , c'est
 » celui du libertinage qui ne prend pas
 » même la peine de se déguiser. Chez
 » ce Peuple inconstant & léger , les
 » Mœurs même sont soumises au caprice
 » de la Mode. Il y a déjà long-tems
 » qu'il n'étoit plus permis ici qu'aux Bour-
 » geois d'aimer leurs Femmes. Les Re-

» gles du bel air font devenues plus féve-
 » res ; elles ne permettent pas même au-
 » jourd'hui d'aimer sa Maîtresse. Un
 » Homme à Bonnes-fortunes se croiroit
 » perdu de réputation , s'il pensoit qu'on
 » pût le soupçonner d'une pareille foi-
 » bleffe. Il en est qui poussent le scrupule
 » si loin , que de peur de donner prise sur
 » eux , ils font écrire leurs Billets doux
 » par leurs Valets de Chambre. Ce se-
 » roit un travers pour un homme de la
 » Cour , si une Femme du Marais pou-
 » voit montrer une de ses Lettres. Ils
 » ont pros crit les soins & les complai-
 » sances , comme des usages du vieux
 » tems , en un mot , c'est l'amour même
 » qui leur paroît ridicule , & déjà dans la
 » Langue qui se parle aujourd'hui , le
 » mot d'amour ne donne plus l'idée d'u-
 » ne Passion , il ne signifie à la lettre
 » qu'une intrigue.

» Autrefois il étoit de la Galanterie ,
 » de porter la livrée de la Beauté à qui
 » l'on adressoit ses hommages , & on le
 » pouvoit sans la déshonorer , puisqu'en
 » effet on ne se disoit que son Esclave.
 » Aujourd'hui , par une indiscretion où
 » les deux Sexes ont une part égale ,
 » plusieurs Petits-Maîtres annoncent la

» Femme qui les honore de ses faveurs
 » par la sorte de Poudre dont ils font ufa-
 » ge ; il se trouve des gens qui prétendent
 » pouvoir connoître les nouvelles intri-
 » gues de ces Messieurs à l'espece d'odeur
 » dont ils sont parfumés. Telle Femme
 » est, dit-on, connue pour aimer la poudre
 » de Chypre, telle autre ne peut souffrir
 » que la poudre à la Maréchale. Celle-
 » ci donne la préférence à l'ambre. Un
 » Petit-Maître du Bel air variant ainsi
 » chaque jour de parfum, publie tout à
 » la fois & l'inconstance de ses goûts, &
 » la rapidité de ses conquêtes.

» Ces lieux devenus si à la mode sous
 » le nom de Petites-Maisons, & que l'on
 » croiroit les aziles du Mystere, sont au
 » contraire destinés à l'éclat & au dés-
 » honneur des Femmes. On les a souvent
 » par vanité plutôt que par besoin. Un
 » peu de contrainte est peut-être né-
 » cessaire à l'amour : du moins un excès
 » de liberté le fait dégénérer en liberti-
 » nage, & tel est l'effet des Petites-Mai-
 » sons. Une Femme ne peut s'y rendre
 » sans faire d'elle-même un aveu que l'on
 » devroit toujours lui arracher. D'ailleurs
 » à combien d'indiscretions ne l'expose
 » pas le Petit-Maître qui l'y fait venir ?

» S'il admet un Musicien à sa table, c'est
 » moins pour l'agrément qu'il y peut ré-
 » pandre par le charme de sa voix, que
 » pour avoir un témoin de son bonheur
 » qui le puisse divulguer.

» Les François nous reprochent de ne
 » pas faire assez de cas des Femmes, par-
 » ce que nous vivons moins familière-
 » ment avec elles : je ne sçais si leur ma-
 » niere d'y vivre n'est pas plus mépri-
 » sante pour le Sexe. Chez nous, une
 » Femme ne se croiroit pas aimée si elle
 » n'étoit respectée. Les Françaises ne
 » me paroissent pas si scrupuleuses. Com-
 » ment ont-elles pû s'accoutumer aux airs
 » avantageux des Petits-Maîtres de la
 » Cour qui rougiroient d'acheter leur
 » défaite, & qui ne cherchent à triom-
 » pher d'elles que pour en tirer vanité,
 » & déshonorer l'Autel où ils ont sacrifié?

» Il est vrai qu'il est dans un autre état
 » des mortels plus complaisans, qui se
 » laissent attacher en Esclaves à leur Char,
 » & à qui elles font payer par beaucoup
 » de soumissions & de respects l'objet des
 » dédains du Courtisan. Les restes d'un
 » Duc content toujours cher à un Hom-
 » me de Robe.

» Le titre d'Homme à bonnes fortunes

» est tout ce qui tente & tout ce que
 » cherchent les Petits-Mâîtres d'aujour-
 » d'hui. Souvent même la réputation d'en
 » avoir leur suffit. L'ombre leur tient lieu
 » de la réalité. Ils se trouvent heureux
 » pourvû qu'ils puissent le paroître ; &
 » pour y réussir , ils jouent quelquefois
 » les Comédies les plus ridicules.

» L'un fait atteler ses chevaux pour un
 » prétendu rendez-vous mystérieux , &
 » une heure après rentre à l'Hôtel à
 » pied par la porte de derriere , rega-
 » gne son appartement par l'escalier dé-
 » robé , & mange tranquillement un
 » Poulet à son petit couvert , tandis que
 » son Equipage scandalise tout le quar-
 » tier, au coin d'une rue où demeure une
 » Beauté à la mode. Un autre va souper
 » seul à sa petite Maison , & y fait tirer
 » des fusées, pour annoncer à ses voisins
 » un bonheur dont il ne jouit pas.

» Un de ces Messieurs m'a avoué de
 » bonne foi , qu'il avoit dû d'abord sa
 » réputation à de pareilles supercheries ,
 » mais qu'ensuite sa réputation si artiste-
 » ment établie , lui avoit valu la con-
 » quête de plusieurs Femmes. Il ne s'en
 » tenoit pas comme les premiers , à l'om-
 » bre du bonheur ; c'étoit un système

» Philosophique & raisonné de Galante-
» rie , qu'il s'étoit fait d'après la con-
» noissance des Femmes & de sa Nation.
» Il sçavoit qu'en ce Pays-ci on est tout
» ce qu'on veut être. Il suffit de se dire
» Homme d'esprit pour être cru tel ; on
» n'a qu'à parler des choses de goût , on
» passe pour en avoir ; & pour peu qu'on
» soit fat & impudent , on devient Hom-
» me à bonnes fortunes. Celui-ci ayant
» eu l'adresse de persuader au Public qu'il
» avoit eu telle ou telle Femme qui ne
» le connoissoient pas , en eut bien-tôt
» plusieurs autres , qui sans cela ne l'euf-
» sent jamais connu. Tout l'art consiste
» à en gagner deux ou trois des plus re-
» nommées ; les autres se présentent d'el-
» les-mêmes. Leur amour-propre s'y
» trouve intéressé. Suivant les Regles de
» la Galanterie moderne , une Femme ,
» quelque mérite qu'elle ait , fera plutôt
» des avances , que de manquer d'atta-
» cher à son Char , du moins pour huit
» jours , celui que les autres ont mis à la
» mode. Parmi les Hommes c'est la mê-
» me chose , qu'une Femme soit belle
» ou laide , il n'importe ; il suffit que M.
» le Duc un tel l'ait eue , pour que tous les
» jeunes gens qui entrent dans le monde

» lui adressent leurs vœux. Voilà au juste
 » comme les choses se passent , & le ton
 » dont on en parle. Communément on
 » vit ici avec les Femmes sans s'y atta-
 » cher , ou , ce qui est encore pis , on s'y
 » attache sans les estimer.

» Aujourd'hui en France , les Fem-
 » mes croient qu'il est de leur honneur
 » d'être Galantes ; elles en font si con-
 » vaincues , qu'elles veulent du moins le
 » paroître lorsqu'elles ne le sont pas ;
 » car il en est à qui il faut rendre cette
 » justice , & qui n'ont des Amans que
 » pour l'intérêt de leur beauté. Le soin
 » de leur réputation les obligeoit autre-
 » fois à tenir leurs intrigues secrètes , le
 » même motif les engage aujourd'hui à
 » rechercher l'éclat. C'est pour cela
 » qu'aux Promenades & aux Spectacles ,
 » elles affectent de se montrer avec celui
 » qui veut bien se tenir pour honoré de
 » leurs faveurs. Ce sont les hommes qui
 » commencent à marquer sur cela quel-
 » que délicatesse.

» Les Femmes en France se font tel-
 » lement mises au-dessus de tous les pré-
 » jugés , qu'on ne se fait plus le moin-
 » dre scrupule dans le monde d'accueillir
 » le libertinage , pour peu qu'il puisse

» se couvrir du voile du Talent : celles
» qui professent un état qui les affranchit
» du joug des bienféances , sont admi-
» ses par-tout à ces conditions. Parmi
» les Femmes , les unes s'autorisent de
» la présence de celles-ci pour achever
» de rompre toutes les barrières de la Pu-
» deur ; les autres sages en effet , mais en-
» traînées par l'exemple , regardent com-
» me innocens des amusemens dont elles
» ne voyent pas le danger , & qui sup-
» posent néanmoins une dépravation gé-
» nérale des Mœurs. Les Femmes Ga-
» lantes de ce Pays-ci se piquent de Phi-
» losophie , & il faut avouer qu'elles la
» poussent fort loin : malheureusement
» comme elles donnent le ton aux autres,
» elles sont enfin parvenues à mettre à
» la mode leur licence aussi-bien que leurs
» habillemens & leurs coëffures. Qu'est-il
» arrivé en France de ce commerce si
» libre des deux Sexes ? un échange des
» vices qui les dégrade également l'un &
» l'autre. Les Hommes ont aujourd'hui
» toute la mollesse des Femmes , les
» Femmes ont pris l'insolence des Hom-
» mes.

» Telles sont, Mylord , ces Mœurs
» douces & polies , peut-être moins

» que corrompues , que vous regrettez
» en Angleterre. Je serois bien fâché d'a-
» voir amené ici mon Epouse , comme
» vous me l'aviez conseillé. Quelque
» idée que j'aie de sa vertu & de son ca-
» ractère , le Sexe est foible , & le mau-
» vais exemple est toujours contagieux.
» Je compte me rendre à Londres dans le
» mois prochain, & je retourne avec joie
» dans un Pays où le bon air & le bel
» usage n'obligent pas un Homme de
» quitter une Femme , qui n'a souvent
» d'autre défaut que celui d'être la sienne,
» pour vivre avec une autre qui peut n'a-
» voir d'autre mérite que d'avoir été
» celle de tout le monde.

» Je suis , MY LORD , &c.



L E T T R E X X X .

*A Monsieur l'Abbé S A L L I E R ,
Garde de la Bibliothèque du Roy ,
de l'Académie Française , & de
celle des Inscriptions & Belles-
Lettres.*

De Londres , &c.

M O N S I E U R ,

A Londres , comme à Paris , on dispute tous les jours laquelle des deux Villes est la plus peuplée *. J'ai lû une Comédie Angloise , qui n'a d'autre objet que l'examen de cette grande question. On travaille à présent à une Histoire de Londres en plusieurs Volumes in-folio , qui l'éclaircira peut-être : Je vous envoie les premières feuilles qui viennent de paroître. La chaleur avec

* Sir William Petty , dans son *Arithmétique Politique* , prétend que Londres est plus grand que Paris & Rouen mis ensemble. On a coutume d'y compter un million d'ames. La Ville de Londres paye au moins un septième de toutes les dépenses du Gouvernement.

uëll e on se dispute de part & d'autre ce frivole avantage , est quelque chose d'assez ridicule aux yeux d'un Philosophe , comme si en effet un Homme étoit plus ou moins estimable de ce qu'il est né dans une Ville plus ou moins grande. Mais communément les Hommes sont si petits par eux-mêmes , que pour être quelque chose , ils tirent parti de tout ce qui les environne. Saumaïse né en Bourgogne dans le Village dont il a pris le nom , fut à peine connu , qu'il prétendit être de Semur ; devenu plus célèbre , il voulut absolument être de la Capitale de la Province. A bien des égards , certains Sçavans ne sont pas moins petits que les autres Hommes. De pareilles foiblesses ne sont pas faites pour quelqu'un qui a l'esprit aussi Philosophique que vous : vous sçavez que le bon Sens & la Sottise sont de tous les Pays. La Société humaine n'est qu'un mélange de Vertus & de Vices. Il n'est point de Pays qui ne se fît un honneur de vous adopter ; & comme je m'intéresse à celui de ma Province , je la félicite de ce que c'est dans son sein que vous avez succé avec le lait ce goût pour les Sciences , qui vous a fait tenir depuis un rang si distingué dans la République des Lettres.

Londres ne dédaigne pas d'être la Rivale de Paris ; mais *la Capitale de l'Empire Anglois* (car c'est ainsi que plusieurs Auteurs l'appellent) prétend avoir l'avantage sur *la première Ville de France* par le nombre de ses Habitans ; & autant que j'en puis juger , ses prétentions sont bien fondées. Je ne vous en donnerai pas pour preuve que l'on y compte cent trente-trois Paroisses , & qu'à Paris il n'y en a que cinquante-sept. Je ne m'arrête pas même au dénombrement de ceux qui naissent ou meurent chaque année dans l'une ou l'autre Ville : la différence qui s'y trouve peut venir du grand nombre de Matelots qui sont sur la Tamise , dont la plupart néanmoins doivent être regardés comme des Passagers plutôt que comme des Habitans. Le fondement sur lequel je m'appuye , est tout autre ; c'est parce qu'en effet la corruption des Mœurs parmi le Peuple est portée beaucoup plus loin à Londres qu'à Paris. C'est une remarque fâcheuse , mais vraie , que le libertinage, la débauche & toutes sortes de Vices sont l'appanage des grandes Villes , & que plus elles sont peuplées , plus elles sont corrompues : en examinant de près la Proposition inverse , peut-être trouve-

roit-on aussi , que plus elles sont corrompues , plus elles doivent être peuplées.

Cependant il faut avouer qu'une autre Cause concourt ici à cette grande dépravation des Mœurs , c'est l'extrême licence qui y regne peut-être comme une suite nécessaire de la Constitution du Gouvernement. Nous avons en France une Police dont l'ordre s'étend aux plus petits détails qui peuvent être utiles à la Société , & dont un Peuple immense ressent les heureux effets sans en connoître tout le mérite , mais que l'Etranger est lui-même forcé d'admirer. A Londres , il n'y a ni Police , ni Ordre , ni même de Subordination. Le Peuple est ici rarement retenu par les Loix , les Grands ne le sont pas toujours par la Décence ; en un mot , la Profession du Vice y est aussi publique qu'aucune Profession honnête.

Il y a environ une douzaine d'années que des gens bien intentionnés formerent ici une Société d'une espece singulière ; elle avoit pour but la Réformation des Mœurs de cette grande Ville. Ils devoient à leurs frais , poursuivre en Justice tous ceux qui péchent contre les Loix Divines & Humaines , & à cet effet

avoir partout des Espions gagés pour les en informer. Malheureusement un de cette Société commit bien-tôt après un Affassinat , & ainsi dès sa naissance elle est presque tombée dans le mépris. Il se trouve encore néanmoins de bonnes Ames qui font tous leurs efforts pour la relever. La principale attention de cette Société à présent est de publier des Ouvrages de Piété & de Morale , pour servir de Contre-poison à l'irréligion & à la licence. Ce sont quelquefois des Tragédies Saintes , quelquefois même des Romans faits pour inspirer du goût pour la Vertu , & de l'horreur pour le Vice. Il seroit à souhaiter qu'ils employassent à ces Ouvrages des gens dont le talent répondît à leurs bonnes intentions ; mais la plupart de ceux que j'ai lûs ne sont louables que par leur but : J'en excepte un Roman, c'est *Paméla* , où , malgré les longueurs & un fonds de Mœurs basses qui peuvent révolter la plupart des Lecteurs , je n'ai pas laissé de trouver un puissant intérêt.

Je remarquerai en passant qu'il n'y a peut-être pas de Ville au Monde où l'on donne davantage pour les Hôpitaux , & où néanmoins les Aumônes soient plus mal administrées. *Le nombre des Hôpitaux ,*

pitaux , dit un Auteur Anglois , *augmente tous les jours parmi nous , sans que celui des Pauvres diminue.* Les plus belles Fondations & les plus négligées sont en Angleterre. Le Cri général de la Nation n'a encore pû déterminer le Parlement à y mettre ordre. On retient six sols de la solde de chaque Matelot pour l'entretien de l'Hôpital de *Green-Wich* , qui est pour les Matelots Anglois ce que sont les Invalides pour nos Soldats ; cependant j'entens dire que la moitié de ceux qui y habitent n'y ont aucun droit : l'avarice fait que l'on récompense aux dépens du Public de vieux Domestiques, que souvent l'on n'a eu que par faste ; pour s'épargner des pensions , on leur donne des places qui n'appartiennent qu'à ces honnêtes Citoyens , qui ont usé leur jeunesse & leur santé au service de la Patrie. Hé quoi , se peut-il que les plus grands abus se trouvent chez le Peuple de l'Europe qui passe pour le plus sage , & qu'où l'on parle tant de zèle du bien public , ceux qui sont faits pour veiller à l'intérêt général , le sacrifient toujours à leur intérêt particulier !

En Angleterre , l'Etat perd un nombre prodigieux de Citoyens , faute d'a-

voir à Londres un Etablissement aussi nécessaire & aussi-bien gouverné que notre Hôpital des Enfans trouvés. Vous pouvez vous rappeler l'aveu que nous en fit un jour à Paris cet illustre & vertueux Anglois *, qui est aujourd'hui Président de la Société Royale de Londres , & qui joignant à l'amour du bien Public les lumières les plus étendues dans tous les genres , mériteroit également d'être mis ici à la tête de toutes les Administrations charitables de cette espece. En Angleterre, chaque Paroisse est obligée d'avoir soin de ceux qui y naissent , il y a partout des fonds suffisans pour les nourrir & les élever ; & cependant , à la honte de ceux qui en ont l'Administration , la plûpart de ces petits Malheureux périssent dès les premières années. Cinquante Enfans-Trouvés fournissent à peine un Homme à l'Etat. Voilà ce qui intéresse réellement & l'Humanité , & la Politique. Comment se peut-il que les Anglois soient coupables d'une pareille négligence , eux dont l'Humanité est la première Vertu , eux qui entendent si bien le calcul Politique , & qui sçavent quel est le prix de chaque Homme dans un Etat !

* M. Folks.

Pour revenir à la Société de la Réformation des Mœurs , le louable but qu'elle s'étoit proposé me rappelle un petit Ouvrage qui m'est tombé entre les mains , & dont j'ai fait une Traduction que vous ne ferez peut-être pas fâché de voir. Je suis bien de l'avis de l'ingénieux Auteur de cette Lettre * ; il seroit à souhaiter qu'en toute sorte de Pays il n'y eût de Taxes imposées que sur les Vices.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ,

Votre très-humble , &c.

* Le Docteur Swift. C'est l'un des Auteurs Anglois qui a le mieux réussi dans la Plaifanterie ; mais en ce genre même il n'est pas toujours heureux. On ne peut soutenir son Projet pour empêcher les Enfans des Pauvres en Irlande d'être à charge à leurs Parens. Le moyen , selon lui , est de les engraisser , & de les vendre ensuite au Marché , pour être la nourriture des gens riches & délicats , &c. Il entre sur cela dans un détail misérable , & aussi ridicule que dégoûtant. On sent bien que c'est une Satire violente contre le Gouvernement d'Angleterre , qui tient l'Irlande dans l'oppression. Mais on manque quelquefois le but faute d'adresse. L'Auteur a voulu faire rire , & il révolte. Une Satire qu'on eût pû relire avec plaisir , eût sûtement fait plus d'effet qu'un Ecrit que le dégoût fait tomber des mains.

PROJET INFALLIBLE

*Pour payer les dettes de l'IRLANDE
en six mois.*

» LA grande misere de ce Royaume
» est telle aujourd'hui , qu'elle excite la
» pitié de tout le monde , excepté de
» ceux qui ont le pouvoir d'y apporter
» du remede.

» La Nation se plaint de la décadence
» du Commerce , du manque d'argent ,
» & de l'oppression des Seigneurs. Ce-
» pendant parmi tous les Projets qui ont
» été présentés pour remédier à ces mal-
» heurs , je n'en trouve aucun qui puisse
» répondre à une fin si désirable.

» Mais ce qui m'afflige encore plus
» lorsque je songe au triste état de nos
» affaires , c'est le luxe & l'extravagance
» sans borne où donnent parmi nous des
» gens de tout rang & de tout état , pen-
» dant que le gros de la Nation gémit
» dans la pauvreté & dans la misere.

» Il faut avouer que notre Nation est
» bien différente de toutes les autres Na-
» tions de l'Europe. Ailleurs la richesse
» enfante le luxe , parmi nous la pauvreté
» même le produit. Ailleurs la disette est

» la mere de l'industrie ; chez nous elle
 » est la nourrice du vice & de la Paresse.

» Nous ne songeons à imiter nos Voi-
 » sins que dans leur extravagance , sans
 » avoir la même abondance & les mêmes
 » facilités pour le Commerce , de sorte
 » qu'en peu de tems nous serons réduits
 » par notre mauvaise conduite à une si
 » grande misere , qu'il n'y aura pas moyen
 » de nous en relever.

» Mais comme malgré l'aveuglement
 » de mes Compatriotes , j'ai fort à cœur
 » leur intérêt , je me suis appliqué moins
 » à rechercher les abus de leur conduite
 » présente , qu'à tâcher d'y trouver des
 » remèdes pour l'avenir. C'est dans ce
 » dessein que j'ai imaginé un Projet pour
 » acquitter nos Dettes Publiques avec la
 » plus grande facilité , & au contente-
 » ment de toute la Nation : l'exécution
 » en sera si prompte , que nous ne pour-
 » rons plus nous plaindre d'être oppri-
 » més par de longues Taxes , ni déses-
 » pérer tout-à-fait de nous retrouver
 » dans une heureuse condition.

» Considérons maintenant quels sont
 » les vices dominans de notre Nation ;
 » & ce sont , si je ne me trompe , l'In-
 » continence , l'Ivrognerie , le Parjure,

» les Juremens , la Médifance , la Frau-
» de , le Blafphême , & plufieurs autres.
» Or examinons un peu fi au lieu d'a-
» jouter de nouveaux droits fur le Vin ,
» le Houblon , & les autres commodités
» de la vie , il ne feroit pas plus raifon-
» nable d'impofer une Taxe modérée
» fur chacun de ces vices , qui fourniroit
» en peu de tems la fomme fuffifante.
» Une pareille impofition produiroit né-
» ceffairement un grand revenu ; pour
» moi je crois mon Projet infailible , &
» c'eft peut-être le feul qui puiffe réta-
» blir notre profpérité , fi pourtant on ju-
» ge à propos d'y travailler tout de bon.

» Avant que d'entrer dans les détails ,
» il eft bon d'avertir que mon defsein ne
» feroit pas d'impofer cette Taxe fur
» telle ou telle autre Contrée de l'Irlan-
» de en particulier , mais de l'étendre en
» général fur toute la Nation , parce que
» différens vices peuvent fleurir dans dif-
» férentes Provinces , comme différentes
» Plantes en différens Climats ; par
» exemple , le Vol dans l'une , le Par-
» jure dans l'autre , la Diffimulation &
» la flatterie dans celle-ci , la Rapine
» dans celle-là. Je crois pourtant que le
» Vol eft le vice caractéristique de la
» Nation.

» De même pour obvier à toutes les
 » disputes qui pourroient s'élever dans
 » la suite sur la nature du Parjure & l'in-
 » tention de la Loi à cet égard , je dé-
 » clare encore ici que tout Mensonge
 » confirmé par un Serment , soit devant
 » un Juge , soit devant un Marchand ,
 » est indubitablement un Parjure. Ainsi
 » il est sûr que la partie Commerçante
 » de notre Peuple rendroit de grands
 » services au Public en cet article , aussi-
 » bien qu'en plusieurs autres.

» Supposons à présent que cinq cens
 » personnes soient coupables chaque
 » jour de cette faute , & assurément je
 » n'en compte pas trop , puisque ce
 » nombre n'est pas au-dessus de la quatre-
 » centième partie des Habitans de cette
 » Isle , qui passent généralement pour
 » monter à deux Millions. Cette évalua-
 » tion nous paroîtra encore bien plus mo-
 » dérée , si nous considérons le violent
 » penchant qu'ont les Naturels de ce
 » Pays-ci à pratiquer le Parjure par le
 » bénéfice qu'ils en retirent , si nous fai-
 » sons attention au grand usage dont il
 » est dans toutes les sortes de Trafic ,
 » si nous songeons enfin combien il est
 » fréquent dans les Procès , & quel

» avantage on en reçoit dans les Elec-
» tions.

» Supposons donc que chaque per-
» sonne de ce nombre se parjure seule-
» ment une fois par jour , (& c'est assu-
» rément une estimation bien modérée)
» & que pour chaque offense le Délin-
» quant soit imposé à une Taxe de six
» sols , par laquelle somme il peut pro-
» curer ou la mort d'un ennemi , ou l'a-
» vantage d'un Ami , ou le sien propre ,
» toutes choses extrêmement à désirer ;
» la taxe sera trop peu de chose pour
» exciter aucun murmure , & cependant
» fournira la somme de cent-vingt-cinq
» livres sterling par jour pour la déchar-
» ge des Dettes Nationales.

» D'ailleurs la Taxe , quoique très-
» modique , peut en effet devenir très-
» utile au Genre Humain , car les Pro-
» cureurs , les Sergents , les Usuriers ,
» les Bouchers , & autres honnêtes Mar-
» chands , ne trouveront plus leur
» compte à se parjurer comme ils le font
» à présent pour le plus léger profit ,
» depuis un sol jusqu'à six inclusivement.
» Ces Messieurs ne voudront plus com-
» mettre un Parjure , sans être au moins
» sûrs d'un gain suffisant pour défrayer
la

» la Taxe. Cependant je voudrois que
 » les Commissaires & les Collecteurs de
 » cette Taille fussent absolument exemp-
 » tés de toute espece d'amende, comme
 » personnes privilégiées, parce qu'avec
 » cette exemption ils seroient plus utiles
 » à l'Etat dans leurs Emplois.

» L'incontinence, eu égard aux Mœurs
 » de ce tems, fourniroit au Public une
 » somme considérable, quelque modique
 » que fût la Taxe; car ce vice est deve-
 » nu une partie essentielle du caractère
 » d'un homme du monde, & celui qui
 » y est le plus sujet, est celui qui s'ac-
 » quiert le plus de réputation.

» Ainsi comptons dans les différentes
 » Provinces du Royaume cinq mille per-
 » sonnes par jour taxées pour ce Vice
 » général, à deux Schellings chacune; la
 » somme que l'Etat en retireroit, mon-
 » teroit à cinq cens livres par jour, &
 » en six mois presque au tiers des Dettes
 » Nationales.

» Je sçais qu'on pourra m'objecter que
 » j'ai fixé un trop petit nombre, & que
 » je pourrois avec justice compter plu-
 » tôt sur vingt ou trente mille person-
 » nes par jour dans toute l'étendue de
 » cette Isle. L'objection est forte, je

» l'avoue , si l'on fait attention à toutes
 » les occasions que peuvent fournir les
 » Promenades , les Fêtes de Patron ,
 » les Pélerinages Religieux , la saison
 » des Foins , le premier jour de Mai , les
 » Bals publics & particuliers , & plu-
 » sieurs autres jours de Réjouissance de
 » cette espece. Mais j'aime mieux me
 » tromper en faisant la supputation trop
 » foible , que de risquer d'en faire une
 » trop forte.

» Je prévois que le Clergé Romain
 » de cette Isle fera des Remontrances
 » contre cette Taxe : les Prêtres de cette
 » Communion diront qu'une pareille
 » imposition tend à les opprimer , que
 » toutes les Nations de la Terre leur ac-
 » cordent de l'indulgence sur ce point
 » particulier , attendu qu'on sçait qu'ils
 » sont des Mortels fragiles & obligés
 » par leur état au Célibat. Ils préten-
 » dront que cette Taxe seroit le moyen
 » le plus efficace de leur ôter tout leur
 » revenu , ce qui les touche encore de
 » plus près. Mais comme je ne veux pas
 » que de si dévots Personnages puissent
 » se plaindre avec justice de la moindre
 » rigueur , je consentirai volontiers qu'ils
 » en soient exemptés.

» Je ne voudrois taxer l'Ivrognerie
 » qu'à six sols, parce que ce seroit por-
 » ter préjudice aux Revenus de Sa Ma-
 » jesté, que d'entreprendre de diminuer
 » la consommation des Boissons qui peu-
 » vent enivrer, & que par conséquent
 » l'Auteur de ce Projet seroit sujet à
 » une amende.

» Supposons donc qu'il n'y aura par jour
 » que vingt mille personnes (ce qui n'est
 » que la centième partie du Peuple de ce
 » Royaume) dans le cas de payer la
 » Taxe, cela ne laissera pas de faire par
 » jour cinq cens livres ; & il est aisé de
 » sentir combien ce calcul est modéré :
 » indépendamment des occasions ordinai-
 » res des Tavernes & des Maisons parti-
 » culieres, il y a soit à la Ville, soit à la
 » Campagne, des Elections, des Foires,
 » des Fêtes de Maires, des Repas d'U-
 » niversités, des Dîners de Communau-
 » tés, des Festins de Noël, des Noces,
 » des Baptêmes, & des Enterremens,
 » & plusieurs autres Assemblées qui sont
 » autant d'occasions indispensables de
 » s'enivrer. Ce qui exactement calculé
 » fourniroit peut-être deux Troisièmes
 » de plus que le nombre que j'ai fixé, &
 » par ce moyen contribueroit beaucoup
 » au bien public.

» Cependant je voudrois absolument
» exempter tous les Juges de Paix , soit
» Séculiers , soit Ecclésiastiques , parce
» qu'il feroit indécent de voir de si res-
» pectables Personnes insultées par de
» bas Officiers , aussi souvent que leur
» intempérance pourroit y donner lieu.

» Si l'on établit ma Taxe , les Jure-
» mens seront encore d'une grande res-
» source , parce qu'à présent ils servent
» à assaisonner les discours des gens de
» toute sorte d'Etats. Ils sont la base &
» l'ornement de toutes les especes de
» plaisanteries , de railleries , de querel-
» les , de conversations amoureuses , de
» disputes , de menaces , de promesses ,
» &c. & par conséquent ils fourniront
» un Revenu considérable.

» Néanmoins ne supposons que quaran-
» te mille personnes par jour sujettes à
» la taxe de six sols pour chaque offense
» de cette espece , ce qui , eû égard au
» nombre de Marchés , de Caffés , de
» Boucheries , de Corps - de - Gardes ,
» d'Académies , de Jeux qui sont dans
» ce Royaume , est une évaluation très-
» modique. Cet Article même par jour
» nous fournira mille livres , & cette
» somme monte presque aux deux Troi-

sièmes des Dettes Publiques.

» Nos Loix ont décerné une Amende
 » d'un Schelling contre tous les Jure-
 » mens, & elles en donnent la moitié au
 » Dénonciateur, & l'autre aux Pau-
 » vres, ce qui, si j'ose dire mon avis, a
 » été très-mal ordonné. Car si les Lé-
 » gislateurs eussent voulu réellement que
 » la Loi fût observée, ils devoient par-
 » tager l'Amende entre le Dénonciateur
 » & le Juge, & alors ils pouvoient être
 » assurés qu'elle eût été exécutée avec
 » rigueur.

» Je crains déjà que tous les Militaires
 » ne demandent une exemption de la
 » taxe sur ce chapitre; ils allégueront
 » l'exemple de plusieurs Générations, &
 » le pouvoir de l'habitude. Ils diront
 » qu'un jurement mêlé adroitement dans
 » le discours, y donne de la force & de
 » l'agrément; ou que peut-être bien des
 » gens pourroient les soupçonner de ne
 » pas sçavoir s'il y a un Dieu ou non;
 » si dans la conversation ils ne faisoient
 » pas quelquefois mention de son Nom.
 » Enfin ils pourront ajouter beaucoup
 » d'autres raisons de semblable poids.
 » Mais quoique ces Remontrances soient
 » justes, l'opinion du grand nombre

» étant que c'est l'unique moyen par lequel une Armée en ce tems de paix puisse contribuer en ce Pays-ci au bien National , il fera difficile de les exempter de l'imposition.

» Cependant si l'Ordre Militaire se trouvoit sujet à cette taxe dans tous les degrés , ce qui l'appauvrirait infailliblement , il sembleroit qu'on voudroit absolument le détruire ; & ce n'est point-là l'objet du Projet que nous communiquons au Public. Ainsi il fera à propos d'accorder à tous Soldats d'Infanterie , & Officiers de l'Etat Major , aux Enseignes , aux Cornettes , aux Capitaines de Vaisseaux , & aux Maréchaux-des-Logis , quarante ou cinquante fermens par jour francs & libres entièrement , de toute espee de Taxe ou Amende.

» Quant à la Médifance , en supposant seulement vingt mille personnes par jour taxées pour ce délit , cet article , à la supputation la plus basse & la plus raisonnable , rapporteroit journellement cinq cens livres.

» La faculté de médire est le talent favori de grand nombre de personnes , & je pourrois me hasarder à le taxer plus

» haut ; mais je ne voudrois pas découra-
 » ger une disposition si charitable , sur-
 » tout lorsqu'elle peut contribuer à l'in-
 » térêt de ma Patrie.

» A l'égard des Dames , j'ai toujours
 » été trop leur admirateur , pour vouloir
 » apporter aucunes restrictions à leurs
 » plaisirs , soit dans le Public , soit dans
 » le Particulier. Ainsi je voudrois que
 » pour chaque petite erreur de cette es-
 » pece leur taxe ne fût que la moitié de
 » celle des hommes. La Médifance est
 » un talent qui n'est point né avec les
 » hommes , ils ne l'acquièrent & ne le
 » mettent en pratique que pour se ren-
 » dre agréables auprès du Sexe , au lieu
 » que ce joli défaut est naturel aux Fem-
 » mes , ce qui nous doit rendre plus in-
 » dulgents à leur égard.

» Je crois aussi que les lieux où les
 » Dames prennent leur Thé , ceux où
 » elles reçoivent leur Compagnie , &
 » même tous les endroits publics où
 » elles se rassemblent , doivent être
 » exempts de toute Amende , parce
 » que la Médifance est une partie si essen-
 » tielle du discours & de l'amusement de
 » tous les lieux en question , que si on
 » vouloit en pareil cas taxer les Femmes

» pour chaque offense , ce seroit en effet
» leur enjoindre un silence perpétuel. Et
» l'on auroit tort de l'exiger quand mê-
» me la chose seroit possible , attendu
» que le monde y perdrait beaucoup , &
» que ce seroit pour elle le plus grand
» de tous les malheurs.

» L'Etat pourroit encore tirer de gran-
» des sommes de la Taxe sur le Blas-
» phême , & il seroit d'autant plus juste
» de mettre une forte imposition sur ce
» vice , qu'il ne nous est pas naturel ,
» & qu'il nous est apporté tous les ans
» des Royaumes voisins. Cette Taxe
» selon toutes les apparences , augmen-
» teroit beaucoup en peu d'années le
» Revenu Public. Mais comme ceux qui
» introduisent chaque jour ce vice par-
» mi nous , sont de jeunes Gens de Loi ;
» ou de riches Particuliers qui ont voya-
» gé , toute entreprise pour le taxer
» trouveroit une opposition vigoureuse ;
» ainsi il faudroit apporter des restrictions
» à cette Taxe , & je serois d'avis qu'on
» en exemptât les Avocats & autres
» Gens de Loi de tous les âges , les
» Officiers Subalternes , & ceux de l'E-
» tat-Major , les jeunes Héritiers , les
» Maîtres à danser , les Filoux & les Co-
» médiens.

» Examinons présentement le résultat des différentes sommes provenantes de la Taxe imposée sur chacun de nos vices , sur le pied que nous l'avons fixée , & l'on verra la démonstration de ce que j'ai avancé.

» Les dettes publiques de cette Nation , sont d'environ 300000. liv. sterl.

LA TAXÉ.

Pour le Parjure . . , .	125. liv. st.	}
Pour l'Incontinence . .	500.	
Pour l'Ivrognerie . . .	500.	
Pour les Juremens . . .	1000.	
Pour la Médifance . . .	500.	
Total par jour . .	<u>2625. liv. st.</u>	

» Ce qui en cent quatre-vingt-deux jours , ou la moitié de l'année peut monter à 477 , 750. liv. somme beaucoup plus considérable que notre dette Nationale.

» Mais quand même le revenu journalier ne rempliroit pas cette supputation , soit par la pauvreté universelle du Peuple qui est très à craindre , soit parce qu'il deviendroit plus vertueux , ce qu'on ne peut gueres espérer ; il est

» d'autres moyens de perfectionner ce
» plan de façon qu'il supplée à tous les
» vuides , & réponde à tous les évènements.

» Par exemple quel inconvénient y
» auroit-il d'imposer une Taxe severe
» sur toute sorte de personnes qui s'aviseront
» de se marier avant quarante
» ans. Ceux qui seroient assez fous pour
» transgresser une Loi qui pourvoyeroit
» si sagement au bonheur de l'Etat ,
» contribueroient du moins beaucoup
» par leur folie même à l'avantage du
» Public. Si au contraire la Loi étoit
» exécutée , il y auroit de toute nécessité
» moins d'Enfans dans chaque Famille ,
» & par conséquent le nombre des Mendians
» & des Coquins diminueroit à proportion
» dans ce Royaume. Peut-être même
» que dans un siècle , si cette discipline
» salutaire étoit observée , la plus grande
» partie de ce Royaume auroit besoin d'être
» repeuplée par l'Angleterre , & cet événement
» me paroît très-désirable. Il pourroit guérir
» du moins pour quelque tems la Nation
» Angloise de l'antipathie invétérée qu'elle a
» pour la nôtre.

» A l'égard du Projet qui a été présenté

» dernièrement à la Chambre des Com-
» munes pour taxer ceux qui ne se ma-
» rient pas , je le trouve déraisonnable.
» En effet ceux qui gardent le célibat
» sont réellement les Bienfaiteurs du
» Public , attendu qu'ils n'augmentent
» pas le nombre de Pauvres ou de ceux
» qui les oppriment ; & dans ce Pays-
» ci le Mariage entraîne infailliblement
» l'un ou l'autre de ces malheurs.

» Je voudrois aussi que tous les jeunes
» Ecclésiastiques qui avec plus de passion
» que de prudence , osent se marier avant
» que d'avoir des Bénéfices , fussent in-
» dispensablement sujets à la taxe la plus
» sévère , au point d'égaliser une défense
» expresse , parce qu'il faut de toute né-
» cessité que de pareils étourdis multi-
» plient les misérables , vivent dans le
» mépris , & meurent dans la pauvreté.

» Ces expédiens & plusieurs autres
» qu'on peut trouver selon l'occasion ,
» fourniroient des sommes considérables
» pour acquitter les Dettes Nationales.

» Mais comme il restera environ 177 ,
» 750. liv. de plus que les Dettes Publi-
» ques , je voudrois qu'on en destinât
» cent mille livres pour le salaire des
» Collecteurs de cette Taxe ; & j'espère

» que cette somme fera suffisante , qu'on
» que d'ordinaire le recouvrement de
» chaque Taxe en consomme plus de la
» moitié. Le surplus de celle-ci sera dé-
» posé dans le Trésor Public pour quel-
» que pieux usage.

» Si ce Plan peut être agréé , comme
» j'ai tout lieu de l'espérer par la disposi-
» tion présente de la Chambre des Com-
» munes , ceux du Parlement qui seront
» nommés Commissaires , auront les oc-
» casions du monde les plus favorables
» d'avancer leurs Neveux , leurs Cou-
» sins , leurs Peres Nourriciers , & au-
» tres personnes considérables de leur
» parti , & de leur procurer ainsi de bons
» revenus , & des places de confiance &
» de crédit. Mais je ne voudrois pas qu'il
» fût nommé d'autres que des Anglois
» pour être les Collecteurs de cette
» Taille , parce que nous avons tout lieu
» de supposer qu'ils seront exacts , &
» qu'ils n'auront aucune indulgence pour
» les Naturels de ce Royaume.

» Ainsi une Taxe modérée sur nos vi-
» ces , contribueroit , selon toutes les
» apparences , à sauver la Nation de la
» ruine totale dont elle est menacée. Plu-
» sieurs personnes qui , excepté le mépris

de la Religion devenu si public , &
dont on ose se faire honneur , n'ont à
présent aucune excuse pour leurs déré-
glemens , pourroient en trouver une
alors. Ils seroient en droit de dire que
leurs vices ont sauvé leur Patrie. Par ce
moyen nous pourrions avoir une mul-
titude de gens utiles à leur Pays , qui
sans cela ne l'eussent jamais été , &c'est
la seule Méthode pour faire que les
vices particuliers tournent à l'avantage
Public .



L E T T R E X X X I.

A Monsieur le Président BOUHIER.

De Londres , &c.

M O N S I E U R ,

Vous avez raison de soutenir que quoique les entraves de la Rime nous gênent , elles n'empêchent pas un génie heureux de s'élever aux plus sublimes beautés de la Poësie ; la Traduction aussi élégante que fidelle , que vous nous avez donnée du Poëme de Pétrone *sur la Guerre Civile* , en est , ce me semble , un exemple.

Peu s'en faut que la Dispute sur les Tragédies en Prose n'ait pris la place de celle sur les Auteurs Anciens & Modernes : ce premier Schisme littéraire n'a pas été plutôt apaisé , que M. De la Motte a replongé notre Parnasse dans le trouble , en y prêchant la Réforme de la Rime : Les Novateurs en toutes sortes de matières , séduisent aisément les esprits , parce qu'ils prétendent toujours

retrancher des abus. Cependant d'ordinaire leurs innovations en entraînent de plus grands que ceux qu'ils veulent supprimer. Envain un de nos Poètes les plus célèbres , & également capable & digne de défendre la Cause commune ; envain , dis-je , M. De Voltaire a-t-il démontré & par ses raisons la fausseté & les dangereuses conséquences de la Doctrine de M. De la Motte , & par des Tragédies telles que *Brutus* , ce qu'on perdrait à proscrire la Rime du Théâtre, selon le système de son Antagoniste ; les Sectateurs de M. De la Motte ont fait après sa mort de nouveaux efforts pour rétablir un Dogme , qui de son vivant même a été universellement profcrit.

Votre zèle , Monsieur , pour la gloire de nos Muses , vous a fait à votre tour embrasser leur querelle ; & vous avez si solidement réfuté les raisons de ceux qui voudroient introduire parmi nous les Tragédies en Prose , qu'il n'y auroit plus rien à dire sur cette matière , si les Défenseurs du Système de M. De la Motte ne s'étoient armés depuis d'un nouvel Argument. Ils nous objectent l'exemple des Anglois , qui depuis long-

tems ont banni la Rime de leur Théâtre ; ils triomphent d'avoir pour eux l'unanimité des Suffrages d'une Nation si judicieuse & si éclairée : En effet , soit par les talens , soit par l'esprit & les lumieres Philosophiques , les Anglois occupent aujourd'hui un rang si distingué dans le Monde Littéraire , que sur toutes sortes de matières leur autorité doit en imposer. Elle nous laisse cependant la liberté de l'examen , l'Autorité n'est qu'un préjugé favorable , la Raison seule a le droit de décider.

Si depuis que le Théâtre Anglois s'est affranchi de la Rime , il eût produit des Chefs-d'Oeuvre , dont le nôtre eût lieu d'être jaloux , nous devrions regretter de porter un joug qui nous auroit empêché de nous élever autant que nos Voisins ; je crois , sans prévention , pouvoir assurer que nous n'en sommes pas réduits-là, & je m'en rapporte au jugement de toutes les Nations polies ; fussions-nous forcés de reconnoître les Anglois pour les Maîtres du Théâtre, je doute encore que leur exemple dût nous faire renoncer à la Rime , attendu que nous n'avons pas les mêmes avantages qu'eux pour nous en passer.

Je

Je l'avoue de bonne foi , Monsieur , leur Langue , quoique plus dure que la nôtre , me paroît plus favorable à la Poësie. Les Vers doivent leurs principales beautés à la force & à la hardiesse des expressions , & les Anglois ont raison de revendiquer l'une & l'autre comme des caractères particuliers à leur Langue. Ils employent en Prose plusieurs expressions , qu'à peine oferions - nous hazarder en Vers. Ils ont beaucoup plus de Verbes que nous n'en avons ; de même que les Grecs & les Latins , ils se servent d'Adjectifs composés pour exprimer par un seul mot ce que nous ne pouvons rendre dans notre Langue sans recourir aux Périphrases. Achille *aux pieds légers* , l'Aurore *aux doigts de rose* , l'Hydre *à plusieurs têtes* , le Crime *au front d'airain* , en sont des exemples. Je pourrois vous en citer cent autres , soit de cette espece , soit d'une espece différente. Les Anglois ne diront pas moins bien *Tout-voyant* , *Tout-connoissant* , &c. que *Tout-puissant*. C'est ainsi que leur Langue , plus hardie que la nôtre , rend avec force par un seul Adjectif , ce que nous n'exprimons que plus foiblement par trois ou quatre mots.

L'Anglois , à l'exemple des Langues Sçavantes , permet encore aux Poètes beaucoup plus d'inversions dans les Phrases & de transpositions dans les mots , que n'en permet le François ; sans vouloir censurer la sévérité de notre Langue , on peut dire que cette sagesse , qui la rend si claire , est aussi nuisible à la Poësie , que la hardiesse de l'Anglois lui est avantageuse. Le François paroît être la Langue de la raison , l'Anglois celle de l'enthousiasme. Le bon Sens qui est particulier à nos Voisins , ne se fait point du tout sentir dans le génie du langage qu'ils parlent , & il est étonnant que ce soit nous qui parlions celui de l'Europe qui est en effet le plus sage & le plus raisonnable.

Les Poètes Anglois , lorsque les expressions de leur Langue leur paroissent trop foibles ou trop communes , ont la liberté d'en emprunter de nouvelles , soit des Langues mortes , soit des Langues polies qui se parlent aujourd'hui. Il leur est même permis de faire des mots nouveaux. Lorsque Corneille a dit :

„ Ton bras est *invaincu* , mais non pas invincible.

il a été censuré par l'Académie , & le

mot n'a pas passé. Un Vers aussi heureux eût fait fortune en Anglois, & le mot hazardé eût enrichi la Langue. Comme nous ne pouvons pas prendre toutes ces libertés, aussi n'avons-nous pas comme les Anglois & les Italiens une espece de Langage à part pour la Poësie.

Il n'est pas étonnant que les Poëtes Anglois qui se permettent tout, & à qui tout est permis, ayent mieux réussi que les nôtres, à rendre en Vers les deux Chefs-d'œuvre Epiques de l'Antiquité. On lit avec plaisir le Virgile Anglois de M. Dryden. M. Pope dans son Homere, a encore atteint de plus près les beautés de son Original. Nous ne pouvons guères nous flatter de voir jamais une bonne Traduction de l'Iliade en Vers François. Les Privilèges de notre Poësie sont trop bornés.

Les différentes mesures que les Anglois admettent dans leurs Vers de dix syllabes, les seuls presque dont ils fassent usage, leur donne plus de variété, & à leurs Poëtes plus de facilité pour y exprimer leurs Pensées. Avec ces avantages & grand nombre d'autres dont ils jouissent, il n'est pas étonnant qu'ils puissent se passer de la Rime dans la Tragédie;

mais nous aurions tort de suivre leur exemple , nous qui n'avons pas les mêmes Privilèges. Les Auteurs qui voudroient nous faire renoncer à la Rime , parce que les Anglois en ont secoué le joug , ne raisonnent pas autrement que ceux qui ont proposé d'introduire les Dactyles & les Spondées dans nos Vers ; parce que les Grecs & les Latins s'en sont servi dans les leurs.

Chaque Langue a un génie différent ; qu'il faut bien connoître avant que de décider ce qu'elle doit admettre ou rejeter dans la Poësie. Ce qui convient à l'une , ne convient pas toujours à l'autre. Le François est trop chargé de Consonnes & de mots durs pour pouvoir être mesuré comme le Latin. D'un autre côté , les Regles de notre Grammaire sont trop sévères , les constructions de notre Langue trop sages , les Licences de notre Poësie trop resserrées pour qu'elle puisse se passer de la Rime , comme la Poësie Angloise. Cependant examinons un peu ce que les Tragédies Angloises ont gagné à s'en affranchir. On ne voudroit retrancher la Rime de notre Poësie Dramatique , que pour que nous y pussions imiter la nature de plus près , &

porter plus haut le sublime de la Tragédie ; voyons si les Anglois en ont retiré ces avantages.

Je ne parlerai pas de leur plus grand Tragique ; le génie de Shakespear , ennemi de toute contrainte , ne s'est pas moins affranchi des Regles de la Bienfiance & de la vraisemblance même , que du joug de la Rime. C'est le premier Auteur Anglois qui ait osé le secouer ; tantôt il parle en Prose , tantôt en Vers , quelquefois en Rime même : il dit les choses comme elles se présentent , & suit partout également & sa paresse , & son génie. C'est ce qui fait que l'on trouve chez lui de si grandes beautés , & de si grands défauts.

Les Auteurs Dramatiques , qui l'ont pris pour modèle en le copiant en ce qu'il a de défectueux , ne l'ont pas à beaucoup près égalé en ce qu'il a de sublime ; ils se sont permis toutes ses négligences , & ne les ont pas rachetées par les mêmes beautés. C'est par paresse que Shakespear a écrit plusieurs de ses Tragédies en Prose , c'est manque de talent qu'en cela différens Auteurs l'ont imité. A l'égard des Tragédies purement en Prose , M. Dryden nous ap-

prend que de son tems le Public en étoit absolument las , & soutient qu'il n'est pas possible d'y réussir , à moins que de les ranimer par quelques Scenes comiques.

Voilà , Monsieur , le sort qu'ont eu les Tragédies en Prose sur le Théâtre Anglois ; voyez si nous avons lieu de l'envier : la même chose arriveroit infailliblement sur le nôtre , si elles y étoient reçues. Le Public se dégouteroit bientôt des Pièces insipides que nous y verrions paroître. Pour sçavoir à quoi s'en tenir , je renvoye tous les gens qui ont du goût à la Tragédie d'Oedipe en Prose. On ne comprend pas comment M. De la Motte , qui avoit du talent & un esprit Philosophique , ait si peu cultivé l'un , & fait un si mauvais usage de l'autre.

Si nous bannissions la Rime de la Tragédie , la Scene seroit en proye aux Ecrivains les plus médiocres , qui ne la déshonorent déjà que trop par tant de Comédies insipides ; ceux qui ont la malheureuse facilité de faire de mauvais Romans , ne manqueroient pas de s'ériger en Auteurs de Tragédies. Ils s'engageroient volontiers dans une carrière qui ne leur paroîtroit pas pénible , & les

génies les plus heureux ne feroient pas tous leurs efforts pour s'y foutenir. On se néglige, quand on n'est pas averti par la difficulté de se tenir sur ses gardes. L'Esprit est comme la Vertu, jamais il ne fait si bien usage de toutes ses forces, & ne brille avec plus d'éclat que quand il trouve des obstacles.

Je viens à présent aux Tragédies en Vers, qui ne diffèrent des nôtres que par la suppression de la Rime. On croiroit que les Poètes Anglois, affranchis de ce joug, devroient y mieux imiter le véritable langage des Passions, que leur Dialogue devroit être plus naturel & mieux suivi que celui des Poètes François; & pour tout dire, que leurs Tragédies devroient être plus parfaites que les nôtres. Il me semble néanmoins que le contraire est arrivé parmi eux. Les Auteurs Anglois, pour s'éloigner davantage du langage de la Prose, ont recours à la hardiesse des Figures. Ils affectent partout le ton Epique, qui dans la Tragédie est du moins aussi contraire à la nature, que la Rime même. Un Prince agité de la plus violente Passion, s'interrompt au milieu du sentiment, pour faire la description la plus étendue & la

plus empoulée d'une Tempête. A la fin d'un Acte , quelque jalousie ou quelque fureur qui le possède , il faut qu'il le termine par une comparaison fleurie. Ce défaut a tellement passé en usage chez les Anglois , que le Caton même du sage & judicieux M. Addison , c'est-à-dire leur Tragédie la plus régulière , n'en est pas exempte. En un mot , sur leur Théâtre comme l'Auteur court sans cesse après l'esprit dans la Comédie , dans la Tragédie le Poëte est trop Epique : leurs Ouvrages Dramatiques en général sont remplis de beautés déplacées. Leur Dialogue , loin d'être plus naturel que le nôtre , n'est la plupart du tems qu'un tissu d'Epigrammes ; c'est le Poëte qui répond , & non le Personnage qu'il introduit sur la Scene.

Si M. De la Motte a blâmé Racine ; d'avoir dit , en parlant du Monstre qui fit périr Hippolyte :

„ Le Flot qui l'apporta recule épouvanté.

si le récit fleuri , que fait Thérამene de la mort de ce Héros , lui a paru déplacé sur le Théâtre , qu'auroit-il pensé des Tragédies Angloises , où ces beautés Epiques sont si communes , & où d'ordinaire

dinaire elles font les plus recherchées & les plus applaudies?

Je releverois moins ce défaut des Poëtes Anglois , s'il ne venoit d'une cause qui leur fait honneur. Les Fautes que le Public voit avec le plus d'indulgence , sont celles d'un génie hardi ; tel est celui des Poëtes Anglois : mais en leur rendant justice , en admirant même la fécondité de leur imagination , un Lecteur judicieux ne peut s'empêcher d'en condamner l'abus. Partout où il trouve de beaux Vers , il loue le talent ; mais s'ils sortent de la Tragédie , il en blâme l'usage.

Les Poëtes Anglois suivant en cela le caractère de leur Nation , ne peuvent souffrir qu'aucun joug les captive. Ils ne reçoivent au Théâtre d'autres Regles que celles qui ne les gênent pas. Cependant leur Pégase feroit moins d'écarts , s'ils lui tenoient la bride de plus près. Il ressemble aux Courriers de leur Pays , il a moins besoin d'éperon pour lui donner de l'ardeur , que d'un mord pour retenir sa fougue. Les Poëtes Anglois se plaisent à entretenir une erreur qui favorise leur paresse ; ils regardent toutes les Regles comme arbitraires : il en est

néanmoins qui doivent être inviolables. Ce n'est ni parce que les Grecs & les Romains ont suivi telle ou telle Regle que nous nous y soumettons, ni même, comme les Anglois nous le reprochent, parce que nous sommes un Peuple servile & imitateur, mais parce que l'expérience nous en a démontré l'utilité, parce que nous sommes sûrs que ces Regles sont prises d'après la nature, & qu'elles ne sont autre chose que les moyens les plus sûrs & les plus courts pour y arriver. Leur fameux Shakespear est un exemple frappant du danger que l'on court à s'en écarter. Ce Poëte, un des grands Génies qui aient peut-être jamais existé, pour avoir ignoré les Regles des Anciens, ou pour n'avoir pas voulu les suivre, n'a pas produit un seul Ouvrage qui ne soit un Monstre dans son espece; s'il y a dans tous, des endroits admirables, il n'y en a pas un dont on puisse soutenir la Lecture d'un bout à l'autre.

Pour affranchir notre Tragédie du joug de la Rime, on nous renvoie à l'exemple des Anglois, mais on ne nous dit pas à quel prix ils en ont racheté la contrainte. On ne nous permettroit pas de remplacer comme eux la Rime par

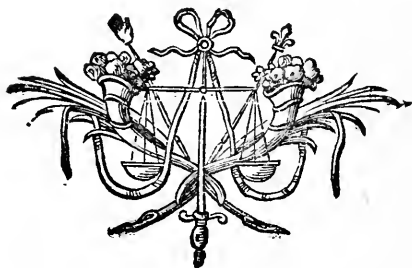
tout ce que la Poësie Epique a de plus riche ; & ce qui passe chez eux pour beauté, seroit regardé chez nous comme un défaut. Qu'en arriveroit-il ? Que la Tragédie tomberoit bien-tôt dans le familier , c'est-à-dire , dans le bas ; car dans le Tragique , le bas & le familier sont tout un. Ceux qui voudroient éviter ce ton , si contraire au caractere de la Tragédie , qui doit être toujours noble , seroient obligés de recourir , comme les Anglois , à la hardiesse des figures , qui les éloigneroit encore plus de la nature. Enfin , je crois la Majesté du Cothurne incompatible avec la Prose ; & dans notre Langue , la Versification sans Rime approcheroit trop du Discours ordinaire.

Voilà , Monsieur , beaucoup de raisonnemens sur cette matière , qu'à mon ordinaire j'ai cousus à la suite les uns des autres , sans liaison & sans méthode ; aussi n'ai-je pas prétendu entrer moi-même en dispute régulière avec les Partisans des Tragédies en Prose ou sans Rime : je ne me suis proposé d'autre but que de vous fournir de nouvelles Armes pour leur faire tête , au cas qu'il vous prenne envie de rentrer en lice. Avec tous mes efforts

je ne pourrois pas m'en servir avec autant d'avantage que vous. Dans les combats Littéraires , comme dans ceux où les Hommes exposent leur vie , ce n'est pas la force des Armes , c'est l'Art de l'employer qui assure la victoire.

J'ai l'honneur d'être , MONSIEUR ;

Votre très-humble , &c.



LETTRE XXXII.

*A Monsieur le Comte DE C****

De Londres, &c.

MONSIEUR,

IL me paroît qu'autant la Philosophie & les Sciences abstraites ont fait de progrès en Angleterre , autant le Gout & les beaux Arts y sont peu avancés. Les Anglois à bien des égards ne sont pas encore au point où nous étions il y a deux Siècles. On ne peut nier qu'ils ne se soient véritablement distingués dans la Poësie. Mais si chez eux elle a pris l'effort le plus hardi du côté du génie , elle s'est peu perfectionnée du côté du gout. Cette finesse d'esprit sans laquelle on ne fait rien de vraiment beau dans quelque genre que ce soit , manque à la plupart de leurs Auteurs ; Waller, Addison , le Comte de Shaftesbury , Pope , & quelques autres exceptés , on ne peut gueres louer dans leurs Écrivains que la justesse du raisonnement , ou la force de l'imagination. Ils ont beaucoup d'ouvra-

ges marqués au Coin du Génie ; ils en ont bien peu qui portent le caractère des graces. Avec un peu plus de sagesse & de gout , Milton eût fait un Chef-d'œuvre de son Paradis perdu.

Chaque Nation a son mérite particulier. Les Italiens se piquent d'esprit , & les Anglois de génie. Les François peuvent se piquer de gout. Ils n'est point de Langues polies où nos bons Ouvrages n'aient été traduits , & n'aient souvent servi de modèles : nos Voisins n'avouent pas toutes les obligations qu'ils nous ont. La Langue Française est devenue pour ainsi-dire la Langue de l'Europe , & semble destinée à la gloire de succéder au Latin. Il n'est pas étonnant que des Peuples soumis aux Romains parlaient leur Langue ; mais pourquoi le François est-il aujourd'hui si commun dans toutes les Cours de l'Europe ? Pourquoi à celle de Londres le parle-t-on aussi familièrement que l'Anglois ou l'Allemand , si ce n'est parce que nous donnons le ton à nos Voisins pour toutes les choses qui sont du ressort de l'agrément & des graces ? Ce consentement unanime des Peuples éclairés qui nous environnent , est un témoignage qui ne peut être suspect.

Vous , Monsieur , dont l'esprit sûr & pénétrant s'étend également & aux Sciences & aux beaux Arts , vous qui connoissez les Anglois & leurs Productions de toutes especes , daignez m'apprendre pourquoi il réussissent si peu dans toutes les choses qui dépendent du gout , & pourquoi dans tout ce qu'ils font , les graces leur sont si peu familières. L'exactitude & le Compas Géométrique seroient-ils en effet contraires aux graces ? La contrainte que la Règle impose éloigneroit-elle du gout ? Vous qui possédez ce don précieux dans toute son étendue , apprenez-moi ce que c'est que ce gout que des hommes du plus grand mérite , & des Nations entieres ont cherché inutilement. Les Romains qui dans les Lettres ont été les Rivaux des Grecs , n'ont pas pû même être leurs Disciples dans les Arts. Si les Sciences seules pouvoient donner le gout , où devroit-il être plus commun qu'en ce Pays-ci. Aucun Peuple ne les a cultivées avec plus de succès que les Anglois ; cependant en ce point les modeles des Anciens , & les exemples des Modernes , leur ont été également inutiles.

Il est , si je ne me trompe , bien plus

aisé de peindre le Gout sous des images sensibles & particulieres , que d'en donner une définition générale & Métaphysique. On pourroit le communiquer si on pouvoit le définir. Mais il est du nombre de ces choses que l'on ne connoît gueres que par des qualités négatives , & dont l'essentiel a jusqu'ici échappé aux recherches de l'esprit humain. Aussi les plus grands Maîtres de cet Art nous ont bien marqué les défauts qui y sont contraires , mais ils ne nous ont pas découvert les beautés qui en sont la source. Ils nous ont plutôt montré les voyes qui en détournent , que les sentiers qui y conduisent : je dis sentier , car toutes les routes qui mènent à la vérité sont étroites. Au beau des ouvrages d'esprit qui en est le vrai , de même qu'à la vertu qui est le vrai de la Morale , on ne peut arriver que par des chemins difficiles & peu frayés. S'il est quelques talens qui excellent sans qu'il en coûte presque aucun effort , s'il est quelques hommes assez heureusement nés pour qu'ils n'eussent de peine qu'à être vicieux , ces exemples font honneur à notre nature , mais ne tirent point à conséquence. Les Pithagoriciens faisoient le bien certain &

fini , & le mal incertain & infini : on peut dire la même chose du gout , mille routes en détournent , une seule y conduit. Ceux mêmes qui ont eu le bonheur de la trouver , n'ont pu l'enseigner aux autres. Ce choix dépend peut-être d'une certaine délicatesse de sentimens que les Regles ne peuvent donner.

Platon lui-même dont nous avons deux Dialogues intitulés : *Du Beau* , enseigne plutôt ce que le Beau n'est pas , que ce qu'il est.

Peut-être le Gout n'est-il dans le général que l'ordre le plus simple & le plus naturel des choses , & dans les détails que l'expression la plus noble & la plus convenable. Si je jette les yeux sur un Tableau du Corregge , si je lis une Tragédie de Racine , l'un & l'autre me confirment également dans cette idée. J'ose même dire qu'elle s'accorde avec les principes de l'ingénieux Auteur de l'*Essai sur le Beau* , Ouvrage aussi propre à former les Mœurs que le Gout , & où regnent en effet *la Vérité* , *l'Ordre* , *l'Honnête* & *le Décet* , qui , comme il le dit lui-même , constituent le Beau essentiel que nous cherchons naturellement dans un Ouvrage d'esprit.

Selon lui dans le Physique comme dans le Moral, l'ordre est toujours le fondement du Beau. Pourquoi un Edifice nous plaît-il ? C'est que la similitude, l'égalité, la convenance des parties du Bâtiment, réduit tout à une espece d'unité qui contente notre raison.*

Dans les Ouvrages d'esprit l'ordre est absolument nécessaire, parce qu'il y en a un entre les vérités. Cependant dans le sens où je l'emploie ici, il ne signifie pas cette méthode sèche & désagréable, qui marche toujours par premiers & par seconds points, par articles & par sections. Cette pratique de l'École est diamétralement opposée au Gout. L'ordre dont je veux parler, consiste dans une succession naturelle d'idées, dont l'enchaînement est toujours senti, quoiqu'il ne soit pas prononcé ; dans cette attention à mettre chaque vérité dans son vrai point de vue, *ensorte que les premières éclairent les suivantes, & que celles-ci à leur tour donnent aux premières par leur suite naturelle une espece de nouvel éclat.* Je veux parler enfin de ces transitions heureuses qui annoncent toujours un Écrivain du premier ordre, & dont les

* ESSAI SUR LE BEAU.

Auteurs médiocres ne connoissent point l'art ; dans ces transitions, dis-je , qui en liant les différentes parties du discours , l'enrichissent par des beautés qui paroissent naître du fonds du sujet , mais auxquels il ne s'attendoit pas. Un Lecteur judicieux , & capable de déduire les conséquences des principes , ne vous sçait pas grand gré de le conduire par des routes qu'il a prévues ; l'unique moyen de lui plaire , est de les semer de fleurs.

Cet ordre tel que je l'explique , est en effet ce qui se trouve le moins dans les ouvrages des Anglois. L'esprit semble partout tenir de la nature du corps. Les Habitans de cette Isle ont je ne sçai quoi de roide dans leur contenance , & de dur dans tous leurs mouvemens. Il y en a peu qui joignent les graces à la beauté des traits , ou la noblesse à l'avantage de la taille. Leurs Entretiens , leurs Écrits , leurs vertus même ; tout se ressent un peu de la dureté qu'ils ont dans le caractère.

Il est encore rare que les Anglois cherchent dans les expressions autre chose que la force : la plupart d'entr'eux ne veulent pas même admettre la distinction

des expressions nobles ou basses. On pourroit presque douter si les unes les affectent , puisqu'ils n'ont pas le tact assez délicat pour être blessés des autres.

Ceux des Ouvrages François au contraire où le gout est joint à l'invention , sont également remarquables & par cet ordre simple & naturel des idées , & par l'heureux choix des expressions dont elles sont revêtues. Persuadés qu'une idée ne peut paroître belle , si elle n'est noblement exprimée , nous ne permettons pas plus à un Écrivain de se négliger dans le choix de ses mots , que dans l'arrangement de ses pensées.

Un des Poètes Anglois qui a eu le plus d'esprit , M. Dryden a très-bien remarqué que comme nos habillemens doivent être modestes , les expressions qui sont les habillemens de nos pensées , doivent être décentes ; mais lui-même en cet endroit pèche contre la regle qu'il propose aux autres. Il compare les mots à ceux de nos vêtemens que la bienséance ne permet pas de nommer. Les Écrivains Anglois paroissent ignorer que les graces ne peuvent se trouver nulle part sans la décence.

Nous avons emprunté de la sensation

du Palais le mot de Gout , pour exprimer ce jugement que nous formons des choses qui ne sont pas sujettes à des règles certaines ou susceptibles de démonstrations évidentes. Cette métaphore est d'autant plus juste qu'en effet le gout paroît personnel & indéterminé dans tout de même que dans notre Palais , & dans nos autres sens. Nos esprits sont différemment affectés par les mêmes choses lorsqu'elles sont d'une nature à ne pas pouvoir être démontrées.

Ce qui plaît à Paris révolte à Londres. Les vieillards & les jeunes gens pensent & sentent différemment. Ainsi les Pays, l'âge, la diversité de caractère ou d'inclinations, sont autant de sources de variations dans les goûts. Il paroît s'ensuivre de-là que la Beauté, en quelque genre que ce soit, n'ait rien de fixe & d'absolu. Mais s'il y a des goûts de mode & de caprice , les uns acquis par l'habitude , les autres produits par des affections particulières , peut-être y en a-t-il un essentiel , fondé sur la nature & sur la vérité ; & je serois tenté de croire que toutes les disputes qui naissent à ce sujet ne viennent que faute de faire cette distinction.

En effet ce qui est vraiment beau ;

indépendamment de toute convention & par sa propre excellence , semble plaire à la raison. Si dans les Arts & dans les Ouvrages d'esprit , tous les hommes ne sont pas touchés de ce que j'appelle Beauté réelle , c'est que les uns n'ont pas reçu de la nature le sens qui en peut être affecté , & que les autres ne l'ont pas assez exercé pour en juger sainement. Mais tous ceux qui sont faits pour l'appercevoir , la reconnoissent également quelque part qu'elle se trouve. Dans le Moral , de même que dans le Physique , il n'y a que ceux qui ont des yeux qui voyent.

Si le gout étoit purement arbitraire ; pourquoi dans tout ce qui est de son ressort la France donneroit-elle le ton à l'Europe ? Cette préférence qu'aujourd'hui l'on accorde aux Chefs - d'œuvre des Grecs & des Romains sur les productions quelquefois ingénieuses , mais toujours fantasques des Goths , paroît fondée dans la Nature , & peut avoir une cause Physique qui n'ait pas encore été développée. Dans tous les genres nous connoissons assez bien les effets , mais il en est peu où nous puissions remonter jusqu'aux causes.

La Métaphysique qui peut seule nous ouvrir les voyes qui conduisent aux premiers principes de chaque chose, est une Science qui paroît commune, parce que tout le monde en parle. Le Bel-esprit croit la connoître, le Philosophe croit l'enseigner. Mais c'est un Océan immense, où toutes les connoissances humaines, comme autant de fleuves, viennent s'abîmer. Si des hommes d'un génie supérieur & d'un sentiment exquis y ont fait quelques découvertes, combien d'autres se sont perdus dans ces Mers inconnues ! On n'a point encore trouvé de Bouffole sûre pour s'y conduire. Bacon, Descartes, Locke, en ont heureusement fondé quelques espaces ; mais en combien d'autres leurs efforts ont-ils été inutiles ! Et peut-être en est-il dont l'esprit humain ne doit jamais se permettre de tenter les profondeurs.

Je suis, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

Fin du premier Volume.





